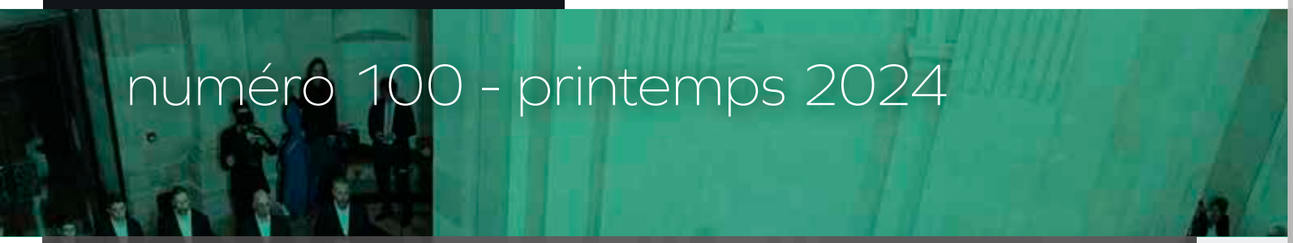
ACADÉMIE
DES BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE

L'ACADÉMIE EN DEVENIR

LA LETTRE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

NUMÉRO
100



numéro 100 - printemps 2024

Éditorial • page 3

La Lettre de l'Académie, la centième...

Installations sous la Coupole :
Giuseppe Penone, **Ernest Pignon-Ernest**

Séance solennelle de rentrée de l'Académie

Expositions :

« Les Chambres de verre », les artistes de la Casa de Velázquez - Académie de France à Madrid, promotion 2022-2023 | Pavillon Comtesse de Caen

« Émulations », le concours d'architecture de l'Académie des beaux-arts 2022 | Pavillon Comtesse de Caen

« Regards », les 15 ans du Prix de Photographie Marc Ladreit de Lacharrière - Académie des beaux-arts | Pavillon Comtesse de Caen

« Bonsoir Mémoire », les résidents de la Villa Dufraine | La Monnaie de Paris

« Berthe Morisot et l'art du XVIIIe siècle » | Musée Marmottan Monet - Académie des beaux-arts

« Éloge de l'abstraction », les peintres de l'Académie dans les collections de la Fondation Gandur pour l'Art | Pavillon Comtesse de Caen

• pages 4 à 23

Dossier **« L'Académie en devenir »**

« Le tempo de l'Académie »,
entretien avec **Laurent Petitgirard**

« Le soutien à la création, les prix et concours »

« Les Grands Prix de l'Académie »

Germaine Acogny, lauréate du Grand Prix en chorégraphie, rencontre entre **Germaine Acogny** et **Didier Deschamps**

Agnès Jaoui, lauréate du Grand Prix en cinéma et audiovisuel

Robert Carsen, lauréat du Grand Prix de la section des membres libres

Le Grand Prix d'architecture,
entretien avec **Dominique Perrault**

« Le soutien à la création, les résidences artistiques »

Les programmes Cité internationale des Arts - Académie des beaux-arts, entretien entre **Etay Axelroad** et **Didier Deschamps**

Les partenariats
Cyril Barthalois

La Villa Dufraine, rencontre avec **Jean-Michel Othoniel** et **Lou-Justin Tailhades**

La Bibilothèque et villa Marmottan par **Adrien Goetz**, rencontre avec **Doyle Calhoun**

« Gérer un patrimoine d'exception »

Le musée Marmottan Monet,
entretien avec **Érik Desmazières**

La Maison-atelier Lurçat,
entretien avec **Jean-Michel Wilmotte**

La Villa et les jardins Ephrussi de Rothschild,
questions à **Muriel Mayette-Holtz**

La Maison et les jardins de Claude Monet

La Galerie Vivienne
Cyril Barthalois

L'appartement d'Auguste Perret,
rencontre avec **Pierre-Antoine Gatier** et **Christiane Schmükle-Mollard**

Le Pavillon Comtesse de Caen
Hermine Videau

• pages 24 à 79

Hommages :
Léonard Gianadda, **Bernard Perrine**, **Seiji Ozawa**

Fondations abritées : **Fondation pour la Danse Thierry Malandain - Académie des beaux-arts**

Travaux académiques : **les conférences d'un fauteuil de l'Académie des beaux-arts**

Élections : **Valérie Belin, Marjane Satrapi, Éric Karsenty**

Les membres et correspondants

• pages 80 à 84

Éditorial

Une Compagnie en devenir...

La « Lettre de l'Académie des beaux-arts » témoigne depuis 1994 de la vitalité de notre Compagnie comme de sa diversité. S'attachant à traiter simultanément de grands sujets comme de l'actualité de l'Académie, cette publication gratuite a su, au rythme de trois parutions par an, créer un véritable rendez-vous avec ses nombreux lecteurs dont le nombre s'est accru avec la possibilité de la télécharger en français et en anglais sur le site internet de l'Académie des beaux-arts.

Elle est également un lieu de rencontre avec nos consœurs et confrères des quatre autres Académies qui composent l'Institut de France, qui participent toujours avec enthousiasme à sa rédaction lorsque nous les sollicitons. La « Lettre » est issue d'une étroite collaboration entre les membres et les correspondants de toutes les sections de notre académie qui bénéficient du travail de préparation approfondi réalisé depuis de nombreuses années par Lydia Harambourg, Nadine Eghels, Xavier Hermel et Claude-Matthieu Pezon que je remercie chaleureusement pour leur implication passionnée.

Ce centième numéro est l'occasion de parcourir certains des lieux extraordinaires qui nous ont été confiés et que nous nous efforçons de mettre en valeur, de la Maison et des jardins de Claude Monet à Giverny à la Villa et aux jardins Ephrussi de Rothschild, du Musée Marmottan Monet à la Maison-atelier Lurçat, de la Bibliothèque et Villa Marmottan à l'appartement historique d'Auguste Perret, de la Villa Dufraine à Chars à la Galerie Vivienne à Paris, ou encore les ateliers qui accueillent une partie de nos résidences d'artistes sur les deux sites parisiens de la Cité internationale des Arts. Un tel patrimoine sous-entend d'importants travaux d'entretien et de restauration permanents, ce qui implique des chantiers et des transformations, ce panorama ne sera donc jamais définitif.

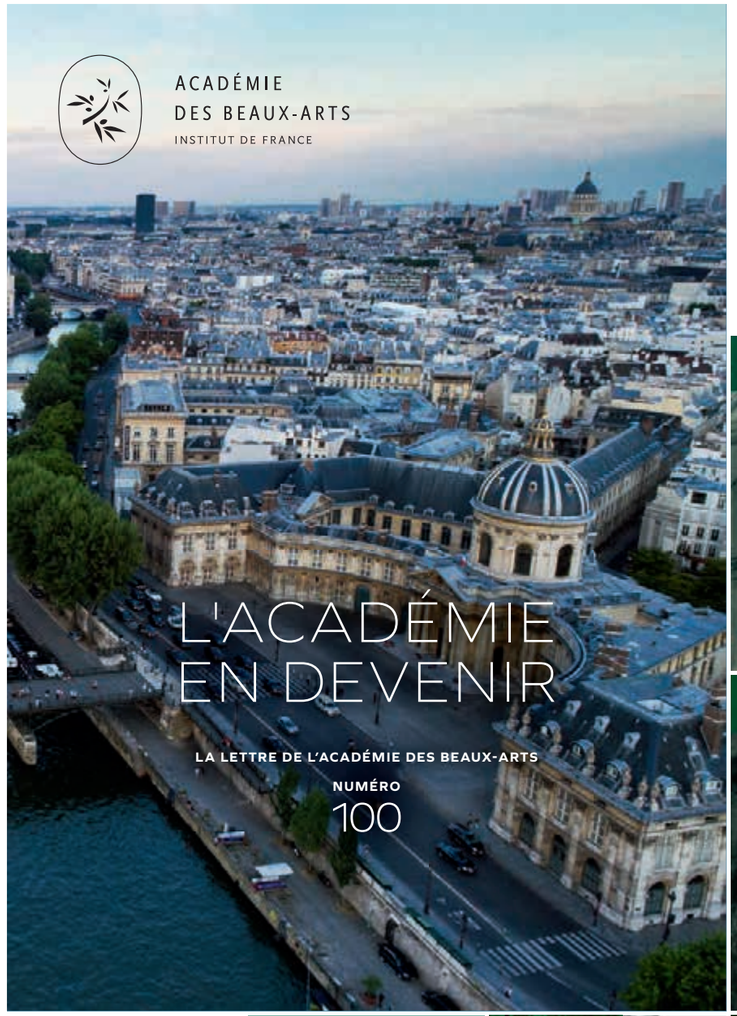
Mais ce centième numéro constitue un point d'étape qui vous permettra, je l'espère, de constater que l'Académie des beaux-arts reste aussi au cœur de la création avec ses concours, ses nombreux prix et ses résidences, tout en ouvrant ses portes à près d'un million quatre cent-mille visiteurs qui apprécient, chaque année, les collections et jardins qu'elle abrite.

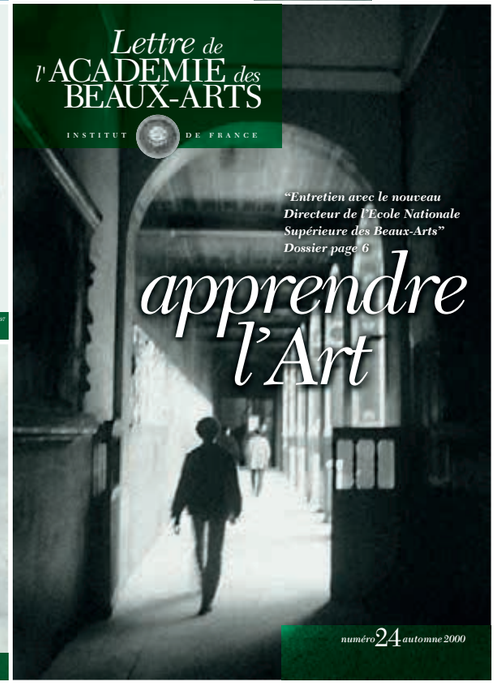
J'espère que cette centième « Lettre de l'Académie des beaux-arts » vous incitera à venir les découvrir ou les revoir.

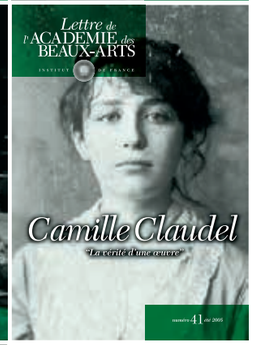
Laurent Petitgirard
Compositeur et chef d'orchestre
Secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts

LA LETTRE DE L'ACADÉMIE, CENTIÈME…

Depuis le 29 juin 1994, date de sa création par le Secrétaire perpétuel Bernard Zehrfuss (1911-1996), la *Lettre de l'Académie des beaux-arts* n'a cessé de s'étoffer et de se diversifier, à l'image de l'Académie, avec à chaque fois des reportages sur l'actualité de notre Compagnie, et un dossier thématique en rapport avec l'art et la culture, un ancrage dans la tradition et une ouverture sur l'avenir, une équipe dynamique et soudée, dont certains membres sont présents depuis l'origine, rassemblée autour de notre Secrétaire perpétuel qui en définit l'esprit et en cerne les enjeux, avec la participation, toujours bénévole, d'artistes, d'écrivains, de scientifiques… de tous horizons, avec surtout les académiciens et les correspondants qui s'y engagent ou y contribuent régulièrement, avec vous enfin, nos lectrices et lecteurs, toujours plus nombreux à nous suivre et à partager notre engagement au service de la création artistique contemporaine et de la préservation du patrimoine.





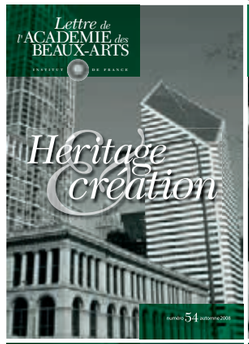


Lettre de l'ACADÉMIE des BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
L'opéra, création contemporaine
numéro 48 printemps 2007

Lettre de l'ACADÉMIE des BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
La recherche en art
numéro 50 automne 2007

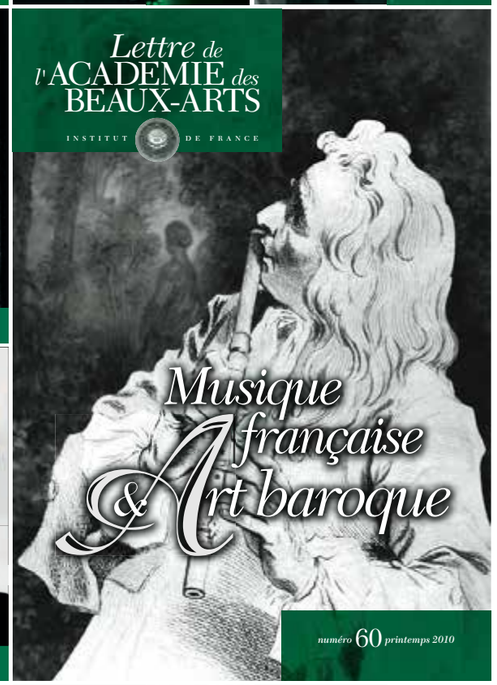
Lettre de l'ACADÉMIE des BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
Archives et bibliothèques
Quel devenir aujourd'hui ?
numéro 51 hiver 2007

Lettre de l'ACADÉMIE des BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
Et la Gravure ?
Regards croisés sur une discipline artistique méconnue
numéro 52 printemps 2008


Lettre de l'ACADÉMIE des BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
Héritage Création
numéro 54 automne 2008

Lettre de l'ACADÉMIE des BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
Sculptures
numéro 56 printemps 2009

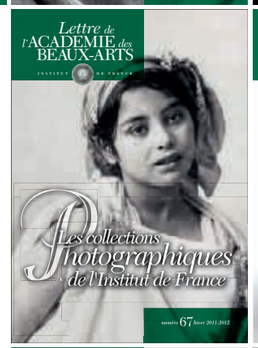
Lettre de l'ACADÉMIE des BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
Du décor à la Scénographie
numéro 62 automne 2010


Lettre de l'ACADÉMIE des BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
Musique française & Art baroque
numéro 60 printemps 2010

Lettre de l'ACADÉMIE des BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
La Main de l'artiste
numéro 64 printemps 2011

Lettre de l'ACADÉMIE des BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
Artistes décideurs
numéro 65 été 2011

Lettre de l'ACADÉMIE des BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
Vive la Photographie !
numéro 66 automne 2011

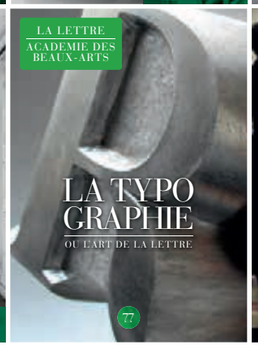

Lettre de l'ACADÉMIE des BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
Les collections photographiques de l'Institut de France
numéro 67 hiver 2011-2012

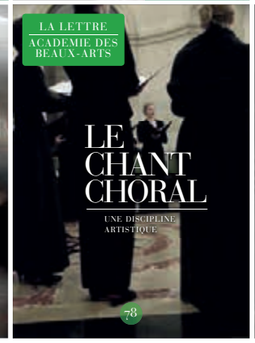
Lettre de l'ACADÉMIE des BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
Le Design un art appliqué
numéro 68 printemps 2012

Lettre de l'ACADÉMIE des BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
L'art & la critique
numéro 70 automne 2012

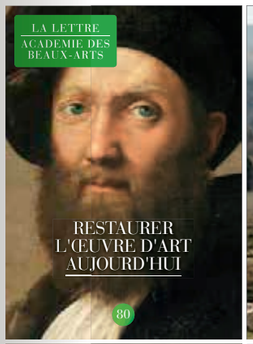
Lettre de l'ACADÉMIE des BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
le Musée en révolution
numéro 72 printemps 2013

Lettre de l'ACADÉMIE des BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
l'Art de la Rue
numéro 76 été 2014


LA LETTRE
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
LA TYPOGRAPHIE
OU L'ART DE LA LETTRE
77


LA LETTRE
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
LE CHANT CHORAL
UNE DISCIPLINE ARTISTIQUE
78

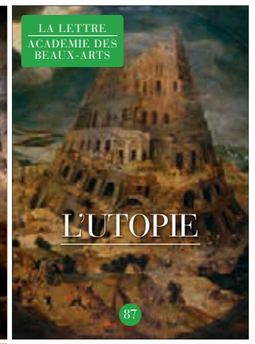
LA LETTRE
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
ARCHITECTURES
CRÉER DANS LE CONSTRUIT
79

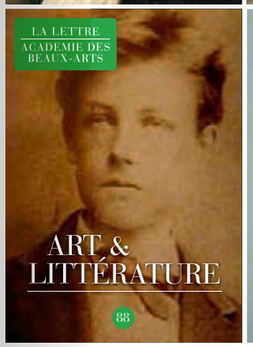

LA LETTRE
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
RESTAURER L'ŒUVRE D'ART AUJOURD'HUI
80

LA LETTRE
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
LE PAYSAGE MIS EN ŒUVRES
81

LA LETTRE
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
LE SPORT TOUT UN ART
83

LA LETTRE
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
L'ART DES ORIGINES
85


LA LETTRE
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
L'UTOPIE
87


LA LETTRE
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
ART & LITTÉRATURE
88

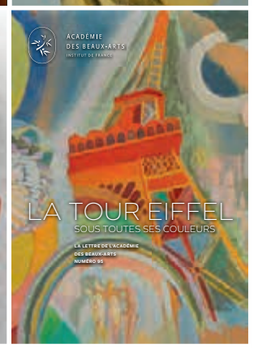
LA LETTRE
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
UN BESTIAIRE DES ARTS
89

LA LETTRE
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
ART BRUT
LA CRÉATION HORS-NORME
90

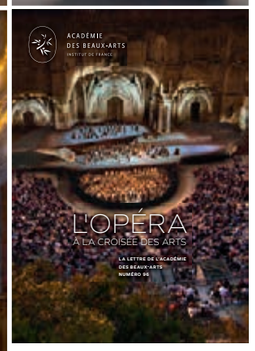
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
L'ACADÉMIE EN PERSPECTIVES
LA LETTRE DE L'ACADÉMIE
NUMÉRO 91

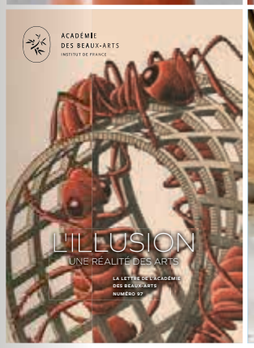
ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
LA CHORÉGRAPHIE
NEUVIÈME SECTION DE L'ACADÉMIE
LA LETTRE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
NUMÉRO 92

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
LE NEUVIÈME ART
LA BANDE DESSINÉE À L'ACADÉMIE
LA LETTRE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
NUMÉRO 94

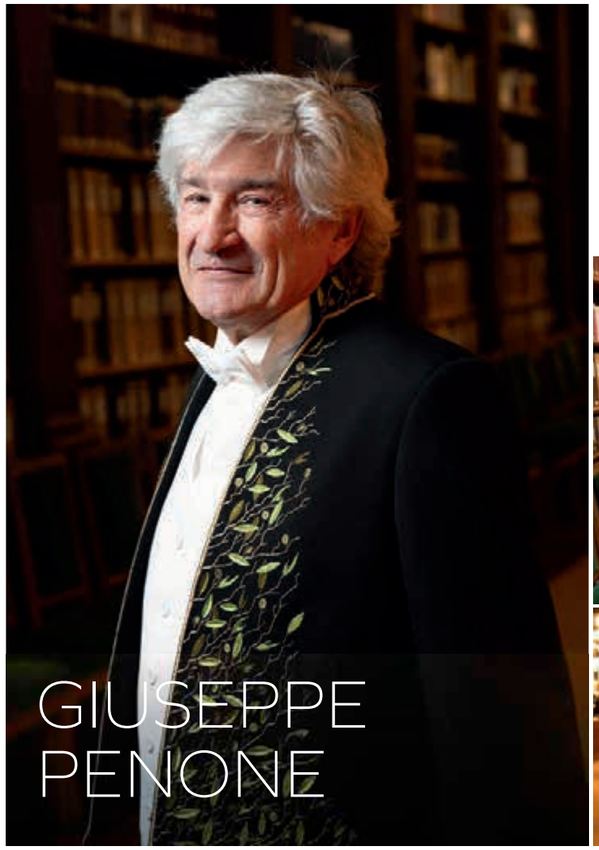

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
LA TOUR EIFFEL
SOUS TOUTES SES COULEURS
LA LETTRE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
NUMÉRO 95

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
L'ART ET LE SACRÉ
LA LETTRE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
NUMÉRO 99


ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
L'OPÉRA
À LA CROISÉE DES ARTS
LA LETTRE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
NUMÉRO 96


ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
L'ILLUSION
UNE RÉALITÉ DES ARTS
LA LETTRE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
NUMÉRO 97

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
INSTITUT DE FRANCE
ARCHITECTURE ET PHOTOGRAPHIE
LA LETTRE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS
NUMÉRO 98



GIUSEPPE PENONE

Élu le 18 mai 2022 en qualité de membre associé étranger au fauteuil précédemment occupé par Ousmane Sow (1935-2016), Giuseppe Penone a été installé à l'Académie des beaux-arts par son confrère Jean Anguera, membre de la section de sculpture, le 18 octobre 2023.

Giuseppe Penone, né en 1947 dans un village du Piémont en Italie, s'impose comme l'un des sculpteurs les plus influents de la génération artistique de l'Arte Povera. Il inaugure sa carrière en intervenant directement sur des arbres au cœur des forêts des Alpes-Maritimes. Dès les années 1960, il se distingue par une référence constante aux éléments naturels et au geste premier du toucher : la main qui enserre le tronc d'un arbre et en modifie la croissance, la poutre de bois mise à nu dévoilant la mémoire de l'arbre qui la constitue, la photographie de son visage dont les pupilles sont recouvertes de miroir, la trace de sa propre peau sur la surface des choses, l'empreinte du souffle sur un tas de feuilles. Dans ses œuvres, c'est l'interaction entre l'action de l'artiste et celle de la nature qui donne forme à un matériau chaque fois différent (bois, argile, marbre, bronze), en révélant son mystère intrinsèque. En observant le principe de similitude inhérent à la nature, l'artiste explore la structure des veines du marbre et explore la nature « végétale » du bronze à travers ses installations monumentales en plein air, principalement des arbres. Depuis les années 1970, Penone a exposé dans de nombreux pays, et son œuvre est présente dans les collections des principaux musées. En 2000, le Jardin des Tuileries à Paris accueille son Arbre des voyelles, et en 2007 le château de Venaria Reale près de Turin son Jardin des sculptures fluides. Représentant de l'Italie à la Biennale de Venise de 2007, il intervient en 2012 à la Dokumenta (Kassel), puis dans les jardins du château de Versailles et au Madison Square Park à New York en 2013.

Il a exposé au Musée de Grenoble (2014), au Musée cantonal des Beaux-Arts de Lausanne (2015), au MART de Rovereto et au Rijksmuseum d'Amsterdam (2016), au Palazzo della Civiltà Italiana de Rome (2017), au Yorkshire Sculpture Park (2018-2019), à la Bibliothèque nationale de France (2021), au couvent de La Tourette et aux Thermes de Caracalla à Rome (2022). En 2022, suite à la donation d'un important fonds de dessins, le Centre Pompidou et le Philadelphia Museum of Art lui ont consacré deux expositions personnelles. Ses sculptures entrent dans un dialogue inédit avec des chefs-d'œuvre de la Galerie des Offices (2021) et de la Galerie Borghèse de Rome (2023). Avec plus de cinquante ans d'activité et de nombreux prix, Penone est aujourd'hui une figure majeure de la scène artistique internationale contemporaine.

Extrait du discours de Jean Anguera :
« Giuseppe Penone nous place du côté du vide, mais il le fait avec une telle délicatesse, en conservant avec un tel soin l'émerveillement par lui éprouvé, que nous oublions notre vertige et acceptons avec simplicité et presque reconnaissance d'être ainsi maintenu dans l'inconnu. » ■

En haut : dans la bibliothèque de l'Institut, les membres de la section de sculpture Jean Anguera, Jean-Michel Othoniel, Anne Poirier, et Patrick Poirier, correspondant, accueillaient Giuseppe Penone.

Avec son confrère Frédéric Mitterrand, membre de la section de cinéma et audiovisuel, disparu le 21 mars dernier. Un hommage lui sera rendu dans le prochain numéro de la *Lettre de l'Académie des beaux-arts*.

Photos Édouard Brane

ERNEST PIGNON-ERNEST

Sur les marches du Palais de l'Institut, Adrien Goetz de la section des membres libres, Ernest Pignon-Ernest, le Secrétaire perpétuel Laurent Petitgirard et le compositeur Michaël Levinas.

Photos Édouard Brane.

Élu le 24 novembre 2021 membre de la section de peinture au fauteuil précédemment occupé par Vladimir Veličković (1935-2019), Ernest Pignon-Ernest a été installé à l'Académie des beaux-arts par son confrère Adrien Goetz, de la section des membres libres, le 8 novembre 2023.

Né à Nice en 1942, Ernest Pignon-Ernest a fait de la rue un art éphémère qui en exalte la mémoire, les événements, les mythes, les révoltes, les personnalités hors normes. Inscrits de nuit dans des contextes précisément choisis et pour lesquels ils ont été conçus, ses dessins s'apparentent à ses fictions surgissant par effraction dans le champ du réel et qui en bouleversent autant l'appréhension que les perspectives et les habitudes. En 1966 il quitte Nice et s'installe dans le Vaucluse où il réalise sa première installation in situ. Pour alerter sur la force de frappe nucléaire, il imprime des pochoirs d'images inspirées d'Hiroshima sur les murs et les routes qui mènent au plateau d'Albion. En 1971, centième anniversaire de la Commune, il investit les lieux des barricades à Paris avec des centaines de sérigraphies de gisants grandeur nature. De 1970 à 1990, il réalise de nombreuses interventions sur des thèmes sociaux et poétiques, notamment son portrait d'Arthur Rimbaud collé de Paris à Charleville-Mézières. En 1979, le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris présente un ensemble de ses travaux qui révèlent la singularité de son dessin, indissociable d'une réflexion sur l'espace urbain et son histoire. En 1988, il entreprend à Naples des interventions qui interrogent les mythologies grecques, romaines, chrétiennes. Il développe un dialogue avec la peinture caravagesque et des installations inspirées des textes des grandes mystiques chrétiennes (2008/2022). En 2015, à Rome, Naples et Matera, ses œuvres abordent le thème de la mort de Pasolini. Parmi ses principales expositions, on peut citer : « Ernest Pignon-Ernest » au Musée des Beaux-Arts de Pékin (1986),

« Napoli, lavori in corso » à la Galerie Lelong Paris (1990), « Ernest Pignon-Ernest » à la Pinacothèque de Munich (1995), « Extases » au Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis (2010), « Traits de Génie » au Palais des Beaux-Arts de Lille (2014), une rétrospective au MAMAC de Nice en 2016, une intervention au Musée Ingres de Montauban en 2016, à la Chapelle du Palais des Papes à Avignon (2020) et à l'Espace d'Art Moderne et Contemporain à Brioude, avec « L'écho du monde », conçu par Jean-Louis Prat où l'on découvrait ses travaux de Palestine, Haïti et Soweto (2023). De nombreux livres sont dédiés à son œuvre, *Ernest Pignon-Ernest, Pour l'amour de l'amour, Ceux de la poésie vécue, Dans la lumière déchirante de la mer…*

Extrait du discours d'Adrien Goetz :
« Vous avez le culte des images, comme les Romains ; vous tracez le laraire de notre civilisation : les morts peuvent revenir, si on leur donne des visages, dans des lieux où on parle d'eux. Vous êtes un archiviste, vos images ont la force du signe. » ■

Palais de l'Institut de France

SÉANCE SOLENNELLE DE RENTRÉE DE L'ACADÉMIE

Le mercredi 15 novembre 2023, l'Académie des beaux-arts tenait sa Séance solennelle de rentrée sous la Coupole du Palais de l'Institut de France. Après un hommage aux académiciens et correspondants disparus au cours de l'année écoulée, le palmarès des prix décernés en 2023 a été proclamé en présence des lauréats.

En 2023, l'Académie a octroyé des prix à des artistes de tous âges, confirmés ou au seuil de leur carrière, en peinture, sculpture, gravure et dessin, architecture, composition musicale, cinéma et audiovisuel, photographie et chorégraphie. Ces prix ont été distribués grâce aux fonds propres de l'Académie, aux fonds de l'Institut de France sur la proposition de l'Académie, ainsi qu'au généreux soutien de mécènes. Au total, 43 prix ont été décernés pour un montant de plus de 660 000 euros. En encourageant la création artistique sous toutes ses formes, l'Académie contribue au renouvellement des générations d'artistes et se positionne comme un acteur majeur du mécénat et du rayonnement culturel français.

Ces prix viennent s'ajouter à la politique d'accueil d'artistes en résidence menée par l'Académie des beaux-arts sur les sites qu'elle possède, qu'elle gère directement ou qu'elle soutient, pour un investissement financier annuel de l'ordre de 1 160 000 euros.

L'Académie des beaux-arts mène également une importante action sociale au profit d'artistes en difficulté : en 2023, près de 200 actions ont été réalisées sous forme de soutiens financiers ou d'accompagnements personnalisés, pour un montant total de plus de 650 000 euros. L'Académie a également tenu à maintenir son soutien aux artistes ukrainiens, débuté en 2022, en abondant en 2023 le fonds d'urgence de 200 000 euros.

À travers un programme musical interprété par l'Orchestre de Picardie dirigé par Laurent Petitgirard, cette cérémonie a mis à l'honneur la création mondiale de l'œuvre du compositeur Fabien Touchard, *Plus près de la ligne d'écume*, lauréat du prix de commande de la Fondation Simone et Cino Del Duca – Institut de France sur proposition de l'Académie des beaux-arts, et l'intervention de la Maîtrise Sainte Philomène de Haguenau, lauréate du Prix Liliane Bettencourt pour le chant choral 2023, dirigée par Nicolas Wittner.

Elle s'est clôturée par le discours annuel du Secrétaire perpétuel intitulé cette année « Paroles d'artistes ». En évoquant notamment le compositeur Maurice Ravel et le chef d'orchestre Daniel Barenboïm, Laurent Petitgirard a salué l'engagement inspirant de grandes figures d'hier et d'aujourd'hui en faveur de la liberté de création en temps de conflit :

« La cascade d'annulations d'événements artistiques et culturels engendrée par l'invasion russe en Ukraine, dès le début de la guerre, a marqué les esprits. Des orchestres et des opéras déprogramment des œuvres de Tchaïkovski, Moussorgski, Rachmaninov ou Prokofiev, l'université de Milan suspend les cours sur Dostoïevski… Le plus célèbre des cinéastes ukrainiens, Sergueï Loznitsa a défendu courageusement ses confrères russes dont les films étaient menacés d'interdiction : « Il ne faut pas juger les gens sur leurs passeports. On ne peut les juger que sur leurs actes ». (…)

Alors qu'un nouveau conflit vient de se déclencher au Proche-Orient avec des scènes atroces qui nous ramènent 80 années en arrière, permettez-moi d'avoir une pensée émue pour un homme qui devrait depuis longtemps être honoré par le prix Nobel de la paix, le pianiste et chef d'orchestre Daniel Barenboïm, qui a fondé en 1999 avec l'écrivain américano-palestinien Edward Saïd le West-Eastern Divan Orchestra. Cet orchestre est la réunion de jeunes instrumentistes d'Israël, Syrie, Liban, Égypte, Jordanie, territoires palestiniens dans le but de promouvoir le dialogue et la paix entre Juifs et Arabes. (…) Permettez-moi de souhaiter que cet orchestre survive à ce cauchemar et démontre ainsi la supériorité de l'Art sur la barbarie. » ■

Page de gauche et en haut : le Secrétaire perpétuel Laurent Petitgirard dirigeait l'Orchestre de Picardie dans le programme musical de la séance solennelle.
Photos Édouard Brane

À gauche, la Maîtrise Sainte Philomène de Haguenau, lauréate du prix Liliane Bettencourt 2023, était dirigée par Nicolas Wittner.

Ci-contre : parmi les nombreux prix décernés, Mélanie Auffret, Prix François-Victor Noury – Institut de France et Peter Fuhring, lauréat du Prix Bernier - Académie des beaux-arts.

Photos Patrick Rimond

Pavillon Comtesse de Caen - Palais de l'Institut de France

« LES CHAMBRES DE VERRE »

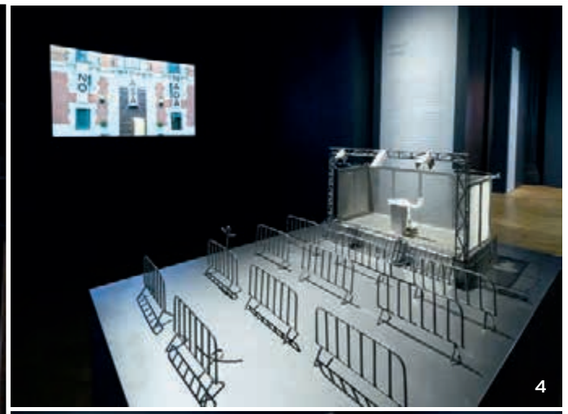
EXPOSITION DES ARTISTES DE LA CASA DE VELÁZQUEZ - ACADÉMIE DE FRANCE À MADRID - PROMOTION 2022-2023

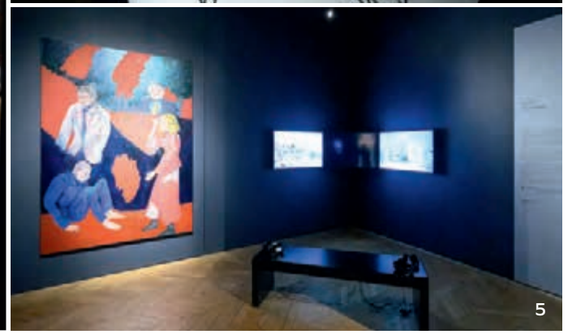
De retour d'une année de résidence en Espagne (de septembre 2022 à juillet 2023), les quinze artistes de la 93e promotion de l'Académie de France à Madrid, section artistique de la Casa de Velázquez, se sont invités au Pavillon Comtesse de Caen du 8 février au 17 mars 2024 pour l'exposition « Les Chambres de verre » conçue à la fois comme une restitution et un prolongement de leur immersion en péninsule Ibérique.

Son titre, « Les chambres de verre », emprunte à Marta Gili la formule qu'elle utilise dans le texte introductif au catalogue pour évoquer l'espace de création.

Conçues pour favoriser la présence d'un autre réel qui stimule le processus créatif, les résidences d'artistes sont ces « chambres de verre » : des espaces suffisamment clos pour inviter au recueillement, suffisamment diffus pour que s'y engouffrent l'ailleurs et ses promesses. En somme : être en soi, tout en étant au monde.

La restitution de ces quinze projets, développés pendant un an à Madrid, témoigne d'un moment singulier durant lequel s'est établi un jeu de correspondances avec les grands thèmes de l'art contemporain : la représentation de corps fragmentés, la réflexion politique dans le champ artistique, les questions de frontières… Mais c'est aussi un parcours fait de propositions multiformes, de recherche avec des matériaux inédits, d'une approche nouvelle de la couleur ou du support, donnant à l'atelier – la chambre – l'aura particulière d'un laboratoire d'expérimentation.





Les artistes : **Manuel Abramovich** (né en 1987), Argentine, cinéma ❙ **Manu Blázquez** (1978), Espagne, arts visuels ❙ **Milena Charbit** (1990), France, architecture ❙ **Félix Deschamps Mak** (1996), France, peinture ❙ **Arash Fayez** (1984, Iran, arts visuels ❙ **Jeanne Lafon** (1987), France, architecture (paysagiste) ❙ **Guillaume Lillo** (1985), France, cinéma - arts visuels ❙ **Alba Lorente Hernández** (1994), Espagne, arts visuels ❙ **Stéphanie Mansy** (1978), France, Arts Graphiques ❙ **Antoine Nessi** (1985), France, sculpture – installation ❙ **Assia Piqueras** (1991), France, arts visuels – cinéma ❙ **Delphine Pouillé** (1979), France, sculpture ❙ **Laurent Proux** (1980), France, peinture ❙ **Élodie Seguin** (1984), France, arts plastiques ❙ **Gabriel Sivak** (1979), Argentine, composition musicale. ■

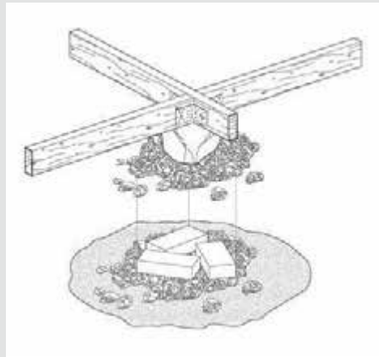
Page de gauche : le sculpteur Jean Anguera, Nancy Berthier et Claude Bussac, respectivement directrice et directrice des études de la Casa de Velázquez, lors du vernissage de l'exposition, le 7 février.

Dans le parcours de l'exposition : l'installation vidéo d'Assia Piqueras (1 et 5), le travail graphique d'Alba Lorente Hernández (2), les installations de Guillaume Lillo (3) et d'Antoine Nessi (4), la peinture de Félix Deschamps Mak (5).

Photos Patrick Rimond

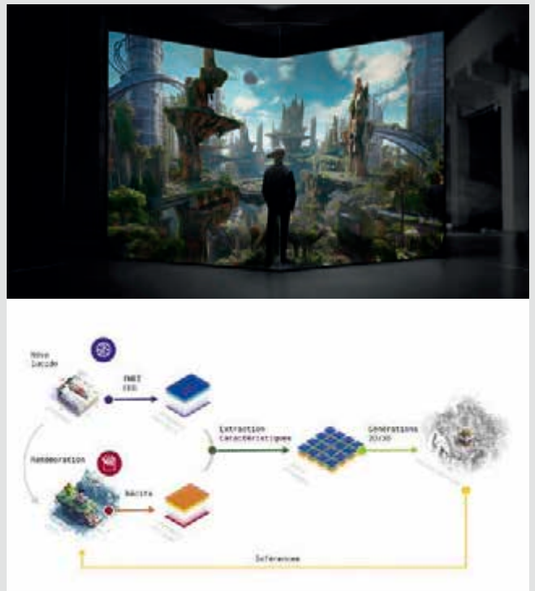
Sophie Dars et Carlo Menon (Accattone), lauréats du Prix Charles Abella. *Magasin/Magazine*, Parfondeval, élévation nord et relevé de la grange, 2023.

© Sophie Dars et Carlo Menon (Accattone)



Estelle Barriol - Studio Acte. *Tree House*, principe axonométrique, détail, 2023 et, *Spolia*, recherche, 2023.

© Studio Acte



CompMonks. *L'attrape-rêves*, esquisse de l'installation interactive, médias mixtes, et processus de recherche « Du rêve lucide à sa mise en espace », 2023.

© CompMonks

Max Turnheim. Doubles pages tirées de son livre *Use of Space* (L'Usage de l'Espace), 2023.

© Max Turnheim

Pavillon Comtesse de Caen - Palais de l'Institut de France

« ÉMULATIONS »

CONCOURS D'ARCHITECTURE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS 2023

L'exposition collective « Émulations » présentant les projets des 4 équipes finalistes du nouveau concours d'architecture de l'Académie des beaux-arts, Prix Charles Abella, s'est tenue du 14 décembre 2023 au 31 janvier 2024 au Pavillon Comtesse de Caen (Palais de l'Institut de France).

Ce thème était une invitation à imaginer comment, à l'âge numérique et au regard des transformations environnementales, l'architecture pouvait inventer de nouvelles articulations artificielles, techniques et culturelles, ainsi que de nouveaux codes, entre information, énergie et matérialité.

Pour cette première édition, 4 projets avaient été sélectionnés en mai dernier parmi les 38 candidatures reçues : **Estelle Barriol** - Studio ACTE, projet Spolia ; **CompMonks**, projet L'attrape-rêves ; **Sophie Dars** & **Carlo Menon** (Accattone), projet Magasin / Magazine ; **Max Turnheim**, projet *Use of Space* (L'Usage de l'Espace).

Le jury final du concours a décerné, le 13 décembre, le Prix Charles Abella, doté de 20 000 euros, à **Sophie Dars** & **Carlo Menon** (Accattone) pour leur projet *Magasin / Magazine*. Les trois autres équipes finalistes ont reçu une mention dotée de 5 000 euros.

Au cours de l'année 2023, les 4 équipes finalistes ont travaillé à la réalisation de leur projet en vue de l'exposition collective intitulée « Émulations ». Elle emprunte son titre aux Prix d'émulation pour lesquels les étudiants de l'École des Beaux-Arts concouraient mensuellement au XIXe siècle. Au-delà du formalisme qui a pu en ressortir, c'est l'esprit de réflexion commune sur une même discipline que nous retenons : l'émulation, en 2023, comme une manière de stimuler et d'animer les différentes façons de faire de l'architecture. ■

Le commissariat était assuré par Emmanuelle Chiappone-Piriou, Benjamin Lafore et Sébastien Martinez-Barat.

➤ Retrouvez, page 38, la rencontre avec Dominique Perrault dans l'article consacré au concours d'architecture.

L'architecte Dominique Perrault et le Secrétaire perpétuel Laurent Petitgirard, lors de l'inauguration de l'exposition et vue des projets présentés, Pavillon Comtesse de Caen.

Photos Patrick Rimond et Hermine Videau / Académie des beaux-arts

Pavillon Comtesse de Caen - Palais de l'Institut de France

« REGARDS »

LES 15 ANS DU PRIX DE PHOTOGRAPHIE MARC LADREIT DE LACHARRIÈRE - ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Du 1er au 7 décembre 2023, le Pavillon Comtesse de Caen accueillait une exposition rétrospective des 15 ans du Prix de Photographie Marc Ladreit de Lacharrière - Académie des beaux-arts. À cette occasion, les visiteurs ont pu découvrir ou redécouvrir les extraits de ces 14 récits photographiques qui forment les premiers chapitres de l'histoire du Prix.

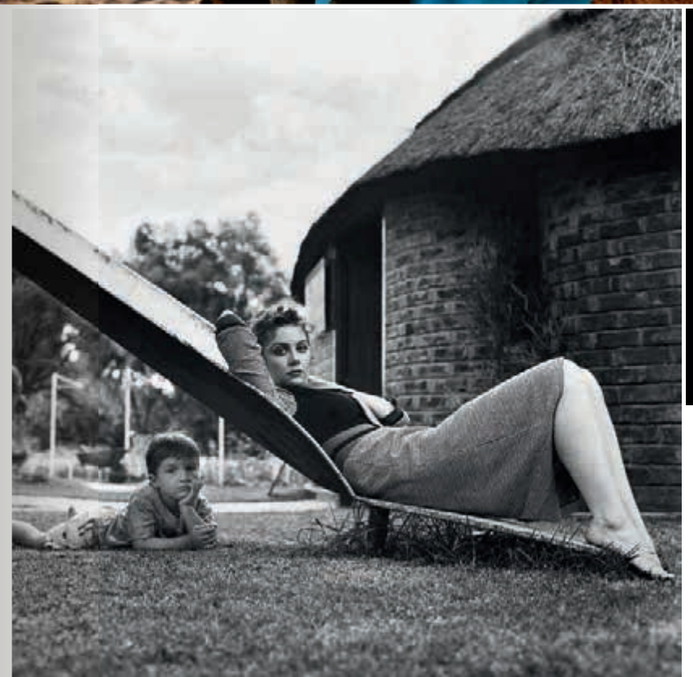
Depuis 15 ans, ce Prix récompense une très grande diversité de photographes, cherchant toujours à mettre en lumière la singularité et la sincérité de l'expression artistique. Photographie humaniste, intimiste, plasticienne ou documentaire, chaque édition du Prix est marquée par un nouvel univers, une nouvelle écriture, une nouvelle manière de témoigner du monde.

En outre, les éditions Hazan consacrent un ouvrage aux 15 ans du Prix, afin de mettre en lumière avec les textes de Yann Arthus-Bertrand, Sebastião Salgado et Annie Leibovitz de l'Académie des beaux-arts et de Daniel Rondeau de l'Académie française, le travail exceptionnel des 14 lauréats récompensés jusqu'ici : **Malik Nejmi**, **Jean-François Spricigo**, **Thibaut Cuisset**, **Françoise Huguier**, **Marion Poussier**, **Catherine Henriette**, **Katharine Cooper**, **Klavdij Sluban**, **Éric Pillot**, **Claudine Doury**, **Bruno Fert**, **FLORE**, **Olivier Jobard** et **Pascal Maitre**. ■

En haut : Pascal Maitre, série « Peuls du Sahel », *Mali, Mopti, des bergers peuls de la région ramènent leurs troupeaux en ville*, 2020.

Ci-dessus : l'ouvrage *Regards*, paru aux éditions Hazan, consacré aux 15 ans du Prix. Photo Jack Tribeca Bestimage

À droite : Olivier Jobard, série « Souvenirs d'une vie envolée, ma famille afghane » (projet en cours), *Sima avec mon fils Léon en Normandie au printemps*, 2023.



À gauche : Katharine Cooper, série « Les Blancs Africains, voyage au pays natal », *Stacy and the Little Stranger, Harare* (Zimbabwe), 2013.

Ci-dessus : Claudine Doury, série « Une Odyssée sibérienne », *Dasha, Nergen*, 2018.

Les installations de Sarah Konté (en haut), Jordan ~~Roger~~ (ci-dessus), Hatice Pinarbaşi (au centre) et Maxime Bagni (à gauche).

À gauche : lors du vernissage de l'exposition, dans la galerie de la Méridienne, espace d'exposition de la Monnaie de Paris.

Photos Patrick Rimond

La Monnaie de Paris

« BONSOIR MÉMOIRE »

EXPOSITION DES RÉSIDENTS DE LA VILLA DUFRAINE

Du 9 novembre au 3 décembre 2023, l'Académie des beaux-arts et la Monnaie de Paris ont présenté « Bonsoir Mémoire », exposition de la promotion 2023 des résidents de la Villa Dufraine.

La Villa Dufraine, propriété de l'Académie des beaux-arts située dans le village de Chars (Val d'Oise), dédiée depuis les années 1950 à l'accueil d'artistes en résidence, accueille depuis le printemps dernier une première promotion de jeunes artistes, conformément au projet qu'a développé Jean-Michel Othoniel, membre de l'Académie et directeur de la Villa depuis 2021, à la suite de la rénovation totale du site. Dans le cadre de son soutien à la jeune création, la Monnaie de Paris accueillait l'exposition de ce collectif, conçue et préparée par les artistes résidents tout au long de leur séjour à Chars.

Avec le concept de l'exposition « Bonsoir Mémoire », le jeune commissaire Lou-Justin Tailhades a exploré l'importance du langage et du souvenir dans la création d'aujourd'hui, avec un groupe de lui 8 artistes (Maxime Bagni, Sarah Konté, Hatice Pinarbaşi, Jordan ~~Roger~~, Pierre-Alexandre Savriacouty, Christophe Tabet, Mathilde Rossello Rochet, Halveig Villand). À parité égale, ils et elles s'expriment à travers de multiples mediums dont la peinture, la sculpture, la photographie, la broderie, la vidéo ou la performance. Ce projet d'exposition riche en propositions requérait aussi la présence en résidence d'une graphiste, Agathe Bourrée, afin de répondre au désir du commissaire et des artistes d'élaborer et d'ajuster le catalogue de la future exposition aux rythmes de création des œuvres.

Une première édition forte en surprises, où le souvenir évanescent, les traces et les ruines de notre modernité s'effacent et renaissent sans désenchantement. ■

Le commissariat était assuré par Lou-Justin Tailhades

➤ Retrouvez, page 46, la rencontre avec Jean-Michel Othoniel et Lou-Justin Tailhades dans l'article consacré à la Villa Dufraine.

Ci-contre : Jean-Michel Othoniel, directeur de la Villa Dufraine, Lou-Justin Tailhades, commissaire de l'exposition, le Secrétaire perpétuel Laurent Petitgirard et Françoise Docquiert, correspondante.

Photo Patrick Rimond

Musée Marmottan Monet - Académie des beaux-arts

« BERTHE MORISOT ET L'ART DU XVIIIe SIÈCLE »

Une exposition inédite, « Berthe Morisot et l'art du XVIIIe siècle », a été présentée au musée Marmottan Monet du 18 octobre 2023 au 3 mars 2024. Soixante-cinq œuvres provenant de musées français et étrangers ainsi que de collections particulières étaient réunies pour la première fois.

Cette exposition mettait en lumière les liens qui unissent l'œuvre de la première femme impressionniste, Berthe Morisot (1841-1895) à l'art d'Antoine Watteau (1684-1721), François Boucher (1703-1770), Jean-Honoré Fragonard (1732-1806) ou encore Jean-Baptiste Perronneau (1715-1783). S'appuyant sur une analyse de sources principalement inédites (correspondances, carnets de notes de Berthe Morisot et de son époux Eugène Manet et de leur entourage, coupures de presse) et sur une étude généalogique approfondie, l'exposition et son catalogue apportent un éclairage nouveau sur un sujet souvent évoqué par les historiens sans pour autant avoir fait l'objet d'une recherche dédiée et exhaustive.

S'il est démontré que Berthe Morisot n'est pas l'arrière-petite-nièce de Fragonard et n'entretenait aucun lien de parenté avec ce dernier, l'exposition met l'accent sur les véritables fondements de ces affinités artistiques retraçant la chronologie de leurs développements ainsi que leurs principales caractéristiques. ■

Le commissariat était assuré par les historiennes de l'art Marianne Mathieu et Dominique d'Arnoult, avec la participation de Claire Gooden, attachée de conservation du musée Marmottan Monet.

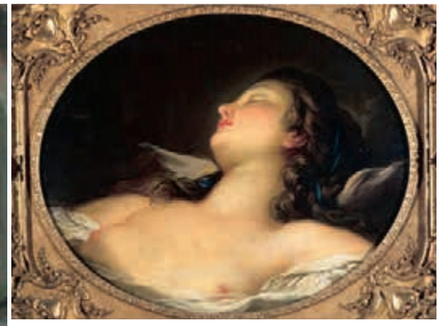
➤ **Retrouvez, page 56, la rencontre avec Éric Démazières, directeur du musée Marmottan Monet.**

À gauche : Berthe Morisot (1841-1895), *Jeune Femme arrosant un arbuste,* 1876, huile sur toile, 40 x 31,7 cm. Richmond, Virginia Museum of Fine Arts. Collection de Monsieur et Madame Paul Mellon.
© Photo Katherine Wetzel / Virginia Museum of Fine Arts

Ci-dessus : Jean-Honoré Fragonard (1732-1806), *Jeune Femme debout, en pied, vue de dos*, vers 1762-1765, sanguine sur papier vergé, 37 x 25 cm, Orléans, Musée des Beaux-Arts.
© François Lauginie

Ci-dessous, à gauche : Berthe Morisot (1841-1895), *Repos (Jeune fille endormie)*, 1892, huile sur toile, 38 x 46 cm. Collection particulière.
© Thierry Jacob

Ci-dessous : François Boucher (1703-1770), *Jeune Fille endormie,* XVIIIe siècle, huile sur toile, 35 x 55 cm. Fontaine-Chaalis, Fondation Jacquemart-André - Institut de France, domaine de Chaalis.
© Fontaine-Chaalis, Fondation Jacquemart-André - Institut de France, domaine de Chaalis



À droite : Berthe Morisot (1841-1895), *Au Bal*, 1875, huile sur toile, 62 x 52 cm, Paris, musée Marmottan Monet.
© Musée Marmottan Monet

Au centre : anonyme, Éventail ayant appartenu à Berthe Morisot, XVIIIe siècle, ivoire sculpté, papier peint et doré, 28 × 51,5 cm (ouvert), Paris, musée Marmottan Monet.
© Musée Marmottan Monet

À gauche : Antoni Tàpies, *Porta vermella n° LXXV*, 1958.
© Comissió Tàpies / ADAGP, Paris, 2023.

Ci-dessous : Hans Hartung, *T-1946-9*, 1946, huile sur toile, 99,5 x 64,8 cm.
© Hans Hartung / Adagp, Paris, 2023

À droite :

Georges Mathieu, *Sans titre*, 1951, huile sur toile, 128,5 x 196 cm.
© ADAGP, Paris, 2023. Photo © Fondation Gandur pour l'Art, Genève / Sandra Pointet

Jean Bertholle, *Instruments de la Passion*, 1957, huile sur toile, 97 x 145,8 cm.
© ADAGP, Paris, 2023. Photo © Fondation Gandur pour l'Art, Genève / Sandra Pointet

Pavillon Comtesse de Caen - Palais de l'Institut de France

« ÉLOGE DE L'ABSTRACTION »

LES PEINTRES DE L'ACADÉMIE DANS LES COLLECTIONS DE LA FONDATION GANDUR POUR L'ART

L'Académie des beaux-arts et la Fondation Gandur pour l'Art ont présenté l'exposition « Éloge de l'abstraction, les peintres de l'Académie des beaux-arts dans les collections de la Fondation Gandur pour l'Art » du 12 octobre au 26 novembre 2023 au Pavillon Comtesse de Caen du Palais de l'Institut de France.

L'exposition de 25 peintures abstraites, issues des collections de la Fondation Gandur pour l'Art, illustre les parcours singuliers de 7 artistes membres de l'Académie des beaux-arts dont les peintures ont contribué à la naissance d'une nouvelle abstraction connue sous le nom d'art informel. Ces œuvres, peintes entre 1945 et 1965, à contre-courant de l'abstraction géométrique dominante, sont particulièrement révélatrices de leur époque. Elles partagent, en dépit de leurs différences de style, une conception nouvelle de la peinture, toute sauf académique. Il s'agit d'une période d'extraordinaire vitalité au cours de laquelle deux générations d'artistes français et étrangers mêlent leur destin à Paris, redevenu après la guerre le phare de l'avant-garde artistique internationale.

« Méconnues du public, les œuvres abstraites réalisées de notre côté de l'Atlantique restent parfois difficiles à comprendre et à apprécier, et je constate avec le temps à quel point les expositions constituent un véhicule formidable à leur connaissance. À travers le mouvement, l'expressivité du geste ou encore les couleurs, les visiteurs s'approprient progressivement cette peinture », commente Jean Claude Gandur, président fondateur de la Fondation Gandur pour l'Art.

La réunion des œuvres de Jean Bertholle, Chu Teh-Chun, Olivier Debré, Hans Hartung, Georges Mathieu, Antoni Tàpies et Zao Wou-Ki, choisie par Bertrand Dumas, conservateur à la Fondation Gandur pour l'Art et commissaire de cette exposition, incarnait l'une des périodes les plus fécondes de l'histoire de l'art du XXe siècle. ■

Le collectionneur Jean-Claude Gandur avec le Secrétaire perpétuel Laurent Petitgirard, lors du vernissage de l'exposition le 11 octobre dernier.

Photos Patrick Rimond

L'ACADÉMIE EN DEVENIR

Un anniversaire, c'est un regard en arrière pour ouvrir l'avenir. Pour son centième numéro, la *Lettre de l'Académie des beaux-arts* revient sur les missions fondamentales de l'Académie, la valorisation du patrimoine et le soutien à la création. Des enjeux nouveaux, des projets essentiels. Tour d'horizon.

Les membres et correspondants de l'Académie sous le regard des gardes républicains, à l'ouverture de la Séance solennelle de rentrée de l'Académie, le 15 novembre 2023.

Photo Édouard Brane

LE TEMPO DE L'ACADÉMIE

Entretien avec LAURENT PETITGIRARD,
compositeur et chef d'orchestre, Secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts
Propos recueillis par Nadine Eghels

Nadine Eghels : Depuis quelques années, quels sont les grands axes de votre travail de Secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, plus précisément en ce qui concerne le soutien à la création, les résidences d'artistes, les fondations ? Quelle serait la philosophie générale de votre mission au sein de cette institution pluri-centenaire qui n'arrête pas de se renouveler ?

Laurent Petitgirard : Avant de commencer à inventer, il faut se demander comment nous remplissons nos obligations. Interroger ce pour quoi l'Académie des beaux-arts a été créée, avant de la faire évoluer. Nous avons hérité d'un patrimoine extraordinaire mais souvent mal entretenu, parce que nous n'en avions pas les moyens et que nous en avions délégué la gestion. Ma première préoccupation a donc été de reprendre le contrôle de nos sites : la Bibliothèque Marmottan qui était gérée par la mairie de Boulogne-Billancourt, la Villa Ephrussi de Rothschild par la société Culturespaces, et d'entamer de réels travaux à la Villa Dufraine à Chars comme à la Maison-atelier Lurçat.

Reprendre nos fondamentaux, cela impliquait aussi d'intensifier significativement le soutien à la création, et de formaliser nos aides sociales.

Il fallait se donner les moyens de tout cela et la première grande réforme que j'ai initiée, après examen approfondi de nos testaments, a été la fongibilité des ressources. Ainsi il est apparu que le domaine de Giverny n'est pas une fondation indépendante mais qu'il appartient à l'Académie des beaux-arts. Ce qui implique qu'une fois assurées les meilleures conditions de conservation et d'exploitation du lieu, les bénéfices excédentaires peuvent servir d'autres projets de l'Académie.

> « Interroger ce pour quoi l'Académie des beaux-arts a été créée, avant de la faire évoluer… »

À partir de cette clarification, indispensable car notre Compagnie n'a pas droit à l'emprunt, nous avons pu lancer un programme de grands travaux, étalé sur plusieurs années.

Ma deuxième mission a été de responsabiliser nos confrères dans nos différents sites. Il n'y avait qu'un seul académicien en poste de direction, au musée Marmottan Monet, et à la Bibliothèque Marmottan que nous ne gérions pas. À présent Érik Desmazières est en charge du musée Marmottan Monet et Adrien Goetz de la Bibliothèque et de la Villa Marmottan, deux projets très différents, tandis que Jean-Michel Wilmotte s'occupe de la la Maison-atelier Lurçat, Muriel Mayette-Holtz de la Villa et des jardins Ephrussi de Rothschild et Jean-Michel Othoniel de la Villa Dufraine à Chars, notre première résidence de jeunes artistes, dont est sortie une exposition à l'Hôtel de la Monnaie. Il y a aussi Pierre-Antoine Gatier qui s'investit dans la rénovation de l'appartement d'Auguste Perret. Et tandis que nous envisageons d'investir un nouvel espace d'exposition au cœur de la galerie Vivienne, Jean-Michel Wilmotte a rénové le Pavillon Comtesse de Caen.

À vos questions artistiques je donne des réponses de gestionnaire… mais il faut se donner les moyens de nos ambitions avant de se recentrer sur nos fondamentaux !

Laurent Petitgirard dirigeait l'Orchestre de Picardie, sous la Coupole du Palais de l'Institut de France, lors de la Séance solennelle de rentrée de l'Académie, le 15 novembre dernier.

Photos Édouard Brane

Ci-dessus : Les dossiers des lauréats des nombreux prix remis au cours de la Séance solennelle de rentrée.

À droite : le vernissage de l'exposition « Éloge de l'abstraction », les peintres de l'Académie dans les collections de la Fondation Gandur pour l'art (voir page 22).

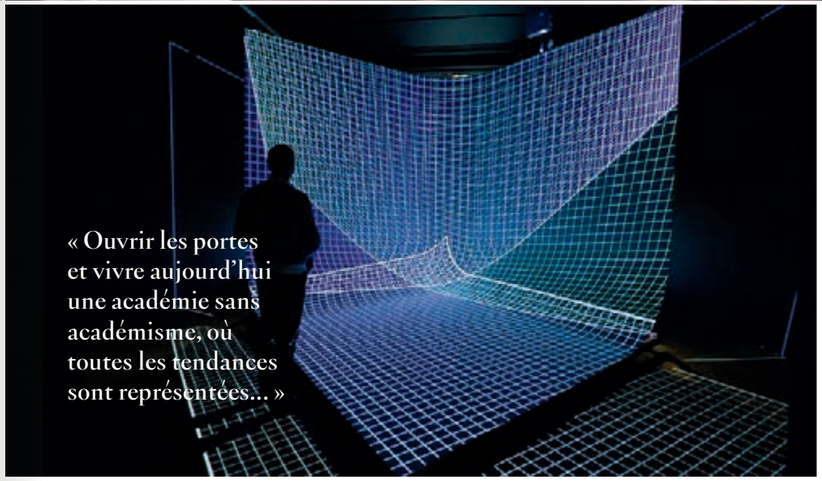
Photos Édouard Brane

N. E. : Et quels sont-ils ?
L.P. : Avant tout le soutien à la création, à travers les prix que nous distribuons, les bourses que nous attribuons et les résidences d'artistes que nous créons et gérons ou soutenons.
Avec les résidences à la Villa Dufraine, à la Bibliothèque et Villa Marmottan, à la Cité internationale des Arts et celles que nous projetons à la Villa Ephrussi de Rothschild, à Chantilly, nous accueillerons bientôt plus d'une trentaine de résidents.
En ce qui concerne les prix, nous innovons en lançant des prix de mécénat. Donner un grand prix à un artiste reconnu, qui n'en a pas besoin… et il choisira quelques jeunes artistes qu'il souhaite encourager financièrement. Ces neuf nouveaux Grand prix de l'Académie des beaux-arts, un pour chaque discipline, seront remis à raison de trois par an.

N.E. : Après leur mise en route, les académiciens seront-ils à même d'assurer dans la continuité la poursuite de toutes ces nouvelles actions ?
L.P. : C'est en effet un risque à ne pas courir, car je tiens expressément à ce que tous ces projets soient menés par des académiciens, sans faire appel à des gestionnaires extérieurs. Il faut à tout prix éviter la saturation, d'autant que le rajeunissement de nos membres implique qu'ils sont souvent encore très engagés dans leur vie professionnelle. C'est pour cela que nous sollicitons plus qu'avant les excellents correspondants de notre Académie.
Un autre souci est la profusion de fondations abritées, de deux nous sommes passés à une douzaine. Cela demande du temps, pour les encadrer et les accompagner. Mais cela met l'Académie au cœur d'une dynamique très positive, avec de belles perspectives et une ouverture sur d'autres groupes artistiques et institutions culturelles. En outre cela augmente son attractivité pour d'autres membres à venir ! De très grands conservateurs, directeurs de théâtres, d'opéras ou de musées, pourront nous rejoindre lorsqu'ils seront libérés de leurs contraintes professionnelles. Car je pense aussi à la composition de notre Compagnie.

N.E. : Envisagez-vous la création d'autres sections ?
L.P. : J'ai été à l'origine de la création de chorégraphie, Arnaud d'Hauterives de celle de photographie. Nous avons fait entrer la bande dessinée au sein de la section gravure et dessin. Et la section des membres libres est justement destinée à accueillir des artistes n'entrant pas dans une des sections établies, comme Muriel Mayette-Holtz, actrice et metteur en scène, ou Christophe Leribault, président du Château de Versailles. Il faut veiller à garder une homogénéité et un nombre raisonnable de membres.

N.E. : Comment l'Académie se situe-t-elle dans le monde artistique et culturel ?
L.P. : Peu à peu l'Académie retrouve la place prépondérante qui devrait être la sienne. Nous recevons les grands responsables culturels et artistiques, nous donnons notre avis sur différents sujets, et nous sommes de plus en plus souvent écoutés. En ce qui concerne le *pass Culture*, par exemple, nous avons expliqué que l'âge de 18 ans était beaucoup trop tardif, c'est à partir de dix ans que se forme le goût artistique et que les enfants doivent être sensibilisés. Et nous avons finalement été entendus puisque le *pass Culture* a évolué. Nous nous auto saisissons de grands dossiers comme la commercialisation de l'espace public avec l'exemple de la Gare du Nord, ou le droit moral et ses dérives, thème du colloque que nous organisons en octobre prochain avec l'Académie des sciences morales et politiques. Nous avons une mission de vigilance et nous tenons à l'exercer.



Ci-dessus : la chorégraphe franco-sénégalaise Germaine Acogny se voyait remettre le Grand Prix de chorégraphie de l'Académie des beaux-arts 2023, le 25 octobre 2023, sous la Coupole du Palais de l'Institut de France (voir page 34).
Photo Édouard Brane

À gauche : CompMonks, *L'attrape-rêves*, montage de l'installation interactive, médias mixtes, 2023, présentée dans le cadre du concours d'architecture de l'Académie des beaux-arts (voir pages 14 et 62).
© CompMonks

N.E. : Collaborez-vous souvent avec les autres académies ?
L.P. : Notre académie est souvent à l'origine d'une certaine capillarité au sein de l'Institut de France. L'arrivée de nouveaux secrétaires perpétuels a beaucoup favorisé cette transversalité, aujourd'hui les propositions émanent de toutes les académies.

N.E. : Quelle serait votre mot d'ordre pour les prochaines années ?
L.P. : Nous sommes là pour servir, pas pour nous servir d'abord. Ouvrir les portes et vivre aujourd'hui une académie sans académisme, où toutes les tendances sont représentées ensuite. Je suis compositeur, mais une de mes activités est la direction d'orchestre. Rester maître du tempo est la chose la plus essentielle pour l'académie dans les années qui viennent. ■

Le danseur et chorégraphe Etay Axelroad, en résidence en 2023 à la Cité internationale des Arts, en partenariat avec l'Académie des beaux-arts, dans sa trilogie *Indigo*, 2023. Photo DR

LE SOUTIEN À LA CRÉATION

Les prix et concours

LES GRANDS PRIX DE L'ACADÉMIE

Sur la proposition de Laurent Petitgirard, son Secrétaire perpétuel, l'Académie des beaux-arts a souhaité, en 2023, créer les « Grands Prix de l'Académie des beaux-arts ».

Ces 9 Grands Prix, soit un prix propre à chacune de ses 9 sections (peinture, sculpture, architecture, gravure et dessin, composition musicale, membres libres, cinéma et audiovisuel, photographie et chorégraphie), viennent mettre à l'honneur des artistes de nationalité française ou étrangère s'étant illustrés grâce à l'excellence de leur carrière ou le caractère particulièrement remarquable d'une œuvre récente ou d'une action récemment menée.

Ces Grands Prix ne font l'objet d'aucun appel à candidatures. Ils sont décernés par l'Académie, réunie en assemblée plénière, sur proposition de chaque section concernée.

Chaque Grand Prix est doté à hauteur de 30 000 euros, financés sur les fonds propres de l'Académie. Cette somme est mise à la libre disposition du lauréat ou de la lauréate qui doit la répartir entre plusieurs artistes à sa libre appréciation.

Chaque Grand Prix fait l'objet d'une cérémonie de remise sous la Coupole du Palais de l'Institut de France. À cette occasion, les artistes que le lauréat a décidé de soutenir sont également mis à l'honneur.

L'Académie attribuera ainsi chaque année 3 de ces nouveaux Grands Prix selon le rythme et le calendrier suivant :

- En 2023, 2026, 2029, etc. : Grand Prix de Chorégraphie, Grand Prix de Cinéma et d'Audiovisuel, Grand Prix de la section des membres libres
- En 2024, 2027, 2030, etc. : Grand Prix de Peinture, Grand Prix de Gravure et Dessin, Grand Prix de Composition musicale
- En 2025, 2028, 2031, etc. : Grand Prix d'Architecture, Grand Prix de Sculpture, Grand Prix de Photographie

Au cours de l'année 2023, l'Académie a attribué, sur la proposition de chaque section, les trois premiers Grands Prix suivants : le Grand Prix en chorégraphie à Germaine Acogny, le Grand Prix en cinéma et audiovisuel à Agnès Jaoui, et le Grand Prix de la section des membres libres à Robert Carsen. ■

« J'ai souhaité créer une distinction prestigieuse commune à toutes les sections de l'Académie des beaux-arts, dont l'ensemble des clauses seraient définies par nos seuls membres et dont la dotation serait financée sur nos fonds propres. Le fonctionnement original de ces prix permet de rendre hommage aux grands créateurs de notre temps tout en aidant d'autres artistes d'aujourd'hui à se faire connaître et à poursuivre leur action. »

Laurent Petitgirard

Photo Édouard Brane

Les prix et concours

GERMAINE ACOGNY

LAURÉATE DU GRAND PRIX EN CHORÉGRAPHIE

Il faut partir de « l'originaire » pour aboutir à l'original

Rencontre entre GERMAINE ACOGNY et DIDIER DESCHAMPS, correspondant de la section de chorégraphie

Didier Deschamps : Vous êtes actuellement à l'affiche du Théâtre de la Ville à Paris dans une pièce et mise en scène de Mikaël Serre. Qu'est-ce qui vous anime, vous pousse à continuer encore et toujours, à être sur scène à près de 80 ans et après votre remarquable carrière ?
Germaine Acogny : Que répondre si ce n'est que j'ai ce besoin… encore et toujours ! C'est la scène qui m'aide à continuer.

D.D. : Vous êtes danseuse, pédagogue, chorégraphe et cheffe de troupe, mais vous avez régulièrement souhaité collaborer avec d'autres artistes tels Salia Sanou ou Olivier Dubois. Pourquoi cette envie de vous confronter aux énergies et visions d'autres artistes ?
G.A. : J'aime donner et recevoir, j'apprécie le dialogue intergénérationnel avec les plus jeunes. Ces rencontres sont fructueuses pour tous. Avec Salia, il y a une forme de reconnaissance, de transmission puisqu'il a étudié à l'école des Sables. Avec Mikaël Serre, c'est mon envie de faire du théâtre qui a motivé nos différentes collaborations. Quant à Olivier Dubois, nous avons eu une rencontre assez exceptionnelle, et cela a donné *Mon élue noire* sur la musique du *Sacre du printemps* de Stravinsky.

D.D. : Vos créations adressent-elles un message de nature politique, une protestation ou un témoignage sur le monde, comme par exemple votre solo *Sahel*, ou *Fagaala* chorégraphié avec Kota Yamasaki et consacré au génocide du Rwanda ?
G.A. : Je réagis et me sers de l'actualité, de ce qui me touche et me fait bouger. J'essaie d'apporter un peu de beauté dans le monde qui en a bien besoin !

D.D. : On a l'impression que *Le Sacre du printemps* tient une place particulière dans votre parcours.
G.A. : Dans la musique de Stravinsky et la thématique, tout me renvoie à l'Afrique et à ses traditions : le rituel et le sacrifice d'une femme, les tremblements, la mobilisation très spécifique de la colonne vertébrale, la terre et le sol que l'on martèle sont comme les danses exécutées pour purifier le village au moment des récoltes par exemple. On le ressent très fort ! Déjà Maurice Béjart voulait que je sois son élue lorsqu'il a créé sa célèbre chorégraphie ; Olivier Dubois l'a fait pour moi trente ans plus tard avec *Mon élue noire*. Enfin Salomon Bausch, le fils de Pina, a souhaité que les danseurs de mon École des Sables reprennent le *Sacre* chorégraphié par sa mère, et ils le font très bien tant ils comprennent intensément la charge tellurique de la pièce. Ce qui compte n'est pas le respect de la technique et de la forme, mais la compréhension profonde des énergies qui traversent le groupe et l'espace.

D.D. : Vous êtes franco-sénégalaise et avez reçu diverses formations chorégraphiques et pédagogiques. Quelle est la place, la trace des danses traditionnelles que vous avez pu connaître et pratiquer ?
G.A. : Elle est essentielle ! C'est sur les traditions que s'appuient les danses d'aujourd'hui. Il faut partir de « l'originaire » pour aboutir à l'original. S'appuyer sur le patrimoine pour inventer de nouvelles formes.

D.D. : Grâce à Léopold Sédar Senghor, vous rencontrez Maurice Béjart qui vous confie en 1977 Mudra Afrique, le pendant africain de son école européenne. Quels en étaient les enjeux ?
G.A. : Béjart s'intéressait à ma technique de danse, qui était en train de s'élaborer. Cela a constitué une reconnaissance politique très importante, et essentielle pour la suite.

D.D. : Après de multiples récompenses et décorations partout dans le monde, vous venez de recevoir le Grand prix de chorégraphie de l'Académie des beaux-arts. Comment avez-vous réagi ?
G.A. : Cela a été une grande surprise et j'ai éprouvé une intense émotion, car ce prix permet d'aider de jeunes chorégraphes, ce qui rejoint l'esprit de l'École des Sables. Recevoir ce Grand prix sous la Coupole du Palais de l'Institut de France, où le poète Senghor a été célébré et où l'immense sculpteur Ousmane Sow a été accueilli, a été extrêmement émouvant pour moi. ■

Sénégalaise et française, la danseuse et chorégraphe **Germaine Acogny** est considérée comme la mère de la danse africaine contemporaine. Elle a mis au point une technique de danse africaine moderne certifiée.

En 1977 elle est nommée directrice artistique de Mudra Afrique (l'école de Maurice Béjart) à Dakar. Depuis, devenue émissaire de la danse et de la culture africaines, elle danse, chorégraphie et enseigne à travers le monde.

Germaine Acogny est la fondatrice avec Henri Vogt de l'École des Sables, Centre International de Danses Traditionnelles et Contemporaines d'Afrique.

Elle a reçu de multiples distinctions en France, Chevalier de l'Ordre du Mérite, Officier et Commandeur de l'ordre des Arts et Lettres, Chevalier et Officier de l'Ordre de la Légion d'Honneur, et au Sénégal, Chevalier de l'Ordre National du Lion, Officier et Commandeur des Arts et Lettres ; ainsi que le prix d'Excellence de la CEDEAO, catégorie Arts et Lettres (2019) et le Lion d'Or de la Biennale de Venise (2021).

Photo Jean Lebreton

Les artistes soutenus par Germaine Acogny

Ange Kodro Aoussou-Dettmann
Danseuse, chorégraphe et professeur de Danse Africaine, Modern Jazz et Danse Contemporaine.
Photo DR

Rachelle Agbossou
Danseuse, chorégraphe et professeure de danse.
Photo Marcel Gbeffo Multicorps

Amadou Lamine Sow
Connu sous le nom de Pi, danseur, interprète et professeur.
Photo École des Sables

Page de droite : *À un endroit du début*, chorégraphie et interprétation de Germaine Acogny, 2015.
Photos Thomas Dorn

Les prix et concours

AGNÈS JAOUI

LAURÉATE DU GRAND PRIX EN CINÉMA ET AUDIOVISUEL

« Dans le cadre de l'attribution de ce Grand Prix, j'ai choisi de mettre à l'honneur le travail de Florence Farrugia, artiste plasticienne qui a choisi d'ouvrir une galerie elle-même pour représenter les artistes qu'elle admirait ; il en faut du courage et de la ténacité pour cela, et je voulais lui rendre hommage. De même, j'admire, depuis longtemps, la persévérance et le grand talent de Fernando Fizbein, que ce soit en tant que compositeur, instrumentiste, ou à la tête de Carabanchel. Enfin, j'ai découvert récemment l'excellent et drôlissime travail de Mélanie Martinez Llense et Claire Lapeyre-Mazerat, et leur spectacle « Boulevard du Queer » si joyeux et passionnant. Ces quatre artistes - ces trois choix - mettent eux-mêmes en valeur d'autres artistes, ainsi ce prix profitera à beaucoup et cela me réjouit d'autant. »

En haut : image extraite de *Place Publique*, film réalisé par Agnès Jaoui avec Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri. © Le Pacte Stars

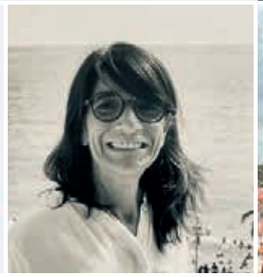
Ci-dessus : lors de la remise du Grand Prix en cinéma et audiovisuel le 27 septembre 2023, sous la Coupole du Palais de l'Institut. Photo Édouard Brane

Agnès Jaoui est née en 1964, en région parisienne. Elle étudie le chant au conservatoire et le théâtre dans différentes écoles, avant d'entamer une carrière prolifique au théâtre puis au cinéma comme scénariste, actrice et réalisatrice. Au théâtre, elle a écrit et joué dans deux pièces avec Jean-Pierre Bacri : *Un air de famille* et *Cuisine et dépendances* qui reçoit en 1992 le Molière du meilleur auteur. Au cinéma, elle collabore avec Alain Resnais et reçoit le César du meilleur scénario pour *Smoking no Smoking*, puis *On connaît la chanson*, film pour lequel elle reçoit également le César de la meilleure actrice dans un second rôle en 1998. Elle est également la réalisatrice de cinq films co-écrits avec Jean-Pierre Bacri, dont *Comme une image* qui a reçu le prix du meilleur scénario au Festival de Cannes 2004. En 2000, elle réalise *Le Goût des autres* qui est nommé pour l'Oscar du Meilleur Film Étranger et reçoit quatre César dont celui du Meilleur Film. Avec ses six récompenses au total, elle est la femme la plus récompensée aux César.

En 2006, elle revient à la chanson par le flamenco et le fado pour son premier album *Canta,* couronné d'une Victoire de la musique dans la catégorie musiques du monde. L'actrice et chanteuse enregistre ensuite *Dans mon pays* et *Nostalgias* (2015), dans lequel elle chante en quatre langues (espagnol, français, hébreu et arabe). Elle se produit alors avec le Quintet Officiel sur les plus grandes scènes, en France et à l'étranger, sans oublier le chant classique avec son ensemble Canto Allegre.

Plus de vingt ans après avoir joué *Un air de famille* sur les planches, Agnès Jaoui revient au théâtre avec *Les uns et les autres* de Leonore Confino, puis interprète *Les femmes savantes* en 2016, sous la direction de Catherine Hiegel. En 2017, elle met en scène ses pièces *Un air de famille* et *Cuisine et dépendances* au théâtre de la Porte-Saint-Martin. La même année, elle est membre du jury du 70e Festival de Cannes présidé par Pedro Almodovar.

Plus récemment, elle a réalisé 7 épisodes de la série *En thérapie*, et a tourné dans de nombreux films de Bruno Podalydès, Frédéric Sojcher, Noe Debré et Sophie Filière. Son ultime film *Le dernier des Juifs* est sorti en janvier. Photo Oxana Semenova



Les artistes soutenus par Agnès Jaoui

Claire Lapeyre-Mazérat, comédienne, créatrice du collectif Jakart, dirige la structure Maestra, et **Mélanie Martinez Llense**, comédienne, directrice de la compagnie Cie Play. Photo Pauline Le Goff

Florence Farrugia
Artiste, directrice de la Galerie Circonstance. Photo Idrissa Belem-Farrugia

Fernando Fiszbein
Musicien et compositeur argentin, fondateur de l'ensemble Carabanchel. Photo DR

Les prix et concours

ROBERT CARSEN

LAURÉAT DU GRAND PRIX DE LA SECTION DES MEMBRES LIBRES

Né au Canada, **Robert Carsen** a suivi une formation d'acteur au Bristol Old Vic Theatre School avant de se lancer dans la mise en scène, l'éclairage et la scénographie. Parmi ses productions récentes, citons *Cabaret* au Lido2Paris, *Aïda* au Royal Opera House de Londres, *Œdipus rex* à Siracuse, *Le Triomphe du temps et de la désillusion* à Salzbourg, *Ôsud* à Brno, *Arabella* à Zurich, *Idomeneo* à Madrid et Rome, *Oceane* à Berlin.

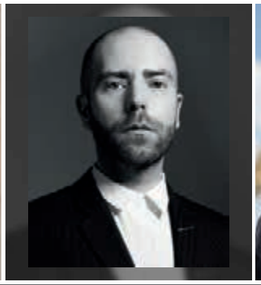
Pour le Festival d'Aix-en-Provence, il a mis en scène *Le Songe d'une nuit d'été, Orlando, La Flûte enchantée, Sémélé et Rigoletto* ; à l'Opéra Comique, *Platée* et *Les Fêtes vénitiennes* ; au Théâtre des Champs-Élysées, *Armide, Iphigénie en Tauride* et *Orphée et Eurydice* ; au Théâtre du Châtelet, *Candide, My Fair Lady* et *Singin' in the Rain*.

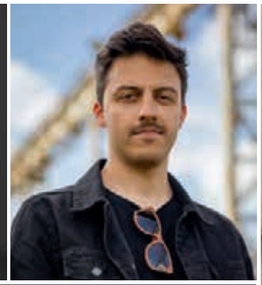
Parmi ses autres productions, *Falstaff* et *Le Chevalier à la rose* au Royal Opera House de Londres et au Metropolitan Opera de New York ; *Dialogues des carmélites* à Amsterdam, à La Scala de Milan et au Royal Opera House de Londres ; *Rinaldo* et *Le Couronnement de Poppée* à Glyndebourne ; *La Traviata* à La Fenice de Venise ; *Don Giovanni, Giulio Cesare, CO2* et *La Fille du Far-West* à La Scala de Milan ; *Ariane à Naxos* à Munich ; *Mefistofele* et *Eugène Onéguine* au Metropolitan Opera de New York ; *la Tétralogie* à Cologne, Venise, Barcelone et Madrid ; *Carmen* et *Pagliacci / Cavalleria rusticana* à Amsterdam.

Il a été directeur artistique et scénographe de plusieurs expositions à Paris, Londres et Chicago. Officier des Arts et des Lettres, Robert Carsen a reçu en 2021 l'International Opera Award, le Prix de la critique Abbiati, le Prix XXI en Espagne et le prix italien Opera Star.

Cette saison, il met notamment en scène *Peter Grimes* à La Scala de Milan, *Werther* au Festival de Baden-Baden et *La Clémence de Titus* au Festival de Salzbourg.

À l'Opéra national de Paris il a monté *Manon Lescaut, Les Capulet et les Montaigu, Nabucco, Lohengrin, Alcina, Les Contes d'Hoffmann, Rusalka, Les Boréades, Capriccio, Tannhäuser, Elektra, La Flûte enchantée, Ariodante.* Photo Tommaso Le Pera





Les artistes soutenus par Robert Carsen

Eleanor Burke
Réalisatrice et metteuse en scène. Photo Camilla Greenwell

Alexandre Samson
Historien de la mode et responsable des départements Haute couture (après 1947) et Création contemporaine au Palais Galliera. Photo Ismaël Moumin

Stefano Simone Pintor
Auteur et metteur en scène. Photo DR

Ci-dessus : Robert Carsen, avec les comédiens de *La Tempête*, de William Shakespeare, spectacle monté à la Comédie-Française en 2017.
Photo Vincent Pontet

Ci-contre : lors de la cérémonie du 13 mars dernier, sous la Coupole du Palais de l'Institut de France, Hugues R. Gall, de la section des membres libres, remettait son Prix, œuvre du sculpteur Jean Anguera, à Robert Carsen.
Photo Édouard Brane

Les prix et concours

LE GRAND PRIX D'ARCHITECTURE

PRIX CHARLES ABELLA

➤ Retrouvez, page 14, le reportage consacré à l'exposition « Émulations » des candidats du concours d'architecture 2023.

Concours historique créé en 1975 dans l'esprit du Prix de Rome, le Grand Prix d'Architecture a connu, jusqu'en 2016, plusieurs cycles inspirés notamment par Michel Folliasson, Claude Parent et Paul Andreu.
En 2020, il est décidé de mettre en place un fonctionnement biennal, avec une année l'attribution d'un Grand prix à un architecte pour l'ensemble de son parcours (prix de consécration Charles Abella) et la suivante l'organisation d'un concours destiné aux nouvelles générations d'architectes, l'objectif étant de valoriser des projets considérés comme exemplaires des manières contemporaines de faire et de penser l'architecture.
Attentive aux nouvelles pratiques, la sélection valorisera la diversité des approches, le croisement des disciplines et le caractère prospectif des projets.

Exposition « Émulations », projets des candidats du Grand Prix d'Architecture, Pavillon Comtesse de Caen du Palais de l'Institut de France, en décembre 2023.

À gauche : CompMonks. *L'attrape-rêves*, installation interactive, médias mixtes, et processus de recherche « Du rêve lucide à sa mise en espace », 2023.
© CompMonks

Ci-dessous : vue de l'installation de Sophie Dars et Carlo Menon (Accattone), lauréats du Prix. *Magasin/Magazine*, Parfondeval, 2023.
© Sophie Dars et Carlo Menon (Accattone)

Le Grand Prix d'Architecture : les vertus de l'alternance

Entretien avec DOMINIQUE PERRAULT, membre de la section d'architecture de l'Académie des beaux-arts, membre du jury du concours (voir page 14)
Propos recueillis par Nadine Eghels

Nadine Eghels : Vous avez repris récemment la définition du Grand Prix d'Architecture de l'Académie des beaux-arts - Prix Charles Abella. Pourquoi et avec quels objectifs ?
Dominique Perrault : De son vivant, Claude Parent était en charge de ce grand prix d'architecture. Il était, avec Paul Andreu, mon mentor lorsque je suis entré à l'Académie. Nous sommes devenus complices et il m'avait demandé de continuer dans la voie qu'il avait ouverte. C'est donc une sorte de transmission.

N.E. : Et vous l'avez fait évoluer...
D.P. : Nos prix d'architecture étaient assez décalés, plus proches des grands prix de Rome que des prix d'architecture contemporaine. Nous avons donc cherché à les requalifier, dans le respect des legs. Nous nous sommes rapprochés des écoles pour entrer en contact avec la jeune architecture d'aujourd'hui. Tout en conservant la célébration des grands architectes.

N.E. : Comment avez-vous procédé ?
D.P. : Le grand prix est décerné suivant un certain protocole. Le lauréat donne une conférence sous la Coupole, c'est une condition *sine qua non,* et cette cérémonie réunit un large public. Le premier grand prix a été attribué à Alvaro Siza, puis nous avons célébré Henri Ciriani et récemment Christian de Portzamparc. C'est un prix de consécration, biennal et exposé au Pavillon Comtesse de Caen.

N.E. : Et l'autre année ?
D.P. : L'autre année est dédiée au prix de la jeune création. Cela nous permet donc de conserver cette notion de grand prix, qui récompense, une année, l'ensemble d'une œuvre pour sa cohérence, et d'ouvrir aussi, une autre année, à de jeunes architectes que nous souhaitons encourager dans leurs recherches.

N.E. : Comment se passe la sélection ?
D.P. : Pour le prix de consécration, le jury est composé des membres et des correspondants de la section d'architecture. ▸

Pour le prix de la jeune création, le processus de sélection est plus élaboré, objet autrefois de grandes discussions avec Claude Parent. C'est vraiment un travail spécifique et nous n'avons pas le temps, en tant qu'académiciens, de nous y consacrer suffisamment. Une petite équipe curatoriale monte l'appel à candidature. Un jury scientifique animé par celle-ci opère une première sélection parmi les nombreuses réponses qui nous parviennent. À partir des propositions du commissariat, la section d'architecture délibère, se positionne et sélectionne quatre projets. Les quatre équipes sont alors invitées à poursuivre leurs recherches de manière à présenter une forme plus aboutie au Pavillon Comtesse de Caen. Il y a donc trois temps : sélection, perfectionnement, exposition.

> « C'est une porte ouverte sur l'actualité, et une fenêtre sur le futur… »

N.E. : En quoi consiste l'exposition ? Des maquettes, des dessins, des idées ?
D.P. : Au travers de l'exposition, il ne s'agit pas d'évaluer chaque projet par rapport aux autres, mais d'aider à leur présentation. Une bourse de production est attribuée à chaque équipe pour lui permettre de mettre en scène son projet. Au matin du vernissage, nous auditionnons les différentes équipes devant leur projet, ensuite le jury se réunit, membres et correspondants, et attribue le prix à l'une d'elles. Personne ne reste au bord du chemin. Les autres auront été soutenues tout au long du processus médiatique et reçoivent également une dotation.

N.E. : Y a-t-il un thème particulier ?
D.P. : Cette année le thème choisi par l'ensemble de l'Académie était celui des écritures. Nous trouvions intéressant d'y relier celui du Grand prix d'architecture. C'est évidemment plus intellectuel mais cela nous semblait en prise avec le mouvement qui se développe actuellement dans les écoles, cette espèce de défiance par rapport à l'architecture, avec certains architectes qui clament qu'il ne faut plus construire…

N.E. : Que retirez-vous de cette confrontation avec la jeune génération d'architectes ?
D.P. : C'était évidemment très nécessaire d'avoir ce contact avec les écoles, de découvrir ce qui s'y pense et s'y dit. Et cette alternance, d'une année à l'autre, entre jeune création et consécration nourrit nos débats et nos réflexions. Nous assumons nos choix et nous les faisons dans un environnement ouvert à l'expérimentation. C'est nouveau et cela nous donne une profondeur de champ.

N.E. : Quels sont vos objectifs maintenant ?
D.P. : La section d'architecture se mobilise autour de cette évolution mais nous voulons faire beaucoup mieux. La question des prix est centrale dans nos discussions et surtout dans nos engagements. C'est une porte ouverte sur l'actualité, et une fenêtre sur le futur. ■

Exposition « Émulations », projets des candidats du Grand Prix d'architecture, Pavillon Comtesse de Caen du Palais de l'Institut de France, en décembre 2023 (voir page 14).

À gauche : Max Turnheim, disposition du livre *Use of Space* (L'Usage de l'Espace), 2023, devant une ouverture sur le quai Conti.

En haut : Dominique Perrault, membre de la section d'architecture présentait les quatre équipes lauréates du concours, lors du vernissage.

Photos Patrick Rimond

Les résidences artistiques

LES PROGRAMMES ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS - CITÉ INTERNATIONALE DES ARTS

Ci-dessus : vue du bâtiment principal du site du Marais de la Cité internationale des Arts.

Page de gauche et au centre : la Villa Radet, site de Montmartre de la Cité, et un des ateliers mis à disposition des artistes en résidence.

Ci-contre : l'atelier d'Alice Guittard, artiste en résidence en 2019 sur le site de Montmartre de la Cité.

Photos Maurine Tric, Adagp, Paris, 2024

L'Académie des beaux-arts est partenaire de la Cité internationale des arts depuis sa création en 1965. Ensemble, elles ont construit 3 programmes permettant d'accueillir chaque année, sur le site du Marais, 2 artistes chorégraphes et 2 architectes et, sur le site de Montmartre, 4 artistes plasticiens dans des ateliers-logements récemment rénovés et mise gracieusement à leur disposition.

Dans la danse, le mouvement parle de lui-même

Entretien entre ETAY AXELROAD, résident en chorégraphie installé à la Cité internationale des Arts (site du Marais) et DIDIER DESCHAMPS, correspondant de la section de chorégraphie de l'Académie des beaux-arts

Didier Deschamps : Danseur et chorégraphe israélien d'origine roumaine, vous êtes actuellement en résidence pour six mois à la Cité internationale des Arts en tant que lauréat du programme de résidence en partenariat avec l'Académie des beaux-arts de Paris ; quel en est pour vous l'intérêt ?
Etay Axelroad : Les enjeux et intérêts sont multiples. C'est une formidable opportunité d'être confronté à d'autres langues, d'autres cultures et environnements, de pouvoir rencontrer des artistes très différents de toutes disciplines. Cela ouvre à d'autres façons de penser et permet de sortir de sa zone de confort. Paris est très intéressant, très accueillant ; s'y mélangent des Français et beaucoup d'étrangers qui ont chacun leur spécificité et leur formation. Je suis ouvert à toute forme de rencontre, d'expérience de la danse comme le ballet, le hip hop ou le free style… Depuis que j'ai quitté la Batsheva, je me nourris de toutes ces différentes approches.

D.D. : Pensez-vous qu'il y ait une spécificité française ?
E.A. : Oui et tout d'abord la langue qui m'intéresse beaucoup car elle porte des aspects culturels, des dynamiques particulières telles que le « tu ou le vous », et aussi quantité d'éléments du quotidien comme acheter « la baguette », ce qui peut sembler un cliché mais détermine en fait le relationnel avec les gens. Je travaille aujourd'hui avec des danseurs français, et je suis venu confronter ma danse à ces façons différentes de penser le mouvement.

D.D. : La danse change-t-elle selon les pays, en dehors des danses traditionnelles ?
E.A. : Oui il y a des façons diverses de considérer la danse, mais plus que le pays, c'est le niveau et les particularités des écoles, de la formation, de l'approche que l'on a du mouvement, du lien avec la musique... qui déterminent la singularité ou la similarité des danses. Par exemple, il y a une grande proximité entre le ballet classique en Israël et le ballet de l'Opéra de Paris ; de même il y a des correspondances entre les différents mouvements de la danse contemporaine et cela ne se cantonne pas à une géographie spécifique. Pour ma part, certains de mes danseurs viennent du ballet de l'Opéra de Paris tandis que d'autres pratiquent l'électro ou le hip hop. Ils travaillent tous à partir de sources et d'approches différentes du mouvement, de la rythmique, de la dynamique, de la forme mais quand je propose un mouvement chacun le reprend à sa façon et cela m'intéresse. C'est donc plus une question d'éducation que d'origine, même si la place donnée à l'Art par chaque pays est très importante pour son développement et sa créativité. J 'ai le sentiment qu'en France la culture est très forte.

D.D. : Comment travaillez-vous avec des artistes si différents ?
E.A. : Je les considère comme des personnes singulières ; j'essaie de comprendre qui ils sont, comment ils bougent. Cela m'ouvre des portes fécondes. Je déteste les machines ou la robotisation et je cherche à révéler le caractère unique de chacun.

D.D. : Dans votre prochaine création vous souhaitez établir une relation plus étroite avec les spectateurs, pourquoi ?
E.A. : Particulièrement depuis la Covid, ma recherche a évolué et je cherche à créer une plus grande interaction avec le public, qu'il soit plus connecté, plus proche de ce qui se passe dans la performance. Je ne rejette pas la relation scène/salle mais j'espère offrir au public une expérience plus sensible et un partage plus grand avec les artistes.

D.D. : Pensez-vous alors que le spectacle comporte une dimension sociétale et politique ?
E.A. : Plus j'avance, plus je vois de liens entre les deux mais mon intention se limite à l'art, au mouvement. Ensuite chacun peut établir s'il le souhaite un lien avec le monde ou la société, mais je ne cherche pas à le provoquer. Par ailleurs la lecture d'un spectacle et son ressenti restent profondément personnels. Quand vous écoutez Bach, il n'y a pas de message au sens narratif ; l'émotion que vous ressentez et partagez va bien au-delà d'une histoire ou d'un message. Dans la danse, le mouvement parle de lui-même ; les gens peuvent y voir de la violence, un état amoureux ou un conflit, cela leur est personnel. J'attends seulement qu'ils soient présents à l'instant. Je suis curieux de leurs réactions mais ne les recherche pas. La relation s'établit ou pas, mais en vérité elle arrive toujours. La beauté de la performance, c'est que ça arrive toujours ! Je suis heureux quand je sens que les gens sont plus connectés à leur corps, à leur danse, ce qui est une chose très positive pour l'avenir et pour l'environnement. Être connecté à soi-même, c'est être plus attentif aux autres et à la nature.

D.D. : Est-ce pour cela que vous aimez enseigner ?
E.A. : Enseigner, c'est éprouver l'expérience de la vie. Pour ma part je ne peux pas anticiper la forme que prendra un cours. J'ai besoin de sentir les gens et ce dont ils ont besoin. Plus je me prépare et plus je peux partager ma pratique avec les autres. ■

En haut : extrait de la pièce *Pulpa*, présentée par Etay Axelroad sur la scène de l'auditorium André et Liliane Bettencourt de l'Institut de France, lors de la cérémonie des vœux de l'Académie de beaux-arts, le 24 janvier.

Photo Patrick Rimond

Les résidences artistiques

LES PARTENARIATS

Si les programmes menés avec la Cité internationale des Arts ont pris une place croissante dans sa politique d'accueil d'artistes en résidence, l'Académie des beaux-arts porte une attention toute particulière à ses partenariats les plus anciens et s'engage dans de nouveaux projets à chaque fois qu'elle l'estime opportun.

L'histoire commune de l'Académie des beaux-arts et de la Villa Médicis – Académie de France à Rome est ancienne et a connu plusieurs périodes. Même si elle n'en exerce plus la tutelle depuis le début des années 70, l'Académie des beaux-arts reste un partenaire privilégié de la Villa Médicis qu'elle soutient financièrement, chaque année, à hauteur de l'équivalent des frais liés à l'accueil d'un artiste.

Sur la péninsule Ibérique, l'Académie des beaux-arts est associée, depuis sa création à la Casa de Velázquez - Académie de France à Madrid. Au-delà du soutien financier qu'elle apporte, l'Académie est particulièrement impliquée à travers ses membres et correspondants qui participent à la sélection des artistes qu'ils vont ensuite rencontrer sur place à plusieurs reprises dans leurs ateliers. L'Académie des beaux-arts accueille également, une fois par an au Pavillon Comtesse de Caen, une exposition des artistes des promotions précédentes (voir page 12).

En dehors de ces 2 partenariats historiques auxquels elle est très attachée, l'Académie des beaux-arts soutient également les actions de la Villa Albertine, la dernière-née des résidences artistiques françaises à l'étranger, qui se déploie sur l'ensemble du territoire des États-Unis d'Amérique.

Depuis sa création, l'Académie des beaux-arts est par ailleurs partenaire du festival *i Viva Villa !* qui a pour vocation de réunir chaque année les œuvres des résidents de la Casa de Velázquez, de la Villa Albertine, de la Villa Kujoyama et de la Villa Médicis.

Plus récemment, l'Académie des beaux-arts s'est engagée dans 2 nouveaux partenariats. Le premier, conclut en 2023 avec le Mobilier national, porte sur l'accueil en France d'artistes et d'artisans d'art venant de Chine d'une part et du Mexique d'autre part. Le second, qui vient d'être signé en mars 2024 avec l'Établissement public national du Mont-Saint-Michel, va permettre quant à lui d'accueillir des artistes de toutes les disciplines sur ce site prestigieux qui souhaite ainsi s'ouvrir à la création contemporaine.

D'autres projets de partenariats sont actuellement à l'étude, avec la Cité internationale de la langue française installée dans le Château de Villers-Cotterêts, où l'Académie des beaux-arts pourrait ainsi recevoir prochainement des cinéastes.

L'Académie reste, enfin, un partenaire privilégié du Château de Lourmarin où elle permet que 3 artistes soient accueillis en résidence chaque été. ■

Cyril Barthalois, secrétaire général de l'Académie des beaux-arts

En haut : la Casa Velázquez - l'Académie de France à Madrid, la Villa Médicis – Académie de France à Rome, le Château de Lourmarin (84), le Mont-Saint-Michel (50), les villes concernées par le programme Villa Albertine aux États-Unis, le site des Gobelins du Mobilier national à Paris, le Château de Villers-Cotterêts (02), Cité internationale de la langue française.

Crédits photo : © Casa Velázquez, DR, Amaustan / licence CC BY-SA 4.0, © Des Signes, Dominique Loviconi, © Benjamin Gavaudo / Centre des monuments nationaux

Les résidences artistiques

LA VILLA DUFRAINE

L'Académie des beaux-arts possède depuis 1937 la Villa Dufraine, située dans le village de Chars (Val d'Oise), qu'elle a dédiée à l'accueil d'artistes en résidence. En 2022, elle a entrepris une restauration complète de la propriété dans le but d'accueillir dans les meilleures conditions les artistes d'aujourd'hui. Jean-Michel Othoniel, directeur de la Villa Dufraine, a souhaité proposer pour ce lieu un modèle de résidence inédit en accord avec l'esprit et la situation géographique du site.

➤ Retrouvez, page 18, le reportage consacré à l'exposition « Bonsoir Mémoire » des artistes en résidence en 2023.

Page de droite et ci-dessus : vues de la « villa des Pinsons », nom d'origine de la Villa Dufraine, et des ateliers qui y sont aménagés et mis à disposition des artistes en résidence, ici Halveig Villand en 2023.

Photos Patrick Rimond

Des artistes pour demain

Rencontre avec JEAN-MICHEL OTHONIEL, membre de la section de sculpture de l'Académie des beaux-arts, directeur de la Villa Dufraine
Propos recueillis par Nadine Eghels

Nadine Eghels : Comment s'est inventé et concrétisé ce projet de résidence d'artistes à la Villa Dufraine à Chars ?
Jean-Michel Othoniel : D'abord avec cette idée de créer un collectif de jeunes artistes aux parcours et pratiques très différents, issus d'écoles d'art de toute la France. Parmi les différents projets que nous avons reçus, celui de Lou-Justin Tailhades était le plus cohérent par rapport à mes aspirations. En incluant une graphiste dans la résidence, de sorte que le catalogue se construise en même temps que les œuvres. Et en gardant une place pour des personnalités invitées. J'avais d'ailleurs prévu aussi trois autres résidences à la Villa Dufraine, dédiées à la gravure, à la photographie et à la composition musicale, avec des durées à la carte en fonction des projets, avec des générations différentes, venant enrichir le séjour des jeunes artistes et de leur curateur. Cette année cela n'a pas encore fonctionné car les ateliers n'étaient pas prêts, ils le sont désormais.

N.E. : Comment se présente le site ?
J-M.O. : C'est un site exceptionnel avec un grand parc, trois corps de bâtiments, le premier est celui qu'on a transformé en logements avec une cuisine commune où les résidents se retrouvent pour les repas. Dans le deuxième, ils ont chacun leur atelier qu'ils occupent quand ils veulent, même la nuit, sans déranger les autres. On a scindé le logement de l'atelier afin qu'ils aient une plus grande autonomie de travail. Chaque chambre est équipée d'une salle de bain, ils disposent donc d'un petit studio, de la salle commune et des salles de coworking qui sont destinées à leur conjoint éventuel.

N.E. : Avez-vous suivi ces énormes travaux ?
J-M.O. : Pendant deux ans, j'étais plutôt chef de chantier que directeur de villa, mais cela me convenait. J'ai aimé travailler avec ce groupe de jeunes architectes qui abordaient frontalement toutes les questions que pose l'architecture d'aujourd'hui. C'était très instructif pour moi de discuter avec cette génération que je ne connaissais pas, des constructeurs très exigeants quant à la durabilité des matériaux et à leur recyclage. Ils ont refait tous les ateliers et là ils ont bénéficié de mon expertise, de ma vision d'artiste.

N.E. : Ensuite est venu le concours.
J-M.O. : Une nouveauté ! Ce concours était le premier car auparavant c'est Jean Cardot qui choisissait les artistes. Nous avons lancé un concours ouvert à des écoles d'art et universités ayant une section de curation liée aux arts plastiques. Il s'agissait de renverser le concept habituel de résidence : un comité sélectionne des artistes qui vont chacun travailler isolément pour finalement montrer leurs créations mises bout à bout. C'est-à-dire la présentation d'un travail en résidence, pas une exposition.

Pour Chars, j'ai proposé de faire appel à des projets autour de l'idée de collectif. C'est en observant la jeune génération que j'ai eu cette idée. Sortant de l'école, les jeunes cherchent à se regrouper, à s'associer, à investir des lieux ensemble, ce qui n'était pas du tout le cas de ma génération où chacun suivait sa route personnelle. J'ai eu envie de favoriser cette dimension collective avec un thème d'exposition, laquelle serait construite au cours des huit mois de résidence avec l'aide de l'Académie.

N.E. : En quoi consiste cette aide ?
J-M.O. : Il y a bien sûr la bourse de résidence, mais aussi la bourse de production, l'organisation de l'exposition, l'édition du catalogue… ensuite le renvoi des œuvres chez leurs auteurs. À mon sens, ce concept n'existait pas encore.

N.E. : Que pensez-vous du résultat ?
J-M.O. : J'en suis très heureux. Le projet a été très construit. Nos artistes ont vraiment joué le jeu et nous sommes fiers de présenter une exposition cohérente, autour d'un vrai thème, avec un beau catalogue. Elle est d'ailleurs célébrée par le public qui est venu nombreux. C'est important pour une première résidence, inconnue des réseaux et des médias, et il faut saluer la Monnaie de Paris qui en l'accueillant lui a permis une visibilité plus grande.

N.E. : Quelle sera la suite ?
J-M.O. : Maintenant il faut continuer avec la même énergie, faire en sorte que se crée un réseau, qu'émerge un désir d'aller à la Villa Dufraine. Pour la deuxième année nous avons contacté plus d'universités, ouvert à davantage de collectifs d'artistes. ▸

Notre jury est composé d'académiciens, de correspondants mais aussi de personnes extérieures. L'année dernière il y avait Noëlle Tissier, qui a dirigé le CRAC de Sète durant une vingtaine d'années, et auparavant la résidence de la Villa Saint Clair. Avec ce jury nous choisissons un projet d'exposition plutôt que son commissaire, dont le rôle est de donner de la cohérence au projet, de maintenir le cadre, d'encadrer et de motiver les artistes durant la résidence. D'assurer un suivi, une animation sur place, par quelqu'un de la même génération.

N.E. : Cette dimension générationnelle est importante ?
J-M.O. : Dès le départ je souhaitais faire le portrait d'une génération. Ainsi, chaque année, de jeunes artistes viendront à la ville Dufraine. Ils vont nous questionner, nous académiciens, sur les sujets qui leur importent aujourd'hui, nous faire partager leur vision du monde, nous montrer comment naissent les œuvres les plus contemporaines, quels sont les médiums qu'ils utilisent… Lors de la sélection, je leur ai demandé d'être le plus impertinents possible. Nous avons besoin d'une piqûre de jeunesse, pour comprendre à quoi pensent les artistes de demain.

N.E. : Qu'avez-vous pu en percevoir ?
J-M.O. : Dans leur fréquentation comme dans leurs œuvres, se ressent cette angoisse par rapport à la fin du monde, aux choses qui se délitent, à la perte de sens. Leur création à base de matériaux rudimentaires rejoint un peu l'arte povera. Pour eux il n'est pas (encore) question du marché. Ils sont entièrement dans la recherche, leur souci n'est pas de produire des objets finis, bien ficelés. Ils sont à la fois forts et fragiles. En devenir.
Au sein de l'exposition ils ont tous gardé leur personnalité, il y a des mondes qui s'ouvrent mais le thème est assez fort pour les regrouper. Ils présentent leur travail au sein d'une exposition qui fait sens. C'est très important pour eux, et ils en sont conscients. ■

« Nous avons besoin d'une piqûre de jeunesse, pour comprendre à quoi pensent les artistes de demain… »

En haut : la promotion 2023 des artistes en résidence autour de Jean-Michel Othoniel.

Ci-dessus : les ateliers de la Villa Dufraine, dont celui de l'artiste Pierre-Alexandre Savriacouty.

Photos Patrick Rimond

Lors de l'inauguration de l'exposition « Bonsoir Mémoire », à la Monnaie de Paris, des artistes en résidence en 2023, Brigitte Terziev, membre de la section de sculpture, Emmanuel Pernoud correspondant, Jean-Michel Othoniel, membre de la section de sculpture et directeur de la Villa Dufraine, Lou-Justin Tailhades, commissaire de l'exposition, et Marc Barani, membre de la section d'architecture.

Photo Patrick Rimond

De la résidence à l'exposition

Rencontre avec LOU-JUSTIN TAILHADES, scénographe, commissaire de l'exposition « Bonsoir Mémoire », à la Monnaie de Paris (voir page 18)
Propos recueillis par Nadine Eghels

D'avril à décembre 2023, dix jeunes artistes de disciplines diverses auront séjourné à la Villa Dufraine, réunis par Lou-Justin Tailhades qui a encadré leur travail et assuré le commissariat de l'exposition « Bonsoir Mémoire » présentée à la Monnaie de Paris du 9 novembre au 3 décembre.

Nadine Eghels : Vous êtes le commissaire de la première exposition des résidents de la Villa Dufraine à Chars. D'emblée vous avez été associé au projet de résidence. Comment avez-vous conçu cette mission et choisi les résidents pour cette expérience novatrice ?
Lou-Justin Tailhades : Pour la résidence, j'ai invité huit artistes, de disciplines, de formations, de pratiques et d'horizons divers, j'en connaissais certains et d'autres non, en prospectant dans de nombreuses écoles d'art de France. J'ai intégré une graphiste qui serait en résidence avec nous et j'ai gardé une place vacante pour pouvoir accueillir des personnalités artistiques et nourrir notre recherche.

N.E. : Quels principes ont guidé votre travail ?
L-J.T. : J'avais plusieurs exigences assez claires. La première, la parité exacte. Je voulais aussi des artistes qui soient à des niveaux de carrière différents car les quelques années après le diplôme d'art sont très différentes les unes des autres. Enfin, je souhaitais inviter des artistes sur des questions liées au langage sous toutes ses formes, de son origine et de sa circulation.

N.E. : Est-ce que le collectif a influencé la création individuelle de chacun, de chacune ?
L-J.T. : Parfois les artistes le formulent, parfois non… mais ils se sont aussi définis les uns par rapport aux autres, c'est sûr ! Soit dans le rapprochement, soit dans l'opposition. Car leurs parcours et leurs regards sur l'art sont très différents.

Qu'est-ce que l'art ? À quoi sert-il ? Quand est-ce qu'on fait de l'art ? Comment on approche l'art, à qui on le montre, etc. Il y a eu des débats houleux. Et j'ai pu pointer dans leur travail des évolutions qui résultaient nettement de ces confrontations. Les invités ont aussi contribué à créer ces discussions.

N.E. : Qui étaient les personnalités invitées ?
L-J.T. : Il y a eu un artiste azéri qui les a fait sortir de l'atelier pendant trois jours et travailler chacun sur son projet mais ensemble dans l'espace commun de la salle à manger pour commencer à faire exposition. Il y a eu une curatrice, une spécialiste de la performance, une compositrice qui a créé l'illustration sonore à partir du sous-titre de l'exposition.

N.E. : Le sous-titre, quel est-il ?
L-J.T. : C'est une phrase fleuve, constituée de deux alexandrins blancs enchâssés dans un « mais » : *Tout ce que je veux par-dessus tout oublier / Mais dont il faut absolument que je me souvienne*. C'est une phrase que j'avais écrite juste avant de répondre à l'appel à projet et qui a dû me guider. Elle est très libre et on ne sait pas qui parle : les artistes, les œuvres, le public ou l'exposition ? Toutes ces voix en même temps, sans doute et contenues dans cette première personne du singulier paradoxalement collective. C'est une phrase ouverte, qui s'adresse à tout le monde. Cela était primordial pour moi. J'ai mis cette phrase à l'épreuve, je voulais être sûr qu'elle discute avec le travail des artistes, l'interroge, l'éclaire et dise quelque chose…

N.E. : D'où le titre « Bonsoir Mémoire »
L-J.T. : J'ai cherché un ton d'exposition plutôt qu'un sujet ou un thème. Les œuvres des artistes ont toutes un rapport d'attraction ou de répulsion à la mémoire. L'expression « Bonsoir Mémoire » s'est donc imposée car « bonsoir », comme *ciao* en italien, c'est à la fois un bonjour et un au revoir. C'est dans cette ambiguïté que se jouait l'exposition dont la voix était à la fois porteuse d'espoirs et d'inquiétudes sur notre héritage, nos traditions, nos souvenirs et nos devenirs. ■

Les résidences artistiques

LA BIBLIOTHÈQUE ET VILLA MARMOTTAN

Fidèle à l'esprit de Paul Marmottan, qui fut l'un des pionniers des études napoléoniennes, l'Académie des beaux-arts propose dans son ancienne bibliothèque personnelle, la Bibliothèque et Villa Marmottan, 2 résidences à destination des chercheurs qui travaillent sur le Premier Empire et la première moitié du XIXe siècle en Europe, ainsi que 3 artistes dans des ateliers-logements qui viennent d'être créés.

En haut et ci-contre : la façade de la villa, second bâtiment avec la bibliothèque de l'ensemble construit par Paul Marmottan à Boulogne-Billancourt (92), et le cabinet de travail au décor de style Empire.

Photos BA et Victor Point H&K

La Bibliothèque et Villa Marmottan poursuit sa métamorphose

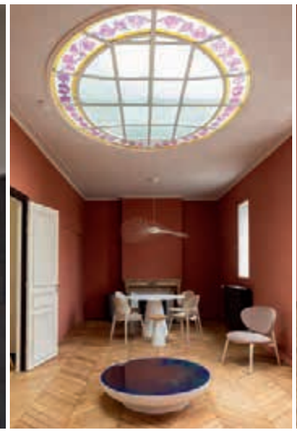
Par ADRIEN GOETZ, de la section des membres libres de l'Académie des beaux-arts, directeur de la Bibliothèque et Villa Marmottan

Une bibliothèque et des ateliers d'artistes au milieu d'un jardin : le chantier entame sa deuxième phase, l'occasion de faire le point sur cette action de l'Académie.

Dans l'esprit de son fondateur, le site de la Bibliothèque et Villa Marmottan demeure un lieu de recherche et d'étude consacré à la première moitié du XIXe siècle européen. Le site était resté fermé depuis la fin de la délégation auprès de la ville de Boulogne-Billancourt en 2018 ; sa réouverture se prépare. Les bâtiments, en partie inscrits au titre des monuments historiques, sont en train d'être restaurés, mais l'Académie s'emploie aussi à en restaurer le sens. Depuis la fin du la « phase 1 » du chantier, cinq logements permettent à des artistes et à des chercheurs de travailler ensemble. Ils se côtoieront bientôt dans un jardin original – dont le dessin nous a été offert par un Louis Benech enthousiaste – en se remémorant l'utopie intellectuelle si séduisante inventée ici même par Paul Marmottan, qui légua cet ensemble à l'Académie en 1932.

Ci-dessous : la pièce principale de l'atelier-appartement au second étage de la villa, en travaux… et après rénovation.

Photos © Constance Guisset Studio, Daniele Rocco et Léa Guintrand, Adagp, Paris, 2024



Le jardin, ce sera bien sûr la dernière étape, notre « phase 3 », mais j'ai déjà demandé à Chaalis des boutures du rosier « Catherine Meurisse » et l'Académie des sciences va nous envoyer la référence botanique de leur rosier « Louis Pasteur » qui fleurit dans la jolie maison d'Arbois, dont j'ai eu la chance de découvrir le chantier, très comparable au nôtre, en compagnie de Pascale Cossart, Secrétaire perpétuelle honoraire, et de Tâm Mignot, nouveau confrère élu en décembre. À Arbois aussi, un édifice ancien, « maison des illustres » également, est scrupuleusement restauré tandis que la demeure voisine sera consacrée aux problèmes actuels de la biologie, à destination d'un large public.

La salle de lecture de notre bibliothèque est demeurée ouverte (sur rendez-vous) aux historiens qui souhaitaient accéder aux fonds des livres et des estampes durant les travaux. Ceux-ci ont d'ores et déjà donné un air nouveau à l'un des deux bâtiments, la villa, longtemps demeure du directeur, où se trouvent désormais trois appartements-ateliers pour les artistes qui y seront accueillis chaque année. Cette villa, qui selon les lumières ressemble à une palazzina de Toscane, une maison de Londres ou un petit cube blanc perdu dans la campagne aux environs de Pétersbourg, a retrouvé sa teinte d'origine, ses huisseries vertes, sa frise de griffons qui peu à peu s'effritait. Les lions qui encadrent le perron avaient failli périr eux aussi, victimes du gel ; les voici prêts à affronter les luttes du XXIe siècle. À l'intérieur, les faux marbres et les panneaux ornementaux ont fait l'objet de tous les soins de l'équipe de restaurateurs que conduit l'impeccable Stéphanie de Ricou ; les cadres des peintures ont eu droit à une restauration complète grâce à Nicolas Delarce et Victorine d'Arcangues.

Bientôt, les salles d'exposition, dans le bâtiment qui donne sur la place Denfert-Rochereau à l'orée du quartier des Princes à Boulogne, pourront accueillir des manifestations patrimoniales, ▸

« Depuis le 1er février, la maison abrite trois artistes qui, avec nous, “essuient les plâtres”… »

mais elles permettront aussi de montrer les travaux de l’ensemble des artistes en résidence dans les divers lieux qui dépendent de l’Académie. L’auditorium – baptisé « auditorium Bruno Foucart », en mémoire de celui qui fut si longtemps le directeur scientifique de la bibliothèque – s’ouvrira pour des concerts, des colloques, des conférences, des présentations de livres…

La petite équipe combattante et engagée qui conduit avec moi cette métamorphose se compose de Louis Paris, formé à l’École nationale des chartes, Brice Ameille, normalien qui vient de publier une synthèse très remarquée *Les impressionnistes et la peinture ancienne* (Sorbonne Université Presses), France Lechleiter, historienne de l’art qui avait soutenu son doctorat sur les « envois de Rome » sous la direction de Bruno Foucart et Benjamin Buisson, archéologue formé lui aussi à la Sorbonne. Tous ont accepté de changer de métier pour quelques mois et, en dialogue avec la talentueuse Jennifer Didelon, architecte du patrimoine, accompagnée de sa consœur Loïse Lenne, se passionnent pour ce chantier qu’elles mènent afin de sauver cet ensemble si fragile en respectant le génie du lieu et son harmonie.

Des chercheurs venus de tous les horizons

Le site vit ainsi depuis trois ans au rythme des chercheurs qui y sont joyeusement accueillis au milieu des artisans, des plâtriers, des maçons, mais aussi des restaurateurs de l’Institut national du patrimoine invités pour des « chantiers-école ». Loin de faire double emploi avec les bourses proposées par la Fondation Napoléon – avec laquelle nous travaillons en bonne intelligence –, ces résidences de dix mois s’adressent aux spécialistes de tous horizons, historiens de l’architecture, de la littérature, de la musique, du décor intérieur, des spectacles… C’est ainsi qu’ont déjà été invités depuis trois ans des étudiants originaires de France, mais également de Belgique, d’Italie, d’Espagne, de Russie ou des États-Unis.

Depuis le 1er février, la maison abrite trois artistes qui, avec nous, « essuient les plâtres » – une compositrice, une dessinatrice et un sculpteur –, en acceptant de s’accommoder des engins de chantier et d’un peu de bruit certains matins. L’un de ces trois ateliers a bénéficié d’un remarquable mécénat de la fondation Marc Ladreit de Lacharrière, sans laquelle ces travaux n’auraient pas été envisageables. Ainsi ont été rétablis, au sommet de l’édifice, une verrière ancienne dont certains éléments manquaient, procurant aux créateurs une belle lumière zénithale et de jolies portes ornées de Victoires brandissant des lauriers, promesse d’avenir pour les artistes qui viendront ici. Constance Guisset, designeuse en vue dont j’avais beaucoup admiré la rétrospective personnelle au musée des Arts décoratifs en 2017, nous a offert

tables, fauteuils, canapés, lampes, têtes de lits – ces dernières données par son éditeur, la maison Tréca. Ces meubles, souvent des prototypes uniques imaginés dans son atelier, font de cette demeure un lieu dédié à l’art de vivre du passé et du présent.

S’engage cette année une autre phase de cette belle entreprise : la restauration de la bibliothèque, de ses salles historiques et de leurs décors néo-Empire – on parlera un jour de style « Empire Marmottan », coloré et inventif, aux antipodes de l’image toute faite de l’ennuyeux « Empire » qui perdura dans les tribunaux et préfectures – ainsi que la réfection des espaces plus récents, qui doivent être mis aux normes d’aujourd’hui pour être accessibles à tous les publics. ■

En haut : avant travaux, et la restauration des façades.

Photos Daniele Rocco

La recherche en résidence

Rencontre avec DOYLE CALHOUN, premier chercheur pensionnaire de la Bibliothèque et Villa Marmottan

Doyle Calhoun est diplômé d’un doctorat en littérature de Yale University et d’une maîtrise en linguistique de KU Leuven, *Assistant Professor* d’études francophones à Trinity College (Connecticut, États-Unis) et *University Assistant Professor of Francophone Postcolonial Studies* au sein de la faculté « Modern and Medieval Languages and Linguistics » à l’Université de Cambridge au Royaume-Uni.

Quel souvenir gardez-vous de votre expérience de pensionnaire à la Bibliothèque Marmottan ? Vous étiez le premier, notre pionnier.
Celui d’avoir connu un grand honneur et un grand bonheur. J’ai eu la chance en effet d’être parmi les premiers boursiers de la bibliothèque et ce fut pour moi un privilège d’avoir accès à sa collection ainsi que de bénéficier du soutien de l’Académie des beaux-arts. Je tiens très sincèrement à remercier Laurent Petitgirard, Adrien Goetz, Brice Ameille et Alexandra Poulakos, qui s’est occupée de toutes les questions pratiques, pour leur aide inestimable durant mon séjour.

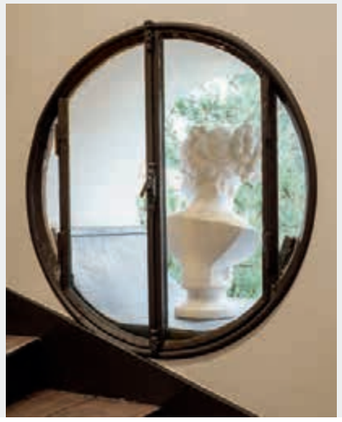
Quels étaient vos axes de recherche ? Quel est votre regard sur la période de l’Empire, sur le début du XIXe siècle ?
J’ai principalement axé mes recherches sur la période tumultueuse qui a suivi le rétablissement de l’esclavage en Martinique et en Guadeloupe. J’ai étudié la résistance suicidaire des anciens esclaves, en particulier le suicide collectif de Louis Delgrès et de ses compagnons, ainsi que les traces de cette histoire dans les archives coloniales et son impact sur la mémoire collective et la littérature contemporaine. Les transformations juridiques en France aux XVIIIe et XIXe siècles, telles que les différentes versions du Code noir, du Code pénal, du Code civil et du Code de l’indigénat, ont joué un rôle crucial. Cela s’explique par le changement de statut du suicide, encore considéré comme un crime sous l’Ancien Régime, et par la généalogie de la violence qui relie le Code noir au Code de l’indigénat.

De tout cela est sorti un livre. Pouvez-vous nous en dire un mot, en espérant qu’il trouvera vite un éditeur en français ?
Inspiré par les travaux de Dominique Godineau (*S’abréger les jours. Le Suicide au XVIIIe siècle),* mon livre *The Suicide Archive: Reading Resistance in the Wake of French Empire* s’ouvre sur le procès d’Azor, un homme « ré-esclavagisé », qui s’est suicidé en Guadeloupe en 1804, peu de temps après le rétablissement de l’esclavage par Napoléon en 1802. Partant de cette expérience bouleversante et traumatique de l’émancipation éphémère, il se veut une étude pluridisciplinaire qui met en lumière l’histoire occultée des pratiques de résistance suicidaire, depuis l’époque de l’esclavage jusqu’à la « révolution du jasmin » en Tunisie, en exploitant divers textes et documents d’archives en français, anglais, wolof, arabe ou encore kreyòl. Je suis heureux de pouvoir annoncer que ce livre va très prochainement paraître aux presses de Duke University… en attendant une traduction française ? ■

En haut : Doyle Calhoun, spécialiste de l’histoire de l’esclavage entre les deux abolitions, a été le premier pensionnaire chercheur accueilli à la Bibliothèque et Villa Marmottan.

Ci-dessous : détail de l’intérieur du bâtiment.

Photos AG et Daniele Rocco



GÉRER UN PATRIMOINE D'EXCEPTION

Gustave Caillebotte (1848-1894), *Rue de Paris. Temps de pluie*, 1877, huile sur toile, 54 × 65 cm. Legs Michel Monet, 1966. © Musée Marmottant Monet.
Photo Christian Baraja

LE MUSÉE MARMOTTAN MONET

Le musée Marmottan Monet connaîtra bientôt d'importants travaux de rénovation, qui lui permettront d'améliorer les conditions d'accueil des visiteurs et de présentation des œuvres, puisqu'il s'agrandira de plus de mille mètres carrés. Entre expositions et chantiers, son directeur Érik Desmazières évoque ces ambitieux projets.

Ci-dessus : vue extérieure du musée Marmottan Monet, côté jardin.

À droite : le vaste espace créé spécialement pour abriter la plus grande collection d'œuvres de Monet au monde, une centaine de chefs-d'œuvre dont l'iconique *Impression, Soleil Levant*, et un ensemble unique de *Nymphéas* et de vues du jardin de Giverny.

Photos Christian Baraja SLB

Des travaux et des œuvres

Entretien avec ÉRIK DESMAZIÈRES, membre de la section de gravure et dessin de l'Académie des beaux-arts, directeur du musée Marmottan Monet
Propos recueillis par Nadine Eghels

Nadine Eghels : Voici trois ans et demi que vous êtes en charge du musée Marmottan Monet. Quels ont été les grands axes de votre action, et comment ce musée poursuit-il son évolution tant au niveau de la conservation, des expositions que des bâtiments ?

Érik Desmazières : L'été 2023, sans fermer le musée nous avons fait un certain nombre de travaux : suite à un audit général de la sécurité sur le site, et sous la supervision de mon adjointe Véronique Pelloie, nous avons déplacé le PC sécurité, ce qui nous a permis de gagner de la place au rez-de chaussée et nous avons rénové les deux pièces de l'entrée, créé un vestiaire, gagné en confort pour les caisses et en fluidité pour l'accueil et la circulation des visiteurs. Ces travaux ont été conduits par Anne Sazerat, architecte dont l'agence avait totalement rénové il y a quelques années le musée de la Chasse et de la Nature. Nous avons été bien inspirés de réaliser ces aménagements l'été dernier car l'exposition « Berthe Morisot et l'art du XVIIIe » réalisée en collaboration avec la *Dulwich Picture Gallery* de Londres a connu un très grand succès et généré une très forte affluence. En 2023 nous avons approché la fréquentation d'avant la pandémie, à savoir 270 000 visiteurs pour l'année.

N.E. : Comment se construit votre programmation ?

E.D. : Comme pour l'opéra et comme pour les expositions en général, en s'y prenant très en amont ! Néanmoins, après l'exposition « Face au soleil » qui s'est terminée en janvier 2023, nous avons eu l'exposition consacré aux « Néo-romantiques », sous le commissariat de Patrick Mauriès, puis une exposition consacrée aux estampes de la collection William Cuendet conservée au musée Jenisch de Vevey et intitulée « Graver la lumière », un magnifique ensemble de gravures de Dürer à Picasso, exposition dont le commissaire était Florian Rodari et pour laquelle nous avons réutilisé en la modifiant a minima la scénographie des Néo-romantiques. Cette exposition a rencontré son public et par un heureux hasard elle avait lieu en même temps que deux autres événements consacrés à la gravure l'été dernier : « Degas en noir et blanc » à la BnF et « Trésors en noir et blanc » de la collection Dutuit au Petit Palais. Nous aurons eu ainsi trois expositions dans l'année, au lieu des deux habituelles.

Il faut aussi mentionner les expositions hors les murs : celle qui s'est tenue, jusqu'au 25 février, au *Centro Centro* à Madrid une grande exposition de plus de cinquante œuvres de nos collections intitulée « Monet, chefs d'œuvre du musée Marmottan Monet ». L'exposition est maintenant au *Centro Culturale Altinate San Gaetano* de Padoue jusqu'au 14 juillet 2024. Ensuite, à l'automne, une importante partie de la collection Monet partira pour le Japon en vertu d'un partenariat établi avec le groupe NTV pour trois étapes ; une première au Musée d'art occidental de Tokyo, une deuxième à Kyoto et une troisième à Toyota.

Enfin nous participons à l'exposition du musée d'Orsay « Paris 1874, inventer l'impressionnisme » qui célèbre le cent-cinquantième anniversaire de la première exposition du groupe impressionniste (1874) en consentant le prêt exceptionnel du tableau *Impression, soleil levant* qui figurait dans cette exposition et qui est entré dans nos collections en 1940. L'exposition du musée d'Orsay ira ensuite à la *National Gallery* de Washington et le chef-d'œuvre de Monet sera à cette occasion exposé pour la première fois aux Etats-Unis.

N.E. : Et pour la suite ?

E.D. : Nous préparons une exposition sur le sport ! En fait, c'est une idée ancienne. Il y a quelques années, un numéro de la *Lettre de l'Académie de l'Académie des beaux-arts* avait été consacré à ce thème. A ce moment je n'imaginais pas diriger un jour un musée, mais je m'étais dit que ce serait un formidable sujet d'exposition qui se trouve être aujourd'hui pleinement d'actualité ! Notre exposition est centrée sur les années 1870-1930,

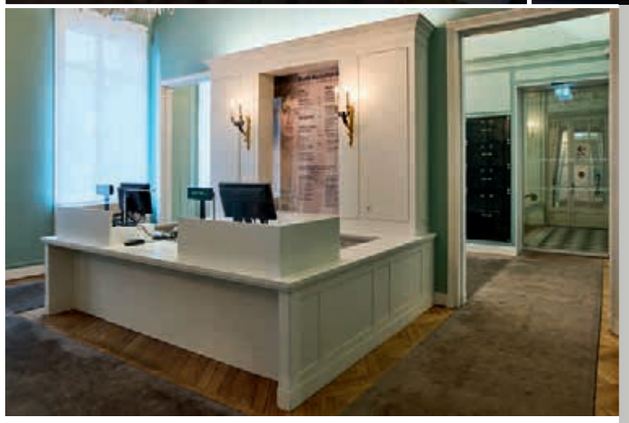
c'est-à-dire la période impressionniste et post-impressionniste C'est l'époque où le sport s'est vraiment démocratisé, avec un vrai basculement sociologique en ce qui concerne sa pratique. Le commissaire, Bertrand Tillier, professeur des universités, insiste beaucoup sur cet aspect. Nous aurons de très beaux prêts de grands musées européens et américains et de collections particulières. Ce sera une exposition très riche, plus de 200 œuvres, peintures, gravures, dessins, sculptures, photographies, affiches avec des œuvres de Daumier, Degas, Caillebotte, Signac, Eakins, Bellows, et bien d'autres… Elle se déploiera sur deux niveaux et occupera également la salle des « Dialogues inattendus » habituellement dévolue à l'art contemporain. Elle durera jusqu'au 1er septembre. L'exposition suivante, à l'automne 2024, sera consacrée au trompe-l'œil de 1500 à nos jours, sous le commissariat de Sylvie Carlier, nouvelle directrice des collections qui a rejoint l'équipe du musée en avril 2023.

N.E. : Qu'en est-il de ces dialogues ?
E.D. : Ces « Dialogues inattendus » ont été institués par mon prédécesseur et confrère Patrick de Carolis. Il s'agit de faire dialoguer un artiste contemporain avec une œuvre du musée. Vous aurez remarqué que c'est dans l'air du temps d'instiller de l'art contemporain dans les musées historiques. Dans cette salle qui se trouve au niveau de la salle Carlu créée pour recevoir la donation Michel Monet, nous avons donc accueilli un certain nombre d'artistes, sept au total, venus de différents pays. Nous accueillons actuellement Anne Laure Sacriste, une artiste proche de l'arte povera, qui a choisi de dialoguer avec le fameux portrait de Berthe Morisot par Manet. Ensuite nous aurons la proposition de Carole Benzaken qui va déborder un peu de la salle des dialogues et intervenir aussi à d'autres endroits dans le musée notamment dans la salle des enluminures de la donation Wildenstein et dans la rotonde du premier étage où se trouve le bureau de Paul Marmottan et la collection de portraits par Louis Boilly. Ces dialogues sont une très belle initiative, ils ont été l'occasion – et j'espère qu'ils le resteront dans le futur – de rencontres artistiques parfois surprenantes mais toujours stimulantes.

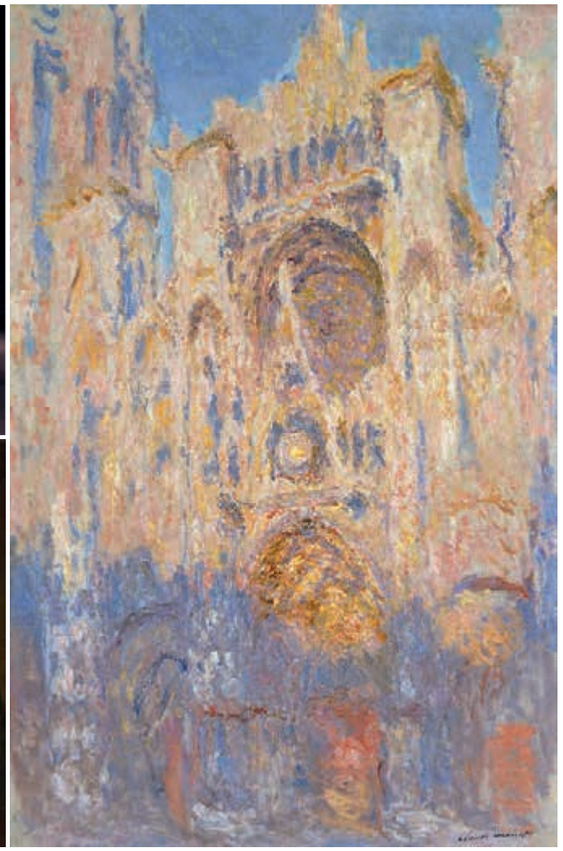
N.E. : Et pour la suite ?
E.D. : Un autre projet est de faire une exposition en collaboration avec le musée de l'Orangerie, car il y a dans la donation Michel Monet les études préparatoires à la réalisation des Nymphéas là-bas. Nous célèbrerons aussi l'année 2026 avec une exposition qui montrera l'évolution du paysage depuis Monet jusqu'à aujourd'hui, dont le commissariat sera confié à Pierre Wat.

N.E. : Il y a aussi de grands travaux à venir.
E.D. : De très importants travaux qui débuteront en 2027. Nous allons agrandir le musée de 1000 mètres carrés, repenser le parcours muséographique, faciliter l'accès aux étages pour les personnes à mobilité réduite, créer un espace de restauration, procéder au ravalement du bâtiment, agrandir les réserves, réhabiliter le jardin qui est pour le moment dans un état indigne, etc. C'est un projet assez ancien que nous allons enfin concrétiser. Cette réhabilitation concernera également le beau pavillon situé dans le jardin qui est un espace muséal à l'abandon, et auquel nous allons rendre sa beauté initiale. Les travaux auraient dû commencer en 2025, mais il paraît logique que le musée reste ouvert en 2026, année qui sera celle du centenaire de la mort de Claude Monet. Les travaux débuteront donc au début de l'année 2027. Une consultation a été entreprise, trois équipes d'architectes ont été sélectionnées, elles doivent rendre une esquisse ce printemps et le choix final interviendra fin 2024.

« Nous allons agrandir le musée de 1000 m², repenser le parcours muséographique… »



N.E. : Pendant les travaux, où iront les œuvres ?
E.D. : Les travaux qui s'annoncent nécessiteront en effet de vider entièrement le musée de son contenu. Ce sera l'occasion d'entreprendre un chantier des collections, de procéder à d'indispensables restaurations. À propos de restaurations d'œuvres, permettez-moi d'ouvrir une parenthèse : il faut mentionner la restauration en cours de trois très beaux tableaux germaniques de la collection de Jules Marmottan, une restauration dont le coût est pris en charge par la dynamique Association des Amis du Musée Marmottan, dirigée depuis sa création par Nicole Salinger et qui apporte une aide précieuse à nos projets.
La fermeture du musée permettra donc de mener un audit de l'état des œuvres, de « sanctuariser » les plus fragiles d'entre elles qui ne voyageront plus, d'entreprendre la restauration de celles qui en auront besoin. Il est aussi parfaitement envisageable d'entreposer une partie de la collection de Paul Marmottan dans sa Bibliothèque à Boulogne-Billancourt.



Cette institution (voir page 52) est désormais directement gérée par l'Académie et dirigée par mon confrère Adrien Goetz. Actuellement en cours de restauration, elle rouvrira avant que ne débutent les travaux au musée. Le musée et la Bibliothèque ont, cela va de soi, vocation à se rapprocher le plus possible.
Toutes les précautions nécessaires ayant été prises, les œuvres pourront être prêtées à diverses institutions muséales et nous profiterons de cette fermeture pour poursuivre notre politique de rayonnement à l'international.
Je veux conclure en rendant hommage au travail des équipes du musée car cette intense activité à la fois sur le site du musée où les expositions temporaires génèrent une très forte affluence et à l'extérieur où les mouvements d'œuvres sont fréquents et délicats, sans parler de la préparation des publications en lien avec ces différentes manifestations, représente énormément d'efforts pour les équipes de la conservation mais aussi pour les agents d'accueil – je rappelle que nous sommes toujours sous le régime Vigipirate et qu'une extrême vigilance est de mise – et aussi celles et ceux qui s'occupent de la médiation sans oublier la boutique soumise à une activité toujours soutenue ! Je suis très reconnaissant devant la qualité du travail accompli à tous les niveaux, administratif aussi, et cette implication me rend très optimiste pour l'avenir. ■

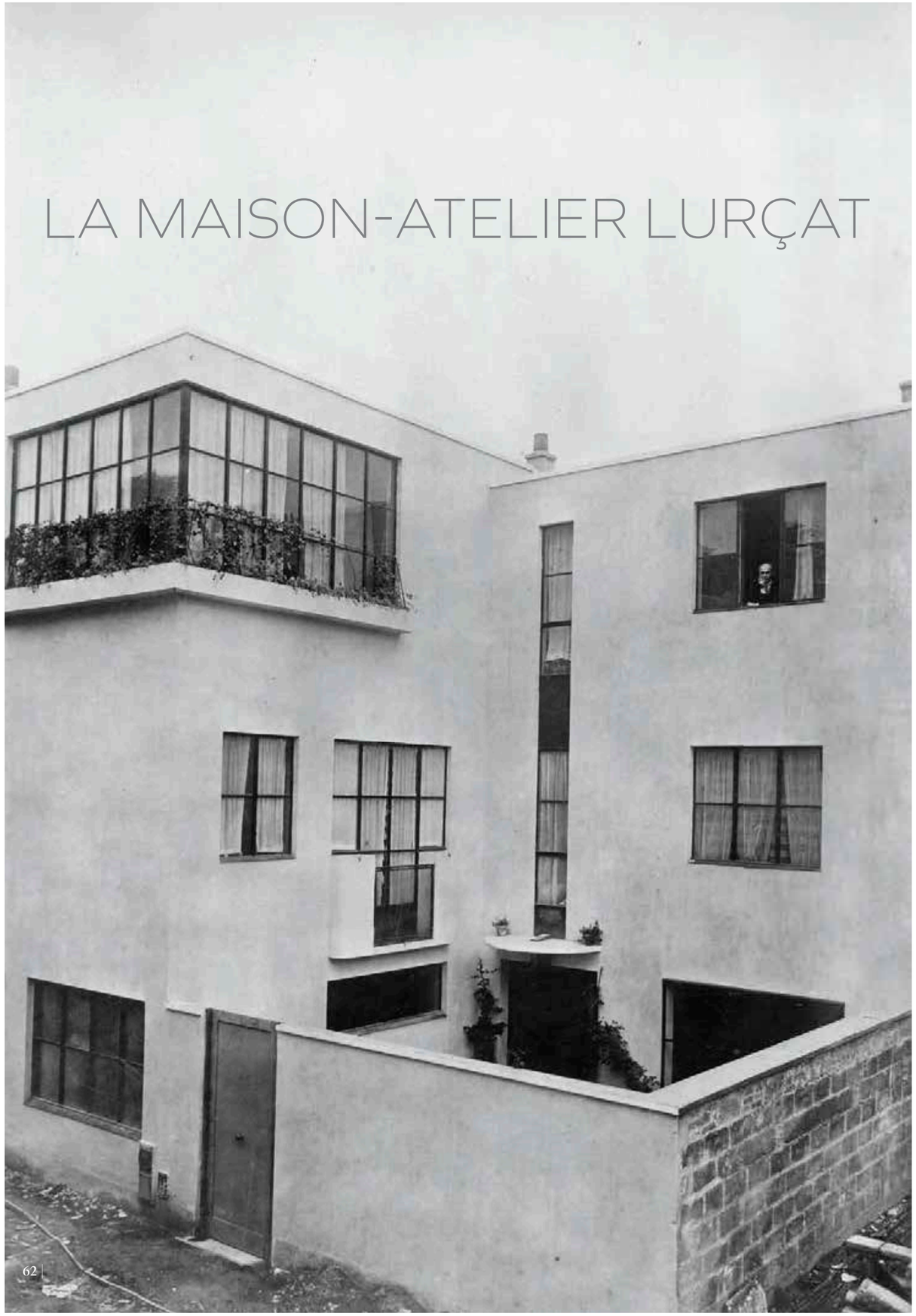
Page de gauche : vues des nouvelles salles d'accueil récemment rénovées.
Photo Studio Christian Baraja SLB

En haut : la salle des enluminures du Moyen Âge de la collection Wildenstein.
Photo Victor Point / H&K

Au centre : Adrienne Marie Louise Grandpierre-Deverzy (1798-1869), *L'Atelier d'Abel de Pujol*, 1822, huile sur toile, 96 × 129 cm. Legs Paul Marmottan (1932).
© Musée Marmottan Monet. Photo Christian Baraja

Ci-dessus : Claude Monet (1840-1926), *Cathédrale de Rouen, effet de soleil, fin de journée*, 1892, huile sur toile, 100 x 65 cm. Legs Michel Monet (1966).
© Musée Marmottan Monet. Photo Christian Baraja

LA MAISON-ATELIER LURÇAT



Soucieuse de préserver l'œuvre du peintre-cartonnier Jean Lurçat (1892-1966), Simone Lurçat, sa veuve, a légué en 2010 à l'Académie des beaux-arts la Maison-atelier de l'artiste à Paris ainsi que les collections et le fonds d'archives qu'elle abrite. L'Académie a pour mission de préserver et de faire rayonner l'œuvre du peintre, grand rénovateur de la tapisserie, personnalité majeure de la vie artistique du XX° siècle et membre de l'Académie. La maison du peintre, construite en 1925 par son frère l'architecte André Lurçat, dans la cité d'artistes de la Villa Seurat (14e arr.), appartient aux chefs-d'œuvre parisiens du Mouvement moderne. Le programme de restauration avant l'ouverture au public s'attache à mettre en valeur l'architecture novatrice d'André Lurçat et à restituer le lieu de vie et de travail du peintre.

La Maison-atelier Lurçat : redonner vie à un lieu

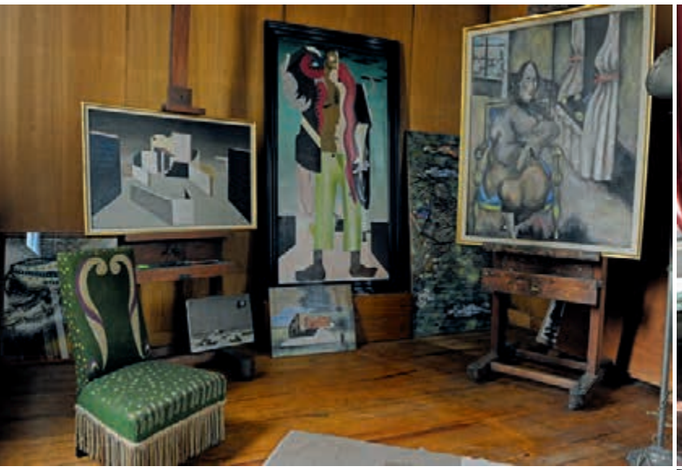
Entretien avec JEAN-MICHEL WILMOTTE, membre de la section d'architecture de l'Académie des beaux-arts, directeur de la Maison-atelier Lurçat
Propos recueillis par Nadine Eghels

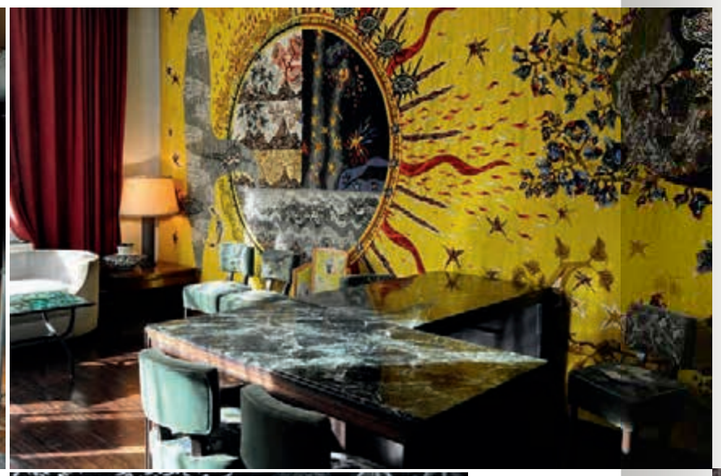
Nadine Eghels : Vous êtes un architecte très occupé, avec des chantiers dans le monde entier. Comment en êtes-vous arrivé à assurer la direction de la Maison-atelier Lurçat, lieu de vie et de travail du peintre-cartonnier Jean Lurçat, et à conduire sa restauration Villa Seurat ?

J.-M.W. : La Villa Seurat est un endroit magique. Cette cité d'artistes constitue, avec les deux villas édifiées par Le Corbusier, l'un des trois ensembles réalisés à Paris dans l'entre- deux guerres. Elle porte l'esprit d'une époque. J'aime surtout l'idée de faire revivre une maison et la vie qui s'y déroulait avec des architectes, des peintres, des poètes... Membre de l'Académie des beaux-arts, Jean Lurçat était un artiste polyvalent. Il passait de la peinture aux cartons de tapisserie, de la céramique au dessin, ou à la gravure. Un artiste complet, et très cohérent Un homme de goût. Il répondait aussi à des commandes, et même dans ces contraintes il arrivait à maintenir son exigence artistique. C'était la belle époque, le début du modernisme, et sa maison abritait tout cela.

Page de gauche et en haut : la Maison-atelier vers 1925, époque à laquelle elle fut construite par l'architecte André Lurçat (1894-1970) pour son frère Jean, qu'on peut apercevoir à la fenêtre du deuxième étage.
La surélévation du nouvel atelier se fera vers 1929.
Photo Maison-atelier Lurçat et Agence h2o architectes

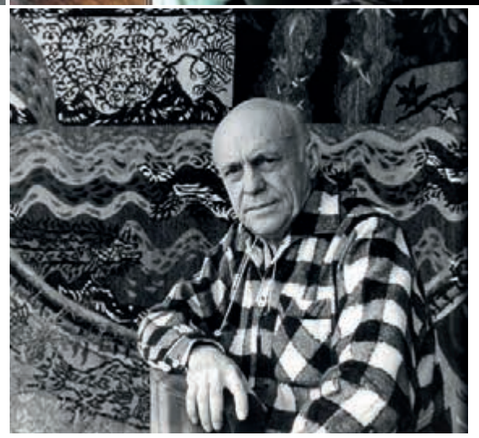
Ci-dessus : vues en perspective des différents niveaux du bâtiment dont la restauration, bientôt achevée, permettra la prochaine ouverture au public. Au rez-de-chaussée se trouvent les espaces d'exposition récemment créés.
© Agence h2o architectes





Ci-dessus : l'atelier actuel du peintre cartonnier et, à l'étage inférieur, le salon avec son mobilier d'origine.
Photo Françoise Huguier

À droite : Jean Lurçat (1892-1966).
Photo DR



N.E. : Maison construite par son frère André Lurçat...
J-M.W. : Oui, l'une des sept maisons-ateliers réalisées par André Lurçat. Elle a été conçue en 1925 pour son frère Jean Lurçat et se situe au numéro 4 de la Villa Seurat dans le XIV e arrondissement de Paris. C'est une maison construite sans prétention mais avec rigueur, qui annonce le courant moderniste des années 30 et le Bauhaus. Mais contrairement à Mallet-Stevens par exemple, André Lurçat avait des préoccupations sociales, il imaginait des logements à la fois précurseurs et populaires. Il a conçu une maison pour un artiste de l'époque, qui y travaillait, et y recevait ses amis artistes et écrivains, avec un atelier et une imposante bibliothèque. Avec ce projet, il mettait en pratique ses réflexions transcrites cinq ans plus tard dans son manifeste *Architecture*. Il y posait l'objectif du fonctionnalisme développé à travers « la nouvelle technique » – emploi du ciment armé, entrée du végétal dans la construction, fenêtres de grande taille, usage de la couleur. Léguée par Simone Lurçat - avec les collections et le fonds d'archives - à l'Académie en 2010, elle a été classée monument historique en 2018.

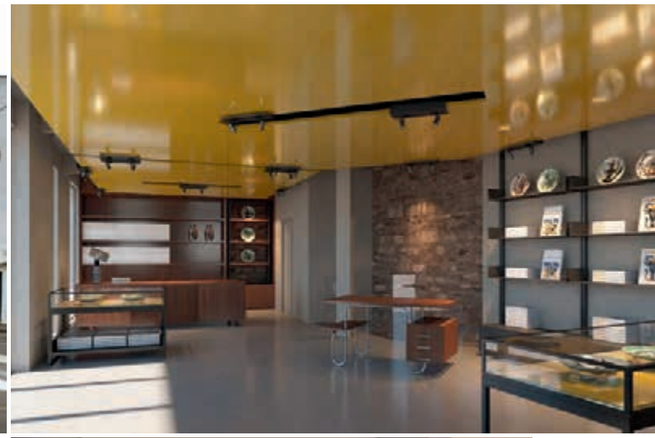
N.E. : Comment avez-vous été amené à vous intéresser à Jean Lurçat ?
J-M.W : Une grande exposition lui a été consacrée à la galerie des Gobelins en 2016, et nous avons assuré la scénographie. C'était la première rétrospective d'envergure à Paris depuis celle de 1958 au Musée national d'art moderne. Je me suis beaucoup intéressé à sa peinture d'abord, mais aussi à sa céramique, à ses dessins. De l'art décoratif plein d'élégance. Je me suis attaché à en sélectionner le meilleur, à le valoriser dans la présentation. En quelque sorte le « best of » de Lurçat ! Il était vraiment un artiste de son temps, et son œuvre en témoigne. En même temps sa recherche est très personnelle. En 2021, nous avons scénographié une exposition consacrée à son œuvre graphique, et l'Académie des beaux-arts m'a proposé de m'occuper de la restauration de sa Maison-atelier.

N.E. : Et vous en êtes devenu le directeur.
J-M.W : D'emblée j'ai conçu cette mission comme un projet global. J'ai pensé qu'il ne suffisait pas de restaurer la maison mais qu'il fallait que l'Académie puisse acquérir également un local situé à l'angle de l'impasse, afin d'ouvrir une librairie et un lieu d'accueil pour les visiteurs, qui sont ensuite emmenés par groupes restreints dans la maison. Cela crée une petite équipe, avec un libraire, un gardien, et des enjeux nouveaux autour de ce lieu.

N.E. : Comment se déroulent les travaux de restauration ?
J-M.W. : Avec la section d'architecture, nous avons choisi l'équipe d'architectes h2o pour les assurer. Commencée en 2021, la restauration est en cours, avec quelques déconvenues liées aux dégradations plus importantes que nous ne l'avions supposé. Mais la Maison-atelier Lurçat ouvrira au public et aux chercheurs en 2025.

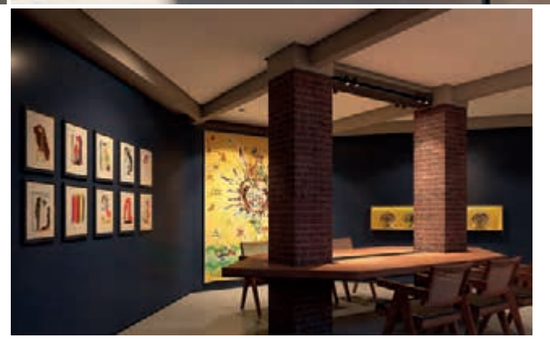
N.E. : Quel est l'esprit de cette restauration ?
J-M.W. : Le projet de restauration s'attache à mettre en valeur l'architecture novatrice d'André Lurçat et à restituer l'univers pictural de Jean. L'ambition est de recréer, en l'actualisant, l'ambiance dans laquelle il vivait et travaillait. Il ne s'agit surtout pas de faire une reconstitution poussiéreuse. Ouvrir la Maison-atelier au public implique de réhabiliter et redonner vie suivant un parcours de visite. En ce qui nous concerne, nous nous occupons de la scénographie, de la lumière et du mobilier.

« Le projet de restauration s'attache à mettre en valeur l'architecture novatrice d'André Lurçat et à restituer l'univers pictural de Jean... »



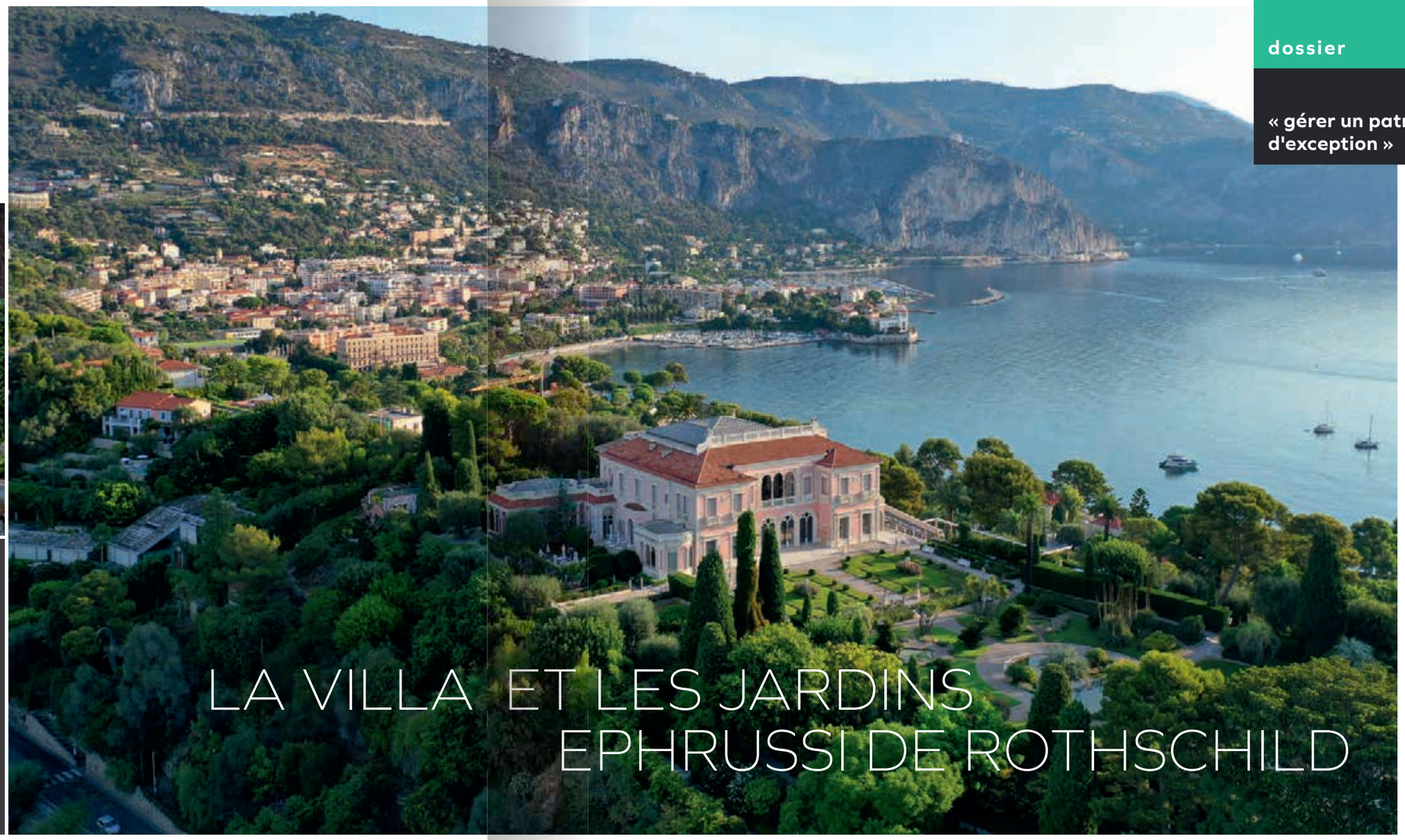
N.E. : Que contiendra la maison ?
J-M.W : Des œuvres de Lurçat que l'Académie possède déjà, d'autres que nous achetons afin de compléter les collections. Je chine et regarde les catalogues de ventes, et je trouve des objets surprenants et magnifiques, de la vaisselle, des bijoux, des livres de bibliophilie car il en a illustré beaucoup ! Et un fonds de plus de 1000 dessins, pour la plupart inédits, dont certains ont été exposés au Pavillon Comtesse de Caen à l'été 2021. Faire revivre un artiste en le rendant contemporain, voilà l'enjeu de ce projet. C'est-à-dire transposer la contemporanéité de son époque dans le monde d'aujourd'hui.

N.E. : Comment fonctionnera la librairie ?
J-M.W. : C'est pour moi un élément essentiel. La librairie sera gérée directement par l'Académie, avec un libraire, des archivistes, et bien sûr Xavier Hermel en charge depuis longtemps du site, il s'est beaucoup consacré à la diffusion de son œuvre. C'est une chance d'avoir une librairie sur place, et je souhaite aussi éditer des petits livres, accessibles à tous, relatifs à chaque discipline de cet artiste polyvalent : la tapisserie, la poterie, l'illustration... Il y aura aussi des objets empreints de son art. Il nous faut conserver ce qui appartient au lieu, mais le rendre vivant aujourd'hui. Y amener de la modernité, créer une unité englobant les œuvres d'art et les objets de la vie. Faire revivre l'homme qu'était Jean Lurçat, à travers la maison construite par son frère André, tout en le resituant parmi les grands artistes de son temps. ■



Ci-dessus :
La façade de l'immeuble, à l'angle de la Villa Seurat et de la rue de la Tombe-Issoire, dans le 14 e arrondissement de Paris, qui accueillera la librairie dédiée à l'œuvre de Jean Lurçat.
Projets d'aménagement intérieur de la librairie.
Photo et illustrations DR

Séduite par la beauté du Cap Ferrat, la baronne Béatrice de Rothschild (1864-1934), épouse de Maurice Éphrussi, acquit en 1905 sept hectares de terrain sur la partie la plus étroite de la presqu'île, l'un des sites les plus admirables de la Côte d'Azur. Cinq années de travaux titanesques ont été nécessaires à l'édification de la villa inspirée de l'architecture de la Renaissance italienne et à l'aménagement des jardins. Elle lègue en 1934 les jardins et la villa à l'Académie des beaux-arts. Elle y ajoute l'ensemble de ses collections, pas moins de cinq mille œuvres d'art. En 1937, la Villa est ouverte au public et donne une idée particulièrement vivante de ce que pouvait être la résidence d'une grande amatrice d'art à la Belle Époque.



LA VILLA ET LES JARDINS EPHRUSSI DE ROTHSCHILD

En haut : la Villa et les jardins Ephrussi de Rothschild dominent la presqu'île de Saint-Jean-Cap-Ferrat, dans le département des Alpes-Maritimes.
Photo Pierre Holley

Ci-dessus : vue du *tempietto*, en haut de la cascade.
Photo Victor Point / H&K

Quelle renaissance pour la Villa et les jardins Ephrussi de Rothschild ?

Questions à MURIEL MAYETTE-HOLTZ, de la section des membres libres, directrice de la Villa et des jardins Ephrussi de Rothschild
Propos recueillis par Lydia Harambourg, correspondante de la section de peinture, déléguée de la *Lettre de l'Académie des beaux-arts*

Lydia Harambourg : vous avez été élue directrice de la Villa et les jardins Ephrussi de Rothschild en 2022. Aujourd'hui ce lieu est appelé à connaître une nouvelle vie, ouverte sur un présent et sur l'avenir. C'est peu dire que votre responsabilité s'élargit à tous les domaines, allant de la conservation à la programmation culturelle, passant de la mémoire à l'inventivité.
Dites-nous ce qui vous a décidé à vous engager dans une mission pluri-disciplinaire où la création et l'interprétation qui vous sont familières, en tant que comédienne et metteuse en scène, constituent votre identité profonde.
Muriel Mayette-Holtz : Diriger un lieu de beauté est plus qu'enthousiasmant, car il nous faut à la fois l'entretenir, le magnifier, le partager, l'animer et le bousculer. Cette Villa que l'on serait tenté de laisser endormie, est un espace où le public peut s'enchanter, où les artistes ont droit de cité, où les collections sont reines, où les jardins triomphent. La diriger, c'est essentiellement trouver un équilibre entre ces diverses activités. Il nous faut donc écrire un projet fou qui respecte l'histoire en osant la compléter.

L.H. : Vous avez été administratrice de la Comédie-Française de 2006 à 2014. Cette expérience humaine intimement liée à un exercice culturel et artistique vécu au quotidien et à une programmation vous aide-t-elle dans vos nouvelles activités où la gestion, l'administration, sont souvent mêlées et restent indissociables des décisions patrimoniales et artistiques que vous êtes amenée à prendre ?
M.M-H. : Ce qui me porte le plus est d'être metteuse en scène, car pour une création il s'agit de construire un corps à la fois assez solide pour qu'il puisse se reproduire chaque soir, et assez souple pour que chacun des artistes qui compose le spectacle puisse se sentir libre. L'essentiel donc est d'organiser une équipe puissante, épanouie et travailleuse afin de réaliser nos ambitions.

L.H. : Comment voyez-vous la vie culturelle à Ephrussi ?
M.M-H. : Béatrice voulait que ses collections soient vues, mais que l'on garde aussi à la Villa sa dimension de salon, que l'on y croise des artistes. Il faut que ce musée soit aussi l'espace des jeux et de la création. Nous avons donc imaginé en hiver : les Jeudis de la Villa en organisant des dîners aux chandelles tous les jeudis soir en compagnie d'une personnalité qui vient nous livrer les secrets de son art ou de sa discipline. Nous fêtons les roses au printemps et tout l'été nous proposons au public les Nocturnes avec une programmation riche aux solfèges divers : musique, danse, théâtre, acrobatie, magie, etc.

L.H. : Quelle image souhaiteriez-vous donner de ce lieu magique, afin que le public en reparte avec une dynamique nouvelle, c'est votre souhait je pense, quel rêve voulez-vous éveiller ?
M.M.H : L'année 2024, année du Dragon de Bois dans l'astrologie chinoise, sera pour nous l'occasion d'une « Année Béatrice » dont j'admire chaque jour davantage la personnalité. C'est cette figure « libre » que nous souhaitons mettre en avant. La liberté, pour la Villa également, d'ajouter des activités de médiation, d'agrandir notre jardin en lui ajoutant un potager, de rédiger un nouveau plan de gestion scientifique et culturel, l'audace de proposer dans notre restaurant une carte aussi exigeante que maîtrisée et la volonté de réhabiliter les maisons Marchand et Accossato, de faire voyager nos collections, de dessiner le plan de restauration de la Villa et de consolider notre programmation culturelle. ▸

L.H. : C'est tout l'enjeu de la renaissance de ce lieu qui ne doit plus être la belle endormie.
M.M-H. : Dès que nos trois ateliers auront pris place dans la maison Marchand, nous inviterons des paysagistes, des écrivains et des compositeurs à venir travailler à la Villa. Ainsi fidèle aux usages de l'Académie des beaux-arts, qui dans chacune de ses institutions développe des résidences d'artistes.

L.H. : Je rappelle que vous avez été directrice de la Villa Médicis de 2015 à 2018, première femme à diriger cette illustre institution. À ce titre, vous avez innové en ouvrant la Villa à des spectacles et en créant des résidences d'artistes. En 2016 vous avez créé le festival ¡Viva Villa! en association avec la Casa de Velázquez, et la Villa Kujoyama à Kyoto. Pensez-vous que cela puisse s'envisager à la Villa Ephrussi ?
M.M-H. : Tous les projets d'accueil d'artistes seront envisagés à la Villa dans les années prochaines. Même si au début, nous privilégierons l'écriture – car les ateliers sont modestes – ainsi que les paysagistes qui auront tout à gagner dans leur compagnonnage avec les jardins de la Villa.

L.H. : Envisagez-vous des échanges, établir des liens avec d'autres fondations ou institutions, créer des passerelles ?
M.M-H. : Bien sûr, et tout d'abord avec la région, riche en institutions culturelles. Il faut absolument faire circuler nos énergies et proposer au public des cohérences, comme cela se fait déjà avec la Villa Kérylos. Nous établirons également des liens avec les grands jardins de France, notamment celui de Versailles, et internationaux comme les jardins d'Este, ou les jardins botaniques royaux de Kew…

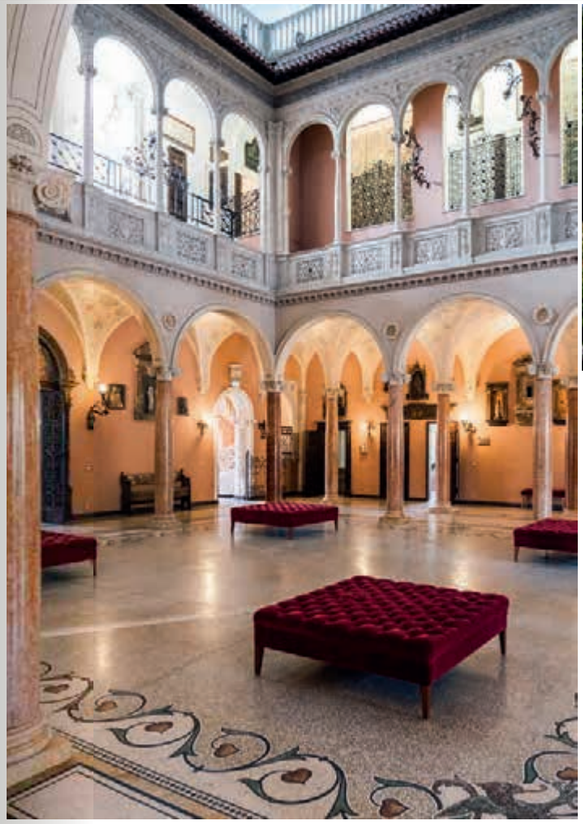
« Il y aura des résidences d'artistes, nos jardins seront une référence internationale… »

L.H. : L'été dernier, vous avez commencé par organiser des spectacles et des concerts dans les jardins d'Ephrussi qui , d'emblée, ont connu un vif succès auprès du public, enthousiasmé en découvrant les lieux ou les redécouvrant. Parlez-nous de ces événements.
M.M-H. : L'originalité de ces Nocturnes réside dans la proposition faite au public de librement venir s'asseoir sur la pelouse pour boire un verre, pique-niquer ou se promener et assister au spectacle. Pendant l'entracte il peut profiter aussi du musée, du jardin, et revenir assister à la représentation d'un autre point de vue. Cette organisation permet à chacun de se sentir libre, comme à la maison, dans une ambiance où l'échange avec les artistes est naturel. Les représentations elles-mêmes sont différentes, car on joue sous le ciel clément de la Méditerranée et l'on sent bien que cette proximité avec le public déplace aussi les musiciens, les comédiens… Un échange plus intime, envoûté par la beauté de la Villa et la douceur des nuits d'été.

L.H. : Après cette première programmation artistique, peut-on parler d'un futur festival d'art que vous souhaiteriez mettre en place à la Villa Ephrussi ?
M.M-H. : Dans l'avenir, et nous aurons l'occasion d'y revenir bientôt, la Villa sera le rendez-vous des artistes de la Côte d'Azur, où des paysagistes côtoieront les plasticiens, les écrivains au cours de ces dîners aux chandelles que nous partagerons avec le public. Il y aura des résidences d'artistes, nos jardins seront une référence internationale et nos collections seront appréciées par le monde entier.

L.H. : Une conservatrice vient d'être nommée, elle sera responsable des collections. De quel ordre sera votre collaboration ? Repenser une muséographie, un parcours, selon quelle programmation ? Une réflexion collégiale ?
M.M-H. : Oriane Beaufils vient de rejoindre notre équipe comme conservatrice. Toutes ensemble avec Nathalie Savignard administratrice, Laure Barthelemy-Labeeuw, Gvantsa Luarsabishvili, et tous nos collaborateurs, nous rédigeons un plan de gestion qui dessinera pour la Villa son projet du XXIe siècle. Une peau neuve – retrouvant sa couleur dorée d'origine – et une présentation muséale à la hauteur de la richesse des collections.

L.H. : Et puis il y a ces fabuleux jardins qui nous font voyager à travers le monde selon les essences, le dessin paysager. Un nouveau parcours ?
M.M-H. : Pour les jardins nous sommes en train d'organiser un parcours d'éclairage solaire afin de pouvoir s'y perdre la nuit. Il sera agrémenté non seulement d'un grand potager dont jouira notre restaurant, mais aussi d'un espace provençal historique. Sans oublier notre rêve: retrouver et reproduire la Rose Béatrice ! ■



Page de gauche : une des deux alcôves du petit salon, décoré de tapisseries de la fin du XVIIIe siècle, illustrant des épisodes des aventures de Don Quichotte.

En haut : le grand salon, au mobilier de style Louis XVI, donne sur la baie des Fourmis de Beaulieu-sur-Mer.

Photos DR

À gauche : le patio, élément central de la villa. Son architecture est inspirée de celle des villas de la Renaissance italienne.
Photo Victor Point / H&K

Ci-dessus : vue de la Roseraie.
Photo DR

LA MAISON ET LES JARDINS DE CLAUDE MONET À GIVERNY

Restauré à la fin des années 1970, le sanctuaire givernois constitua le refuge de Claude Monet entre 1883 et 1926. Nimbée de souvenirs du temps d'avant, la bâtisse crépie de mortier rose mais aussi les jardins fleuris et reconstitués à l'identique plongent le visiteur dans l'univers familier du peintre-jardinier...

Les jardins : le Clos normand et le Jardin d'eau

Quand il s'installe à Giverny, le 29 avril 1883, Claude Monet (1840–1926) se prend de passion pour le jardinage. Le Clos normand d'abord, puis à partir de 1890, le Jardin d'eau, témoigneront de son engouement pour les plantes mais aussi pour leur « mise en scène » où il révélera une extrême originalité, réalisant deux jardins qui ne ressembleront à nul autre. S'entourant des conseils avisés d'un Georges Truffaut, échangeant ses expériences avec ses amis Gustave Caillebotte ou Octave Mirbeau, tous deux habiles jardiniers, fervent lecteur des catalogues des pépiniéristes, courant les expositions de plantes et les jardins botaniques, Claude Monet invente des jardins qui évoquent sa peinture, toujours en mouvement, où la lumière révèle les couleurs en vibrations continuelles.

Peu à peu abandonnés à la mort du peintre, les jardins seront restaurés à partir de 1977 avant d'être ouverts au public le 1er juin 1980.

D'avril à octobre, les jardins offrent une succession de floraisons remarquables. Bulbes, annuelles, bisannuelles, vivaces de printemps et d'été, nymphéas, arbustes à fleurs, rosiers, pivoines, vivaces et feuillages d'automne, ce sont des milliers de variétés végétales qui rythment la vie de ces jardins extraordinaires. Ici, le visiteur est convié à une expérience unique, celle de pénétrer au cœur même de l'imaginaire du peintre.

Les estampes japonaises : l'importante collection constituée par le peintre

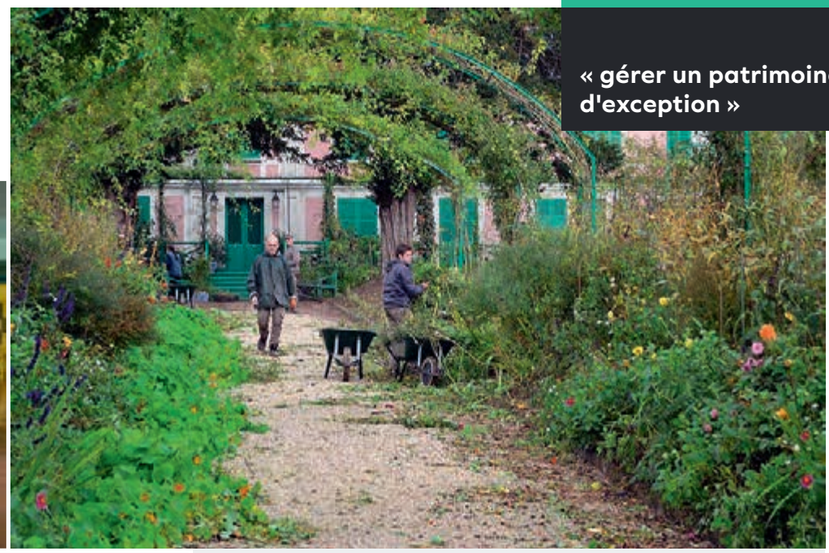
Autre passion de Claude Monet, les estampes japonaises qu'il collectionne dès les années 1870 sont présentées dans la maison. Parmi les deux cent onze estampes exposées, le visiteur découvrira des ensembles cohérents portant les cachets d'Utamaro, d'Hokusai et d'Hiroshige. Claude Monet partageait avec ses ▸

En haut : le pont japonais se découvre dans le Jardin d'eau.

Ci-dessus : le chemin central se borde de capucines et de roses odoriférantes.

Page de droite : vue du Clos normand et de sa longue maison en crépi rose.

Photo © Maison et Jardins Claude Monet - Giverny / DR



amis peintres de l'Impressionnisme une réelle fascination pour la culture et les expressions artistiques de l'Empire du Soleil Levant.

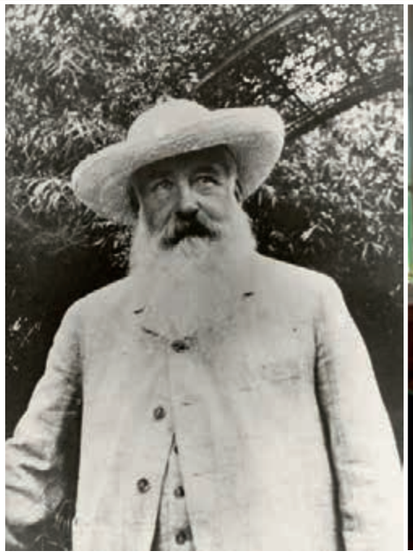
La collection réunie à Giverny présente également un intérêt historique, car elle a été conservée dans son unité à quelques numéros près.

Dans l'intimité de Claude Monet : la maison

Comme les jardins, la maison a été restaurée entre 1977 et 1980. La visite permet de découvrir l'univers dans lequel vivait le peintre et son importante famille – lui-même avait deux fils auxquels vinrent s'ajouter les six enfants de sa seconde épouse, Alice Hoschedé.

Au rez-de-chaussée, après le petit « salon bleu » ou salon de lecture, la porte s'ouvre sur l'atelier primitif qui fut transformé en salon quand Monet installa un nouvel atelier à l'extérieur de la maison. Au premier étage, les chambres du peintre et d'Alice donnent, chacune, sur un cabinet de toilette. Enfin, dernière des pièces à l'étage, la chambre de Blanche Hoschedé-Monet, sa belle-fille, qui a été ouverte au public pour la première fois en 2014. Comme pour la chambre de Monet, le travail de reconstitution scénographique a été effectué par Hubert Le Gall, qui s'est inspiré d'intérieurs d'époque afin de restituer au plus près le lieu de vie de celle qui demeura à Giverny jusqu'à sa mort en 1947. De retour au rez-de-chaussée, le visiteur pénètre dans l'accueillante salle à manger, aux deux tons de jaune, comme du temps de Monet, qui semble attendre de nouveaux invités. Recouverte de carrelage bleu de Rouen, la cuisine était l'endroit « central » de la maison ; la table du peintre passait pour exceptionnelle et ne souffrait aucune négligence.

> « Au terme de la visite, chacun éprouve la sensation d'avoir partagé l'intimité familiale de Claude Monet… »



Au terme de la visite, chacun éprouve la sensation d'avoir partagé l'intimité familiale de Claude Monet.

Léguée en 1966 par Michel Monet à l'Académie des beaux-arts, la propriété de Giverny a été restaurée entre 1977 et 1980 sous la direction de Gérald Van der Kemp, membre de l'Académie des beaux-arts. Aux budgets alloués par l'Académie des beaux-arts et par le Conseil général de l'Eure s'ajoutent à l'époque d'importantes donations venant des Etats-Unis, par l'intermédiaire de The Versailles Foundation Inc. Claude Monet-Giverny qui avait déjà aidé le Château de Versailles. La Fondation Claude Monet voit le jour en 1980.

Depuis le 26 mars 2008, Hugues R. Gall, membre de l'Académie des beaux-arts et conseiller d'État, préside aux destinées du site. ■

En haut, de gauche à droite :

Katsushika Hokusai (1760-1849), *Sous la vague au large de Kanagawa*. Une des estampes, parmi les nombreuses de la collection du peintre, qui ornaient les murs de la salle à manger.

La salle à manger et la cuisine aux décors préservés.

Les jardiniers dans leur travail ininterrompu d'entretien et préparation du jardin pour la réouverture.

Ci-dessus :

Claude Monet dans son jardin, sous les arceaux du chemin central.

Le salon-atelier dont la reconstitution réutilise quatre-vingt pour cent du mobilier d'origine.

Photo © Maison et Jardins Claude Monet - Giverny / DR

Le temps des travaux et de l'entretien

Les portes de la Maison et des jardins de Claude Monet se sont refermées, début novembre 2023 au soir, pour la traditionnelle trêve hivernale. Virtuoses d'une partition bien huilée, les jardiniers ont retroussé leurs manches pour préparer le jardin. Que la tempête souffle ou qu'il pleuve à verse, les jardiniers ont redoublé d'efforts pour préparer la nouvelle saison !

« Nous avons commencé par désinstaller le système d'arrosage automatique, explique Rémi Lecoutre, chef jardinier adjoint des lieux. Les barres de tuteurage ont également été enlevées ». Concentrée sur l'allée centrale et les massifs situés au bas du Clos normand, l'équipe a ensuite arraché toutes les capucines, les annuelles mais aussi les dahlias qui ont été mis en caisse et rentrés en cave. Les vivaces ont été coupées. Muni d'une précieuse liste dressée par Magali Bedel, la responsable de la production, Rémi Lecoutre a isolé les plantes gélives à collecter prioritairement (Solanum rantonnetii, Leonotis leonurus…). Celles-ci ont été bouturées, rempotées et mises à l'abri dans les serres.

Vient ensuite l'heure du bêchage. « La grande allée, les massifs du bas – ils risquent de rester gelés par grand froid – et ceux bordant la maison du peintre figurent parmi les secteurs prioritaires », poursuit Rémi Lecoutre. Vient ensuite le temps de la plantation des bulbes qui ont été préalablement triés et préparés. Les massifs accueillant le plus de bulbes sont plantés en priorité.

Du côté du jardin d'eau, l'urgence consistait à couper les nénuphars afin d'éviter l'accumulation d'une matière organique au fond du bassin. Si cette étape est ignorée, les feuillages pourriraient et les algues s'accumulent au printemps !

Parallèlement à ce planning traditionnel, des travaux ont été planifiés dans les jardins de Claude Monet. Le mur du Clos normand qui court du grand portail jusqu'au tunnel est en cours de restauration. Les maçons sont à pied d'œuvre ! Du côté du Jardin d'eau, deux saules sont plantés et le pont japonais est en cours de réparation…

Le décor d'inspiration pompéienne caractéristique du néo-clacissisme du XIXe siècle.

Photos David Pendery, Chabe01. Licences © CC BY-SA 4.0

LA GALERIE VIVIENNE

Célèbre passage couvert situé dans le IIe arrondissement de Paris, construit en 1823 sur les plans de l'architecte François Jean Delannoy, la Galerie Vivienne est inscrite au titre des monuments historiques depuis 1974. Son emplacement exceptionnel, son éblouissant décor néo-classique de style pompéien ainsi que ses nombreux commerces lui confèrent un grand prestige depuis deux siècles.

L'Académie des beaux-arts est copropriétaire de la Galerie depuis 1870, grâce au legs d'Anne-Sophie Marchoux, Comtesse de Caen, fille de maître Marchoux, premier propriétaire de la galerie, qui a d'ailleurs tout d'abord porté son nom avant de devenir « Galerie Vivienne » lors de son inauguration en 1826.

Avec les autres propriétaires de la galerie, l'Académie des beaux-arts s'est engagée dans un important chantier de rénovation qui a déjà porté sur ses verrières ou ses décors, sans parler des nombreuses cages d'escalier qui mènent aux logements présents dans les étages. D'autres phases concerneront très prochainement les 156 mètres de mosaïques présentes au sol et les façades donnant sur les rues avoisinantes. Ensemble, les copropriétaires veillent ainsi à redonner tout son éclat à ce passage emblématique de Paris et à conserver son caractère historique.

Au-delà de sa position de copropriétaire, l'Académie des beaux-arts vient de décider de louer l'un des locaux commerciaux situé au cœur de la Galerie Vivienne. Dans cet espace qui sera prochainement aménagé en vue de son ouverture avant la fin de l'année 2024, l'Académie projette tout d'abord d'installer une librairie-boutique qui sera consacrée à ses activités, à son patrimoine mais aussi à l'histoire et à la vie de la galerie elle-même. Par ailleurs, au sous-sol, l'Académie établira un nouveau lieu d'exposition.

Ces salles d'exposition, d'une surface d'environ 200 m^{2}, seront notamment destinées à accueillir des expositions liées aux nombreux prix remis chaque année par l'Académie. Elles viendront ainsi compléter ls possibilités offertes dans un autre lieu lié à la générosité d'Anne-Sophie Marchoux, le Pavillon Comtesse de Caen, situé quant à lui dans l'enceinte du Palais de l'Institut de France et récemment rénové par Jean-Michel Wilmotte, membre de l'Académie. Le travail de certains des lauréats de ces prix pourra donc être exposé dans ces nouveaux espaces.

Lorsque le calendrier le permettra, l'Académie des beaux-arts souhaite également pouvoir accueillir d'autres expositions thématiques, spécialement conçues pour le lieu. Des projets liés aux célébrations, en 2026, du bicentenaire de l'inauguration de la Galerie Vivienne ou encore la vie et la générosité d'Anne-Sophie Marchoux, sont à titre d'exemple actuellement à l'étude.

Dans tous les cas, l'ouverture de ce nouvel espace culturel, dédié à la création artistique et à l'histoire des arts, constituera à n'en pas douter, un pôle d'attraction qui bénéficiera à l'ensemble de la Galerie Vivienne, à ses commerçants et ses restaurateurs. ■

Cyril Barthalois, secrétaire général de l'Académie des beaux-arts

L'APPARTEMENT D'AUGUSTE PERRET

Créée en 2022, la Fondation Auguste Perret – Académie des beaux-arts a pour mission la défense et la promotion de l'œuvre d'Auguste Perret et, plus largement, de la profession d'architecte. Dans ce but, la Fondation a pour objet d'entretenir et de mettre en valeur l'appartement parisien d'Auguste Perret (1874-1954), agencé par ses soins en 1932. Avec le concours de Pierre-Antoine Gatier, membre de la section d'architecture, la Fondation a entrepris les travaux nécessaires à la restauration de ce chef d'œuvre de béton Art déco. L'appartement et son décor intérieur sont classés au titre des monuments historiques.

Dominant l'ouest parisien, l'appartement d'Auguste Perret (1874-1954), agencé par ses soins en 1932, associe boiseries et éléments structurels en béton apparents.

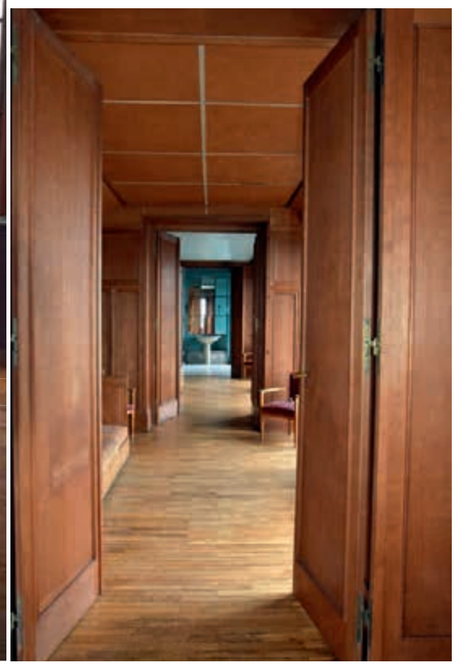
Photos CM Pezon

Une double transmission

Rencontre avec PIERRE-ANTOINE GATIER, membre de la section d'architecture de l'Académie des beaux-arts, directeur de l'Appartement Perret, et CHRISTIANE SCHMÜKLE-MOLLARD, architecte en chef des monuments historiques, vice-présidente de la Fondation Auguste Perret – Académie des beaux-arts
Propos recueillis par Nadine Eghels

Nadine Eghels : L'appartement historique d'Auguste Perret a été légué à l'Académie des beaux-arts en 2023, comment cela a-t-il été décidé ?
Christiane Schmükle-Mollard : En 1963, peu avant sa mort, la veuve d'Auguste Perret fit don de l'appartement à l'Association Auguste Perret, crée la même année, pour servir de lieu de rencontres pour les architectes. 60 années plus tard, l'association, qui n'avait plus les moyens d'entretenir dignement ce lieu exceptionnel, en a fait don à l'Academie des beaux-arts avec les meubles et objets qui y sont attachés depuis l'origine. À cet effet, les sièges qui avaient été conservés au Havre ont été rapatriés. Avec le soutien d'Alain Charles Perrot et Pierre-Antoine Gatier, nous avons créé cette Fondation abritée par l'Académie. C'était la seule solution pour assurer la pérennité de l'appartement.

N.E. : Avez-vous entrepris des démarches de classement ?
C.S-M. : C'était une des conditions de la donation : que soit réintégré le mobilier qui avait été dispersé, et que tout soit restauré. Nous avons mené conjointement les dossiers avec le ministère de la culture.



N.E. : En quoi consiste le projet de restauration et de pérennisation de l'appartement ?
Pierre-Antoine Gatier : Perret est l'un des plus grands constructeurs, penseurs et concepteurs de l'architecture. Il semblait légitime de préserver et de restaurer cet appartement comme un concentré de sa réflexion. C'est un moment essentiel de l'architecture du XXe siècle. Il s'agit de conserver ce moment et en même temps de lui redonner vie.

N.E. : En quoi cet appartement est-il caractéristique ?
P-A.G. : Construire est au cœur de la pratique de Perret. Les matériaux qu'il choisit son ceux de la durabilité du XXe siècle : béton armé et placages en chêne. Tout cela est très bien conservé, mais fragile et précieux.

N.E. : Comment son architecture s'inscrit-elle dans l'appartement ?
P-A.G. : Il introduit la modernité avec son immeuble de la rue Franklin en 1908, c'est une étape fondatrice de la construction en béton armé avant le purisme de le Corbusier. Il l'utilise derrière un revêtement céramique, c'est tout le débat du premier quart du XXe siècle. 20 ans après, l'immeuble rue de la Raynouard fait figure de manifeste : tout en béton armé, la structure comme la façade, pour un immeuble de grande hauteur dans une topographie complexe.

N.E. : Et à l'intérieur ?
P-A.G. : Il fait preuve d'une réflexion sur la distribution sophistiquée qui tire profit de l'aspect isolé de l'immeuble : il y a trois façades et même une façade arrière mitoyenne dont il fait un panorama sur la ville avec le dynamisme de la machine de l'ascenseur. L'appartement se développe sur les trois côtés, avec l'entrée au centre pour laisser libre la circulation et offrir une vraie distribution à la française, chambres d'un côté et pièces de réception de l'autre. Tous les dimanches il recevait ses amis, collaborateurs et artistes. De cette parcelle complexe triangulaire, il fait une proue sur Paris, en réduisant l'espace privé au profit de la rencontre et du partage - le salon et l'entrée.
Perret, grand créateur, fait le choix, comme un aboutissement de l'hausmannisme, d'être au plus haut de son immeuble avec la vue sur la ville : ainsi, le plus contemporain regarde l'histoire. Œuvre moderne, elle domine au plus près la maison de Balzac qui écrivait la ville du XIXe.

N.E. : Comment faire vivre ce lieu ?
P-A.G. : En en faisant un lieu de rencontres et de débats, de résidence aussi. Nous y proposerons des rendez-vous pour des débats intenses autour de questions d'architecture, portées par l'Académie des beaux-arts grâce à la Fondation.

N.E. : L'appartement sera-t-il accessible au public ?
P-A.G. : Il y aura des visites accompagnées, nous mènerons, avec le comité scientifique de la Fondation, une réflexion sur la construction du propos. C'est une transmission de l'association à l'Académie, et une transmission du génie de Perret à ceux qui pourront s'en imprégner en visitant le lieu où il vivait, rêvait et créait.

N.E. : Quand les travaux commenceront-ils ?
P-A.G. : 2024 est une année de double célébration : 150e anniversaire de la naissance d'Auguste Perret et 70e de sa mort, le chantier commencera donc après.

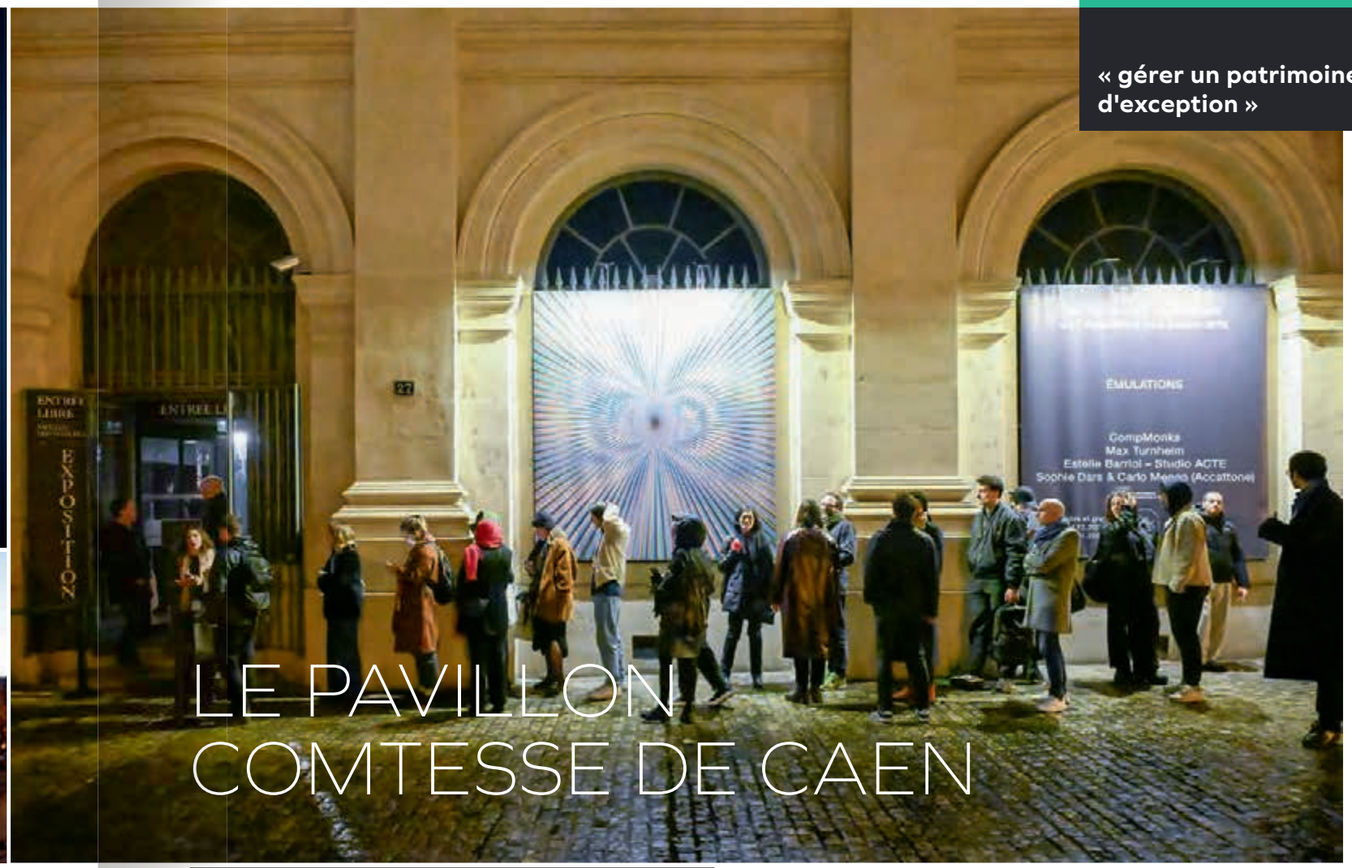
N.E. : Comment procéderez-vous ?
P-A.G. : Il faut conserver la structure architecturale mais se posent les questions de l'étanchéité, des menuiseries extérieures, des lambris et des sols à l'intérieur. Et des réseaux électriques. Comment mettre en conformité, intégrer la technique, sans porter atteinte à l'authenticité de l'ensemble ? C'est un dialogue à mener avec l'aide des services des monuments historiques. ■

Ci-dessus : vue de l'exposition « Éloge de l'abstraction » par la Fondation Gandur pour l'Art (voir page 22). Photo Patrick Rimond

À gauche : plafond du Pavillon Comtesse de Caen, François Schommer (1850-1935), *La Villa Médicis couronnant la comtesse de Caen*, huile sur toile, 1883. Photo Patrick Rimond

Ci-contre : Annie Leibovitz, membre de la section des associés étrangers, photographie la perspective de la Seine depuis le Pont des Arts, devant l'Institut de France. Au premier plan le Pavillon Comtesse de Caen. Photo Juliette Agnel

Page de droite : le public devant le Pavillon Comtesse de Caen lors de l'exposition collective « Émulations » présentant les projets des finalistes du concours d'architecture de l'Académie des beaux-arts 2023 (voir page 14). Photo Patrick Rimond



LE PAVILLON COMTESSE DE CAEN

Figurée dans une gloire très néoclassique, « couronnée par la Villa Médicis », au plafond de la première salle du Pavillon, Anne-Sophie Marchoux, « Comtesse de Caen », est ce personnage romanesque qui, par l'importance du legs qu'elle lui accorde en 1870, devient une des bienfaitrices de l'Académie. Son geste généreux permet toujours à l'institution, 150 ans plus tard, de soutenir les artistes et la création d'aujourd'hui. Le produit de ce legs (au sein duquel figuraient par ailleurs les parts majoritaires de la galerie Vivienne, à Paris) avait pour objet de permettre aux peintres, sculpteurs et architectes titulaires du Prix de Rome de s'installer à Paris à leur retour de la Villa Médicis, d'y produire et de s'y faire connaître à l'abri de tout souci matériel, et ce pendant trois ans.

En retour, le testament demandait au peintre un tableau, au sculpteur une statue, à l'architecte une étude, aquarelle ou croquis dont le sujet était entièrement libre. Anne-Sophie Marchoux, elle-même artiste peintre et sculptrice, était bien placée pour savoir que la liberté se situait au cœur du processus de création.

C'est pour accueillir ces œuvres qu'en 1872, l'Institut de France attribue un espace, situé au rez-de-chaussée du pavillon occidental du Palais (intitulé alors « Pavillon des Arts ») à l'usage unique de l'Académie des beaux-arts. Outre ces expositions, le site accueillera également à partir de 1916 des concerts mensuels institués par Charles Marie Widor, dont l'orgue a trôné en majesté dans la troisième salle du Pavillon de 1915 à 1980 !

Cet espace d'exposition qui a pris successivement le nom de « Musée de Caen » et de « salle Comtesse de Caen », a bénéficié d'une importante rénovation en 2019, sur les plans et la scénographie généreusement offerts par Jean-Michel Wilmotte, membre de la section d'architecture de l'Académie des beaux-arts. Il a rouvert à l'automne 2019 avec l'exposition des œuvres du photographe indien Raghu Rai, premier lauréat du Prix de photographie William Klein nouvellement créé par l'Académie et a repris à cette occasion sa dénomination originelle de « pavillon ».

Le Pavillon Comtesse de Caen occupe un emplacement géographique exceptionnel, dans l'hypercentre parisien et au débouché du Pont des arts ; il se présente ainsi comme un lieu de découverte idéal pour les promeneurs toujours très nombreux dans ce quartier emblématique de la capitale. Mais il marque également le début du « triangle d'or » artistique formé par les rues de Seine, Mazarine, Buci, Dauphine et leurs célèbres galeries. Sa fréquentation est donc très intéressante à observer puisqu'elle se répartit entre les touristes français et étrangers (ces derniers représentant 30 à 50 % des visiteurs en fonction des périodes de l'année) et les professionnels de l'art qui apprécient beaucoup ce lieu de défrichage des nouveaux talents. L'exposition du Prix de Dessin Pierre David-Weill est à cet égard particulièrement attendue par les galeristes voisins.

L'alignement formé, au niveau des quais Malaquais et Conti, par les grandes écoles et institutions que sont les Beaux-Arts de Paris, l'Ecole nationale supérieure d'architecture Paris-Malaquais et la Monnaie de Paris constitue également un autre réseau naturel du Pavillon ; les collaborations fructueuses débutées avec la Monnaie de Paris autour de la Villa Dufraine avec l'exposition *Bonsoir Mémoire* à l'automne 2023, les Beaux-Arts avec la toute prochaine exposition consacrée au peintre membre associé étranger de l'Académie Leonardo Cremonini, ou l'Ecole nationale supérieure d'architecture Paris Malaquais à l'occasion de l'exposition des lauréats du nouveau Concours d'Architecture, illustre la vitalité de ces liens institutionnels et artistiques.

Le Pavillon Comtesse de Caen, lieu affecté à l'usage exclusif de l'Académie des beaux-arts dans l'enceinte du Palais de l'Institut de France, est un outil central de la politique de soutien aux artistes conduite par l'institution et de son rayonnement.

La programmation de l'espace se répartit entre les expositions liées aux concours organisés par l'Académie, en dessin (Prix Pierre David-Weill), gravure (Prix Mario Avati), photographie (Prix Marc Ladreit de Lacharrière), architecture (Concours et Grand Prix d'architecture) notamment, les hommages à des artistes membres de l'Académie récemment disparus et d'autres expositions spécialement conçues pour le lieu ; on peut citer parmi elles ces dernières années l'exposition *Biographies dessinées* d'Emmanuel Guibert qui marquait la première exposition de bande dessinée organisée au Pavillon (2020) ou encore celle des photographies de Charlotte Perriand en liaison avec la grande exposition consacrée par la Fondation Vuitton à l'architecte et designeuse. Nous y accueillons également chaque année les artistes en résidence à la Casa de Velázquez.

L'inscription, ces dernières années, des expositions du Pavillon dans les agendas des grands rendez-vous culturels parisiens (Paris Photo, Paris + la Biennale, Salon du Dessin…) a intégré l'espace à la programmation des grandes institutions culturelles contemporaines et en a fait un lieu prescripteur pour les professionnels de la culture, ce dont la presse artistique s'est fait largement l'écho.

Du côté du public, des expositions comme celle d'Annie Leibovitz (automne 2021) ou tout récemment, *Éloge de l'abstraction* organisée avec la Fondation Gandur pour l'art (automne 2023), ont été fréquentées respectivement par plus de 18 000 et 16 000 personnes en 6 semaines. Avec plus de 60 000 visiteurs en 2023 et même si rien n'est jamais acquis en termes de fréquentation, le Pavillon a, semble-t-il, aujourd'hui trouvé son public.

Enfin, et ce n'est pas un détail, toutes les expositions présentées au Pavillon Comtesse de Caen sont gratuites, ce qui représente naturellement un investissement très important pour l'Académie mais permet également d'accueillir largement les étudiants et des publics socialement moins favorisés. Un choix qui n'aurait sans doute, pas déplu, en tout cas nous l'espérons, à Anne-Sophie Marchoux, Comtesse de Caen. ■

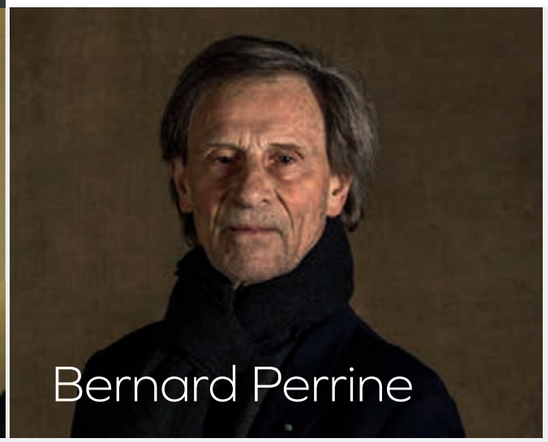
Hermine Videau, directrice de la communication et des prix de l'Académie des beaux-arts

Léonard Gianadda

Léonard Gianadda, élu membre associé étranger de l'Académie des beaux-arts le 27 juin 2001 au fauteuil précédemment occupé par Federico Zeri (1921-1998), après avoir été correspondant depuis le 9 juin 1993, est décédé le 3 décembre 2023, à l'âge de 88 ans.

Né le 23 août 1935 à Martigny en Suisse, Léonard Gianadda est ingénieur civil de l'École polytechnique fédérale de Lausanne en 1960. Sa formation littéraire et scientifique marque la vocation de cet esthète, constructeur et mécène, connu pour ses multiples actions en faveur des arts. Citons la restauration de quelque 3 000 estampes du Fonds Jacques Doucet à l'Institut d'art et d'archéologie de Paris, le sauvetage du Théâtre juif de Chagall de Moscou, et surtout la création de la Fondation Pierre Gianadda à Martigny (Suisse), lieu constant d'effervescence artistique et incontournable de la vie culturelle suisse et européenne. Depuis 2010, le Prix de la Fondation Pierre Gianadda - Académie des beaux-arts, créé en mémoire de son frère, récompense chaque année un sculpteur pour l'ensemble de son œuvre. Le parc de sa Fondation de Martigny accueille notamment des œuvres de membres disparus de l'Académie des beaux-arts : Henri Étienne-Martin, Antoine Poncet et Antoni Tàpies. Le 23 août 2019, Léonard Gianadda avait créé la Fondation Léonard Gianadda – Mécénat, dont le but est de poursuivre les actions de mécénat prodiguées tout au long de sa vie. ■

Photo Brigitte Eymann



Bernard Perrine

Photographe, journaliste, grand érudit de la photographie, Bernard Perrine est décédé le 15 décembre 2023 à l'âge de 85 ans. Correspondant de la section de photographie, il était très impliqué dans le comité éditorial de notre *Lettre*.

« Il avait une curiosité et une mémoire qui nous stupéfiait. Il était de toutes les manifestations culturelles photographiques, de façon aussi naturelle que pertinente, à 85 ans ! Il s'intéressait à tout. La photographie bien sûr mais aussi la science, la musique, la littérature, la peinture… Il voulait célébrer en 2027 l'anniversaire des 200 ans de la photographie, et faire revenir en France l'original de la première photographie de l'histoire humaine, *Le point de vue du Gras*, de Niepce.
Parallèlement à ses études universitaires scientifiques et artistiques, la découverte et la pratique de la photographie l'avaient conduit à organiser à Caen, dès 1961, à 23 ans, la première exposition internationale d'art photographique. En 1968, il a créé avec Jean-Pierre Sudre le département de photographie de l'École Supérieure d'Art Graphique, puis le pôle photographie du département de Communication visuelle et audiovisuelle de l'École supérieure d'art de Marseille Luminy, puis l'enseignement des techniques visuelles dans les universités de Paris I et VIII. Chargé du rapport sur l'enseignement de la photographie en 1978, il est devenu conseiller auprès du Ministère de l'Éducation nationale pour actualiser les diplômes. Journaliste spécialisé, il a dirigé pendant plus de 25 ans la rédaction du magazine *Le Photographe* et créé le magazine *Video Broadcast*. En 1981, il a organisé Les États généraux de la photographie et en 1984 le Forum Photo / Régions.
Militant énergique, il défendait la photographie, toute la photographie : président du Syndicat National de la Presse Photo et Vidéo, vice-président de l'Association pour la Promotion de l'image et de la Société Française de Photographie. Beaucoup de ses photographies sont conservées à la BNF, aux musées Cantini et Réattu, et dans des collections particulières. » ■

Jean Gaumy, membre de la section de photographie de l'Académie des beaux-arts

Sylvie Hugues, correspondante de la section de photographie

Photo Yann Arthus-Bertrand

Seiji Ozawa

Seiji Ozawa, est décédé le 6 février 2024 à l'âge de 88 ans. Il avait été élu membre associé étranger de l'Académie des beaux-arts le 27 juin 2001 au fauteuil précédemment occupé par Yehudi Menuhin (1916-1999).

Né en Chine de parents japonais, Seiji Ozawa étudie à l'Ecole de Musique de Toho à Tokyo. En 1959, il remporte le premier prix du Concours International de Direction d'Orchestre de Besançon. Charles Munch, alors directeur musical de l'Orchestre Symphonique de Boston, l'invite au Tanglewood Music Center. Il y remporte en 1960 le prix Koussevitzky qui honore le meilleur élève en direction.
Leonard Bernstein l'engage comme assistant de l'Orchestre Philharmonique de New York en 1961. Il donne son premier concert en 1962 en Amérique du Nord avec l'Orchestre Symphonique de San Francisco. De 1964 à 1969, il est directeur musical du Festival de Ravinia, puis directeur musical de l'Orchestre Symphonique de Toronto de 1965 à 1969, et de l'Orchestre Symphonique de San Francisco de 1970 à 1976. Seiji Ozawa dirige l'Orchestre Symphonique de Boston pour la première fois en 1964. En 1973, il en est nommé directeur musical et ne le quitte qu'en 2002 pour le poste de directeur musical de l'Opéra de Vienne.
C'est en 1984 qu'il crée l'Orchestre Saito Kinen. Seiji Ozawa le réunissait deux semaines chaque année lors du Festival Saito Kinen créé en 1992 au Japon.
Pour son projet "Ongaku-juku Opera", il crée en 2004 « l'International Music Academy-Switzerland » dédié aux jeunes musiciens de musique de chambre.
La relation de Seiji Ozawa avec la France reste très privilégiée. Il a dirigé plusieurs productions à l'Opéra de Paris, au Théâtre des Champs-Élysées…
Officier de la Légion d'Honneur, il était également Docteur Honoris Causa de l'Université de la Sorbonne. En 2011, il a été désigné lauréat du 23e prix Praemium Imperiale, l'une des plus hautes distinctions culturelles japonaises. ■

Photo Brigitte Eymann

Fondations abritées

Fondation pour la Danse Thierry Malandain - Académie des beaux-arts

Création de la Fondation pour la Danse Thierry Malandain abritée à l'Académie des beaux-arts, présidée par Laurent Petitgirard, Secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts et créée à l'initiative de Thierry Malandain, premier membre élu de la section de chorégraphie de l'Académie.

La Fondation s'est notamment donnée pour mission d'accompagner l'émergence de nouveaux chorégraphes et la diffusion de leurs œuvres, de soutenir les danseurs professionnels à deux moments stratégiques de leur parcours – à savoir la formation et la reconversion –, ainsi que d'encourager la recherche sur l'art chorégraphique et son histoire. Elle pourra également apporter son soutien à des actions de médiation et de sensibilisation par la Danse auprès de publics variés.

Pour accomplir ses missions, la Fondation peut recevoir des dons émanant de particuliers (impôt sur le revenu et impôt de la fortune immobilière) ou d'entreprises (impôt sur les sociétés) ainsi que des legs. La Fondation pourra ainsi notamment accorder des prix, des bourses ou des résidences à des chorégraphes, à des danseurs et à des chercheurs dont les travaux portent sur la chorégraphie et la danse, et établir des partenariats avec des institutions publiques et des établissements privés dédiés à la danse ou au spectacle. ■

« Parce que la Danse a toujours joué un rôle central dans les interactions humaines, qu'elle est une école de la relation à soi et à l'autre, qu'elle est aujourd'hui un moyen de lien sociétal et collectif puissant, parce que son langage universel ne connait pas de frontière et que son histoire n'est rien d'autre que celle des civilisations, la Fondation pour la Danse Thierry Malandain - Académie des beaux-arts a placé dans cet art majeur un espoir ambitieux pour l'avenir. »

Thierry Malandain, fondateur

En haut : La Pastorale, chorégraphie de Thierry Malandain, musique de Ludwig van Beethoven, 2019.

Photo Olivier Houeix

Auditorium André et Liliane Bettencourt
Palais de l'Institut de France

Les conférences d'un fauteuil de l'Académie des beaux-arts

Avec les Conférences d'un fauteuil de l'Académie des beaux-arts, le Secrétaire perpétuel Laurent Petitgirard a souhaité que l'Académie des beaux-arts rende hommage aux créateurs qui se sont succédé au fil des siècles au sein de la Compagnie.

À travers ce cycle, huit académiciens issus de quatre sections artistiques – architecture, sculpture, gravure et dessin, cinéma et audiovisuel – présentent les personnalités et les œuvres de leurs prédécesseurs ainsi que leurs propres travaux. Ce regard rétrospectif, exploration de la richesse du patrimoine artistique français, est également l'occasion de (re)découvrir des artistes parfois méconnus.
Le cycle qui débute avec la conférence d'Aymeric Zublena (photo), architecte et urbaniste, comprend des interventions du réalisateur Jean-Jacques Annaud, du sculpteur Jean Anguera, des peintres Philippe Garel et Fabrice Hyber, des graveurs Érik Desmazières et Pierre Collin, et de l'architecte Anne Démians.

Programme :
26 février 2024 : « De Pierre Pâris (élu en 1795) à Aymeric Zublena (2008) » par **Aymeric Zublena**, 3e Fauteuil de la section d'architecture ❙ 11 mars 2024 : « De René Clément (1986) à Jean-Jacques Annaud (2007) » par **Jean-Jacques Annaud**, 3e Fauteuil de la section cinéma et audiovisuel ❙ 25 mars 2024 : « De Claude Dejoux (1795) à Jean Anguera (2013) » par **Jean Anguera**, 3e Fauteuil de la section de sculpture ❙ 22 avril 2024 : « De Vivant Denon (1803) à Philippe Garel (2015) » par **Philippe Garel**, 5e Fauteuil de la section de peinture ❙ 06 mai 2024 : « De Charles Bervic (1803) à Érik Desmazières (2008) » par **Érik Desmazières**, 1er Fauteuil de la section de gravure et dessin ❙ 13 mai 2024 : « De Pierre Guérin (1815) à Fabrice Hyber (2018) » par **Fabrice Hyber**, 9e Fauteuil de la section de peinture ❙ 3 juin 2024 : « D'Auguste Boucher-Desnoyers (1816) à Pierre Collin (2018) » par **Pierre Collin**, 4e Fauteuil de la section de gravure et dessin ❙ 10 juin 2024 : « D'Étienne Boullée (1795) à Anne Démians (2021) » par **Anne Démians**, 4e Fauteuil de la section d'architecture. ■

Inscription gratuite dans la limite des places disponibles :
www.academiedesbeauxarts.fr

Photo HV

Élections

L'Académie des beaux-arts a élu, au cours de sa séance du 24 janvier 2024, Valérie Belin au fauteuil VI de la section de photographie, fauteuil récemment créé. Et, au cours de sa séance du 28 février, Marjane Satrapi au fauteuil V de la section cinéma et audiovisuel, fauteuil précédemment occupé par Jacques Perrin (1941-2022).

Née en 1964, **Valérie Belin** est une photographe et artiste plasticienne. Après des études à l'École d'art de Versailles puis à l'École nationale d'art de Bourges, elle est diplômée en philosophie de l'art. Lauréate du Prix HSBC pour la Photographie en 2000 et du Prix Altadis en 2001, elle séjourne à New York dans le cadre de la Villa Médicis hors les murs. En 2002, première exposition personnelle à New York. Ses œuvres ont été exposées dans le monde entier et font partie de nombreuses collections publiques et privées : Bibliothèque nationale de France, le Centre Pompidou, la Maison Européenne de la Photographie, le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, le Musée Galliera, la Fondation Cartier pour l'art contemporain, le Museum of Modern Art (MoMA) à New York, le San Francisco Museum of Modern Art (SFMOMA), le J. Paul Getty Museum à Los Angeles ou encore l'ICP (International Center for Photography) à New York. Rétrospectives à la MEP en 2008, puis au Centre Pompidou en 2015 avec « Les images intranquilles ». Lauréate du prix Pictet avec « Still Life », au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Photo Frédéric Stucin ■

Marjane Satrapi est une artiste, auteure de bande dessinée, scénariste et réalisatrice franco-iranienne. Née en 1969 en Iran, elle part en France en 1994 où elle débute sa carrière artistique. Après avoir fait ses études à l'École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg, elle s'installe à Paris où elle fréquente l'Atelier des Vosges regroupant des auteurs de bande dessinée. Elle publie les deux premiers tomes de la bande dessinée *Persepolis* (2000-2001), dans laquelle elle raconte ses souvenirs d'enfance à Téhéran pendant la révolution islamique, qui s'enrichira par la suite de deux nouveaux tomes (2002-2003) et donnera lieu à la production d'un film d'animation noir et blanc (2007) coécrit et coréalisé avec Vincent Paronnaud (prix du jury au festival de Cannes 2007). Parmi ses œuvres graphiques, nous pouvons citer les albums *Broderies* (2003), *Poulet aux prunes* (2004), et en tant que réalisatrice, *Poulet aux prunes* (2011), *The Voices* (2014) et *Radioactive* (2019). Ses peintures ont été exposées à la galerie Jérôme de Noirmont et la galerie Françoise Livinec. En 2023, elle publie l'album *Femme, vie, liberté*, consacrée à l'étudiante iranienne Mahsa Amini, et travaille actuellement à son prochain film, *Paris Paradis*. Le Mobilier national lui a confié la création du dessin de la tapisserie réalisée à l'occasion des Jeux Olympiques *Paris 2024*. Photo Rahi Rezvani ■

Au cours de la séance du 24 janvier 2024, l'Académie des beaux-arts a également élu **Éric Karsenty** correspondant dans la section de photographie.

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Bureau 2024

Secrétaire perpétuel : Laurent Petitgirard | Président : Adrien Goetz | Vice-présidente : Coline Serreau

Membres

Section I – Peinture
Yves Millecamps (2001) • Philippe Garel (2015)
Jean-Marc Bustamante (2017) • Gérard Garouste (2017)
Fabrice Hyber (2018) • Ernest Pignon-Ernest (2021)
Hervé Di Rosa (2022) • Nina Childress (2024) *
Tania Mouraud (2024) *

Section II – Sculpture
Claude Abeille (1992) • Brigitte Terziev (2007)
Pierre-Édouard (2008) • Jean Anguera (2013)
Jean-Michel Othoniel (2018) • Anne Poirier (2021)

Section III – Architecture
Jacques Rougerie (2008) • Aymeric Zublena (2008)
Alain Charles Perrot (2013) • Dominique Perrault (2015)
Jean-Michel Wilmotte (2015) • Marc Barani (2018)
Bernard Desmoulin (2018) • Pierre-Antoine Gatier (2019)
Anne Démians (2021)

Section IV – Gravure et dessin
Érik Desmazières (2008) • Astrid de La Forest (2016)
Pierre Collin (2018) • Catherine Meurisse (2020)
Emmanuel Guibert (2023)

Section V – Composition musicale
Laurent Petitgirard (2000) • François-Bernard Mâche (2002)
Édith Canat de Chizy (2005) • Michaël Levinas (2009)
Gilbert Amy (2013) • Thierry Escaich (2013)
Bruno Mantovani (2017) • Régis Campo (2017)

Section VI – Membres libres
Henri Loyrette (1997) • François-Bernard Michel (2000)
Hugues R. Gall (2002) • Marc Ladreit de Lacharrière (2005)
William Christie (2008) • Patrick de Carolis (2010)
Muriel Mayette-Holtz (2017) • Adrien Goetz (2017)
Christophe Leribault (2023)

Section VII – Cinéma et audiovisuel
Roman Polanski (1998) • Régis Wargnier (2007)
Jean-Jacques Annaud (2007) • Coline Serreau (2018)
Marjane Satrapi (2024)

Section VIII – Photographie
Yann Arthus-Bertrand (2006) • Jean Gaumy (2016)
Sebastião Salgado (2016) • Dominique Issermann (2021)
Françoise Huguier (2023) • Valérie Belin (2024)

Section IX – Chorégraphie
Thierry Malandain (2019) • Blanca Li (2019)
Angelin Preljocaj (2019) • Carolyn Carlson (2020)

Associés étrangers
S.M.I. Farah Pahlavi (1974) • Woody Allen (2004)
SA Karim Aga Khan IV (2007) • SA Sheikha Mozah (2007)
Sir Norman Foster (2007) • Antonio López Garcia (2012)
Philippe de Montebello (2012) • Jiří Kylián (2018)
Georg Baselitz (2019) • William Kentridge (2021)
Giuseppe Penone (2022) • Annie Leibovitz (2022)

** dans l'attente de l'approbation par le Président de la République, protecteur de l'Académie des beaux-arts*

Correspondants

Section I - Peinture
Swie-Hian Tan (1987) • Pat Andrea (2002)
Lydia Harambourg (2006) • Michèle Salmon (2009)
Bernard Marcadé (2021) • Guy Boyer (2023)

Section II - Sculpture
Jean Dubos (1977) • Gualtiero Busato (2004)
Didier Bernheim (2009) • WU Weishan (2017)
Patrick Poirier (2021) • Françoise Docquiert (2022)
Catherine Francblin (2023)

Section III - Architecture
Jean-François Collignon (2004) • Robert Werner (2004)
Frédéric Migayrou (2006) • François Chaslin (2009)
Philippe Trétiack (2009) • Sabine Frommel (2020)
Francis Rambert (2020) • Chris Younès (2023)

Section IV - Gravure et dessin
Claude-Jean Darmon (2006) • Sylvie Patin (2006)
Emmanuel Pernoud (2023)

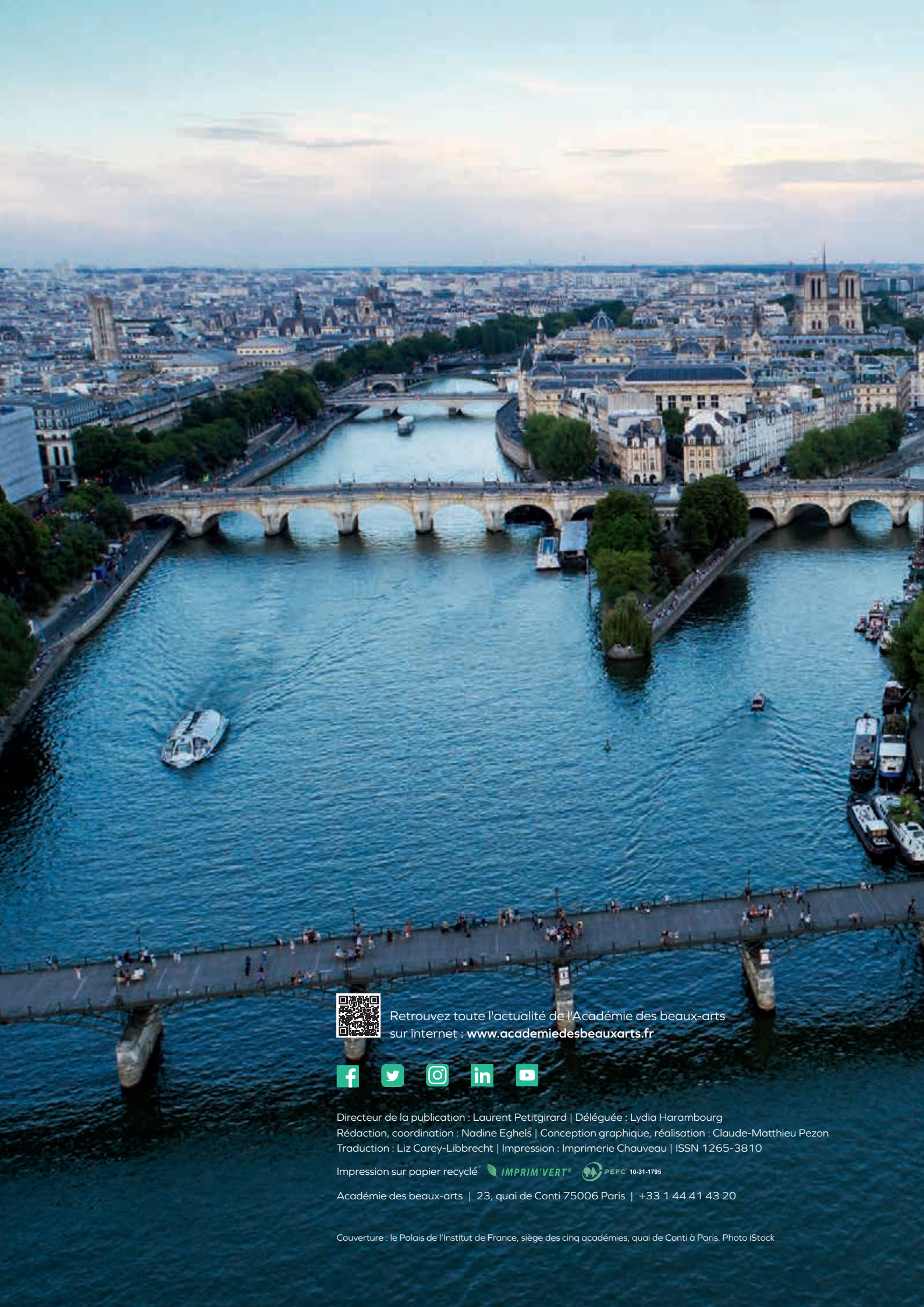
Section V - Composition musicale
Maryvonne de Saint Pulgent (1993)
Jean-Philippe Collard (2004) • Pascal Rophé (2004)
Patrice Fontanarosa (2004) • Laurence Equilbey (2004)
Danièle Pistone (2004) • Gilles Cantagrel (2006)
Pierre Lemoine (2020)

Section VI - Membres libres
William Barnabas Mc Henry (1979)
Arnauld Brejon de Lavergnée (1993) • Nahed Ojjeh (1995)
Michel Hilaire (2002) • Jacques-Louis Binet (2002)
Jean Bonna (2006) • Xavier Patier (2009)
Martine Kahane (2019) • Jean-Yves Tadié (2019)

Section VII - Cinéma et audiovisuel
Jean-Pierre Sauvaire (2009) • Darius Khondji (2009)
Hend Sabri (2009) • Leonor Silveira (2009)
Gabriella Pescucci (2009) • Christine Gozlan (2019)

Section VIII - Photographie
Agnès de Gouvion Saint-Cyr (2009)
Jean-Luc Monterosso (2018) • Sylvie Hugues (2021)
Eric Karsenty (2024)

Section IX - Chorégraphie
Dominique Frétard (2020) • Didier Deschamps (2020)



Retrouvez toute l'actualité de l'Académie des beaux-arts
sur internet : **www.academiedesbeauxarts.fr**

Directeur de la publication : Laurent Petitgirard | Déléguée : Lydia Harambourg
Rédaction, coordination : Nadine Eghels | Conception graphique, réalisation : Claude-Matthieu Pezon
Traduction : Liz Carey-Libbrecht | Impression : Imprimerie Chauveau | ISSN 1265-3810

Impression sur papier recyclé IMPRIM'VERT® PEFC 10-31-1795

Académie des beaux-arts | 23, quai de Conti 75006 Paris | +33 1 44 41 43 20

Couverture : le Palais de l'Institut de France, siège des cinq académies, quai de Conti à Paris. Photo iStock